

Aicardiana

2^e série — n° 28 — 15 octobre 2019

- *Le théâtre de jeunesse de Jean Aicard*
Dominique AMANN
- *Le Mot de l'énigme* Jean AICARD
- *Au clair de la lune* Jean AICARD
- *Faust* Jean AICARD
- *Les Yeux* Jean AICARD
- *Le Pierrot de cristal* Jean AICARD
- *Pygmalion* Jean AICARD
- *Mascarille* Jean AICARD
- *Le Baiser de la reine* Jean AICARD
- *Pris au piège* Jean AICARD
- *Monsieur Prologue* Jean AICARD

Notes et Documents

- *Les Ortolan, Lonclas et Bonnier*

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 28

<i>Éditorial.</i> Dominique AMANN	5
<i>Le théâtre de jeunesse de Jean Aicard.</i> Dominique AMANN	7
<i>Le Mot de l'énigme.</i> Jean AICARD	27
<i>Au clair de la lune.</i> Jean AICARD	47
<i>Faust.</i> Jean AICARD et Elzéar BONNIER	79
<i>Les Yeux.</i> Jean AICARD	173
<i>Le Pierrot de cristal.</i> Jean AICARD	179
<i>Pygmalion.</i> Jean AICARD	213
<i>Mascarille.</i> Jean AICARD	233
<i>Le Baiser de la reine.</i> Jean AICARD	239
<i>Pris au piège.</i> Jean AICARD	293
<i>Monsieur Prologue.</i> Jean AICARD	315
Notes et Documents	319
<i>Les Ortolan, Lonclas et Bonnier</i>	321

ÉDITORIAL

Avec cette nouvelle livraison, *Aicardiana* aborde un aspect totalement méconnu de l'œuvre de Jean Aicard : son théâtre de jeunesse. Les papiers de l'écrivain, conservés aux archives municipales de Toulon dans le Fonds Jean Aicard, recèlent plusieurs pièces achevées, la plupart jamais jouées et restées inédites, notamment un *Faust* en cinq actes et dix tableaux écrit en collaboration avec Elzéar Bonnier, reçu à correction par la Comédie-Française, partiellement lu dans des soirées littéraires et dont la presse donna une appréciation unanimement élogieuse.

Comme toutes les autres œuvres de jeunesse, cette production montre les efforts d'apprentissage de notre dramaturge en herbe et les premiers développements de thématiques qui lui seront chères, notamment la Pitié. Les maladresses et naïvetés y cèdent peu à peu la place à une écriture plus mûre et plus affirmée, conduisant à des œuvres achevées comme le *Faust* de 1869 — notre écrivain n'était alors âgé que de vingt et un ans — ou le délicieux *Mascarille* joué avec un grand succès sur le théâtre de la Comédie-Française par Coquelin aîné en personne.

J'ai voulu publier ces travaux inédits, non point pour augmenter le catalogue des œuvres achevées de l'auteur, mais afin de révéler ces jalons du parcours intellectuel de notre jeune écrivain en quête de reconnaissance... et même de célébrité.

Le lecteur y découvrira de véritables perles, des trésors d'inventivité et de délicatesse, marqués aussi bien par la souffrance

d'un enfant privé d'affection que par l'insouciance et la joie de vivre d'un jeune homme accédant peu à peu à l'équilibre dans la maturité.

Dominique AMANN

6

LE THÉÂTRE DE JEUNESSE DE JEAN AICARD

Dominique AMANN

Le contexte

Titulaire du baccalauréat, Jean s'inscrit, en janvier 1866, à l'université d'Aix-en-Provence pour des études juridiques : le jeune homme avait probablement cédé aux instances d'Amédée André et d'Alexandre Mouttet, eux-mêmes juristes, qui souhaitaient diriger leur protégé vers une carrière rémunératrice. Mais Jean était peu porté vers ces matières arides :

7

Que vais-je devenir ? je ne sais. Toutes les voies me sont fermées, car je n'ai pas d'argent. J'ai dû me placer comme saute-ruisseau chez Maître Pascal, notaire à Aix. Je suis les cours de la faculté de Droit. Dans un an et demi, je serai avocat. Et puis ? La clientèle ? Les frais d'installation. Avocat ? un métier de riche. Je gagne cent francs par mois... Les nuits d'été sont belles, ici. Une tiédeur délicieuse ondule avec la cime des platanes du cours que surveille la statue du Roi René. Il y a de jolies filles sur le seuil des boutiques ; de belles dames aux balcons des vieux hôtels... j'ai vingt ans, des forces inquiètes, d'infinis désirs de vivre, et rien devant moi — que les papiers timbrés de maître Pascal¹.

¹ AICARD (Jean), *Liberat Liber*, folios 3-4 (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 38, registre relié, 30 pages).

En revanche, il était passionné par la littérature et, après ses premières armes poétiques, il commença à s'adonner à l'écriture théâtrale : en cette seconde moitié du XIX^e siècle, la poésie « ne nourrissait pas son homme » et seul le théâtre apportait la gloire et l'argent.

La production théâtrale de la période 1866-1874 consiste principalement en actes uniques, faisant intervenir peu de personnages et, de ce fait, adaptés à des troupes d'amateurs.

Le thème général est celui de l'amour contrarié, difficile à atteindre. On y rencontre à quelques reprises un jeune homme perdu, sans amour, désespéré, dans lequel on reconnaît facilement l'auteur ; ainsi qu'une jeune veuve, rappelant sa sœur Jacqueline. Et toutes ces pièces expriment une pensée généreuse appelant à la pitié qui sublime tous les sentiments humains.

8

1866 — *Le Mot de l'énigme*

Le premier essai d'écriture théâtrale de Jean Aicard paraît être une piécette en un acte et en vers intitulée *Le Mot de l'énigme*, dont il subsiste une belle mise au net², à peine modifiée, datée à la fin « Toulon décembre 1866 ».

Le jeune Marcel, un bâtard adopté, n'a jamais connu l'amour des hommes ; le sacrifice que sont prêts à faire pour lui Mary et Robert lui montre une humanité éprise de pitié ; transfiguré par cette révélation, il reprend courage.

L'histoire de Marcel est celle de Jean : orphelin de père, fils d'une mère absente et incapable de le prendre en charge, notre

² AICARD (Jean), *Le Mot de l'énigme*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », enveloppe n° 352, manuscrit autographe, un cahier de 33 pages avec deux feuillets d'ébauches. Publié ici pour la première fois, pages 27-46.

poète connu surtout les internats de Mâcon et de Nîmes. Les retrouvailles avec sa demi-sœur Jacqueline, son « adoption » par Amédée André, grand cœur animé d'une grande pitié, et son admission dans leur campagne des *Lauriers* à partir de l'été 1866 lui procurèrent une famille.

Cet essai d'un jeune écrivain de dix-huit ans présente de nombreuses imperfections : on y trouve des vers faux, des expressions empruntées, des passages maladroits. En revanche, l'étude des caractères est mieux réussie et le poète y développe les prémisses d'une philosophie de la pitié.

Jean Aicard fit parvenir sa pièce à Léon Laurent-Pichat qui l'aidait alors à achever son premier recueil poétique *Les Jeunes Croyances*. L'écrivain l'encouragea à poursuivre :

5 févr. 1867.

Cher Monsieur et Ami³

J'ai été bien en retard, pour plusieurs raisons. J'ai travaillé — et vous ne savez pas combien on a peu de temps pour le travail ! — et puis malade ! Je traîne un estomac déplorable. Je suis un paquebot dont la machine est trop nerveuse.

Mauvaise construction ! Triste navigation !

J'ai lu votre comédie, votre poème dialogué ! Votre œuvre théâtrale, qui me rappelle *le poète* de Jules Barbier, joué au théâtre français, il y a vingt ans et plus ! un beau début !

C'est lyrique et jeune ! Je lirai cela à l'Odéon, à mon voyage à Paris. M. de Chilly⁴ est un homme intelligent qui n'a pas d'idées préconçues, c'est un comédien ! Il vous dira ce qu'il faut espé-

³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, Correspondance, lettre autographe signée de Léon Laurent-Pichat à Jean Aicard, 2 pages.

⁴ Charles de Chilly, né à Stenay (Meuse) le 2 décembre 1804, mort à Paris (10^e) le 11 juin 1872, acteur modeste ayant toutefois réussi dans les rôles de traîtres, mais directeur habile de l'Ambigu, qu'il redressa, puis de l'Odéon.

9

rer de votre talent dramatique ; et vous serez fixé sur ce que vous aurez à faire comme effets de mise en scène et d'exécution littéraire. Je n'y entends rien pour mon compte. Les vers me charment. Ils ont du feu et je me figure que je les dirais facilement ! Mais le public ? Tout est là.

Remettez tout cela à votre voyage à Paris. Pourquoi Mouttet ne viendrait-il pas avec vous ?

Je ne vous fais pas attendre plus longtemps, et j'envoie ma lettre. Je vois avec plaisir que vous ne négligez point vos examens. Il faut avoir sur soi toutes les armes.

Bien à vous
Laurent-Pichat

1867 — *L'Amour est mort, vive l'amour !*

Le 30 janvier 1867, Jean Aicard réussit à Aix le premier examen de bachelier en droit. Il décida alors d'une pause dans ses études juridiques afin de réaliser un grand projet : publier son premier recueil de vers afin de se faire connaître comme poète. Dans la seconde quinzaine du mois de mars 1867 il se rendit à Paris, s'y installa au numéro 5 de la rue Toullier et donna à son volume sa forme définitive : il fut accepté par l'éditeur Alphonse Lemerre et *Les Jeunes Croyances* parurent à la devanture de ce libraire au milieu du mois de mai.

Le jeune poète reprit alors ses études de droit, à la faculté de Paris, en vue d'un examen programmé le 11 août suivant. Il y fit la connaissance, par l'entremise de Jacqueline, d'Elzéar Bonnier-Ortolan, également étudiant en droit et apprenti-poète ; les deux jeunes gens sympathisèrent vite. Malgré son entrain et son ardeur au travail, Jean ne put assimiler en à peine trois mois le programme d'une année entière : il repoussa donc son examen à la rentrée et quitta la Capitale à la fin du mois de juillet. L'agi-

tation de Paris, le souci de la composition de son livre puis un intense labeur universitaire ayant épuisé son énergie, le jeune homme aspirait à un bonheur simple, une vie régulière, au milieu des siens dans sa « petite patrie » provençale. Après quelques jours à Toulon en compagnie de sa mère et d'Alexandre Mouttet, puis quelques jours à Sainte-Trinide chez le grand-père Jacques et la tante Magdeleine, il rejoignit Amédée et Jacqueline dans leur bastide de La Garde et resta avec eux jusqu'à la fin septembre.

C'est très probablement durant ce séjour qu'il écrivit *L'Amour est mort, vive l'amour !*⁵, une comédie en un acte et en vers dont le sujet convenu et une versification parfois relâchée confirment qu'il s'agit là d'un simple « devoir de vacances » : un badinage amoureux, faussement désabusé, entre Judith et Gustave d'une part, Alphonse et Marguerite d'autre part, aboutit à deux déclarations d'amour entre ces partenaires, prouvant que le sentiment amoureux est toujours vivace au cœur des jeunes gens.

1868-69 — *Au clair de la lune*

Jean Aicard retrouva la Capitale vers la mi-novembre 1867 et reprit le chemin de la faculté pour y préparer l'examen de bachelier en droit sanctionnant la deuxième année d'études.

⁵ AICARD (Jean), *L'Amour est mort, vive l'Amour !*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits XI », pièce n° 351, manuscrit autographe non daté, un cahier de 42 pages. — Dans deux autres manuscrits, la pièce porte les titres alternatifs *Chassé-croisé* ou *Par monts et par vaux*. *Chassé-croisé*, un acte en vers, daté « 1868 » à la première page : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits VI », pièce n° 305, manuscrit autographe, 42 pages, brouillon. *Par monts et par vaux, un acte en vers, non daté* : archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits IV », pièce n° 293, manuscrit autographe, 46 pages, belle mise au net.

Mais le jeune homme ne parvenait pas à s'intéresser à cette matière et sa production littéraire de cette époque révèle qu'il était dévoré par le besoin d'écrire. À la mi-août 1868 il renonça et revint à La Garde.

Il se promettait d'agréables vacances... mais la maladie perturba ses projets :

En 1868, à son retour à Toulon, il tombe gravement malade. Le médecin ne répond pas de lui, on ne sait ce que sera sa maladie : c'était une petite vérole des moins bénignes. Pendant la convalescence, avant de pouvoir sortir, il avait écrit un acte en vers intitulé *au clair de la lune* et qui a été joué au Gymnase de Marseille dix fois environ et imprimé par l'éditeur bijoutier A. Lemerre, comme du reste, les autres volumes de Jean Aicard.

Dans les moments de calme qui suivaient le délire, le poète s'était fait lire *L'Homme de Neige* de George Sand et la *Comedia del Arte* de Louis Moland ce qui lui avait donné l'idée de ressusciter à son tour les fantoches de la comédie italienne⁶.

La « petite vérole⁷ » était alors une maladie fréquente, redoutée pour son éventuelle létalité mais surtout pour les cicatrices dues aux pustules qui laissaient la peau toute grêlée. Les messieurs n'avaient alors d'autre ressource que le port de la barbe, qui permettait de dissimuler la plupart des cicatrices résiduelles visibles sur le visage : c'est ce que fit notre poète !

⁶ Fonds Jean Aicard, carton 1 S 45, petite biographie anonyme, 4 folios.

⁷ Le mot « vérole » désigne, dans le langage populaire, deux maladies bien différentes : 1° la syphilis, maladie vénérienne, aussi appelée « grande vérole », et 2° la variole, ou « petite vérole ». — La variole (du latin *varus*, « pustule ») est une maladie infectieuse qui se traduit par des éruptions pustuleuses. On distingue la variole majeure (*variola major*), avec un taux de létalité de 20 %, et la variole mineure (*variola minor*), avec un taux de létalité de 1 %.

Le jeune poète mit à contribution son inactivité forcée pour poursuivre son œuvre littéraire. Sa découverte de la *comedia del arte* italienne lui donna l'idée d'une aventure entre ses principaux personnages : le naïf Pierrot, la rusée Colombine et le perfide Arlequin.

Sa petite comédie, *Au clair de la lune*, augmentée d'un prologue mettant en scène « la Comédie italienne », fut reçue par le *Gymnase* de Marseille et portée à la scène de ce théâtre le mardi 18 janvier 1870 : le public lui réserva un accueil chaleureux et la pièce fournit une dizaine de représentations⁸ : L'éditeur parisien Alphonse Lemerre en fit l'impression⁹.

L'argument est simple : Pierrot et Colombine dînent de bon appétit lorsqu'ils sont interrompus par Arlequin affamé ; en entrant, celui-ci expulse Pierrot dans la nuit froide. Arlequin lutine Colombine et se déguise en Pierrot : quand celui-ci revient avec le guet pour faire expulser son rival, il se trouve face à son sosie ! Pour se venger, Pierrot se déguise en médecin et fait avaler à Arlequin un puissant laxatif... l'usurpateur doit s'enfuir et Colombine déclare, d'un ton câlin, à son Pierrot : « C'est toi que j'embrassais dans cet Arlequin blanc ! »

La comédie est divisée en onze scènes courtes : la brièveté des dialogues, les changements rapides de personnages donnent à l'ensemble un ton primesautier, même si ce poème évoque de manière triste l'homme bon victime de son honnêteté et de sa confiance naïve.

⁸ Cf. *Le Ménestrel*, 37^e année, n° 10, dimanche 6 février 1870, page 79, colonne 2 ; *La Comédie*, 8^e année, n° 367, dimanche 30 janvier 1870, page 6, colonne 1 ; *Le Progrès du Var*, mercredi 1^{er} juin 1870 ; *Écho phocéén*, dimanche 23 janvier 1870 ; *Le Petit Marseillais*, 3^e année, n° 656, mardi 25 janvier 1870, page 1, colonnes 1-4, et page 2, colonne 1 ; *Le Carillon, journal artistique et littéraire*, 2^e année, n° 15, dimanche 6 février 1870, page 1, colonne 1.

⁹ Nouvelle publication dans cette livraison, d'après l'édition originale, pages 47-77.

Dans l'édition, la pièce est précédée d'un prologue en vers où l'auteur explique, avec humour, son intention.

1869 — *Faust*

Au début de ses études à Paris, Jean avait décidé, notamment sur les conseils de Léon Laurent-Pichat qui l'invitait à étudier la littérature germanique, d'apprendre l'allemand. Ses progrès avaient probablement été rapides et il s'enhardit à réaliser une version française du premier *Faust* de Goethe, en collaboration avec Elzéar Bonnier-Ortolan : pour ce travail, les deux poètes disposaient de la publication allemande *princeps* de 1808 mais aussi des traductions françaises déjà réalisées¹⁰.

Leur traduction et la mise en vers étaient en cours au début mai 1868¹¹. Mais le jeune auteur redoutait le jugement de ses contemporains : « je suis dans une période d'absolu regret à l'égard de cette traduction de Faust ; — j'ai grand peur que nous ayons fait œuvre de jeunes cuistres en mutilant pour la

14

¹⁰ Paris, impr. de Fain, sd, in-8°, 220 pages ; traduction française de Louis-Clair Beaupoil de Sainte-Aulaire. — Paris, C. Motte, 1828, in-folio, iv-148 pages, portrait, planches ; traduction française d'Albert Stapfer ; ornée d'un portrait de l'auteur et de 17 dessins composés d'après les principales scènes de l'ouvrage et exécutés sur pierre par M. Eugène Delacroix. — Paris, Dondoy-Dupré père et fils, 1828, in-32, xii-312 pages ; nouvelle traduction complète, en prose et en vers, par Gérard de Nerval. — Paris, Charpentier, 1842, 5/ 1847, 537 pages ; traduction par M. Henri Blaze de Bury. — Avignon, A. Chaillot, sd [1863], in-16, viii-188 pages ; précédé d'une notice sur l'auteur et suivi de l'Analyse et du jugement de Mme de Staël sur cet ouvrage. — Paris, E. Maillet, 1863, in-12, vii-154 pages ; traduction nouvelle en vers, par A. Poupart de Wilde.

¹¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, pièce n° 125-126, lettre autographe signée de Jean Aicard à son grand-père Jacques et à sa tante Madeleine, 4 pages, non datée mais aisément datable du début juin 1868 : « J'ai entrepris et presque achevé *pour ma part* une traduction du *Faust* de Goethe, en vers, destinée au théâtre de l'Odéon. Je fais cela en collaboration avec un ami ».

scène française le splendide poème de Goethe. — Pour la scène, il fallait mutiler forcément, — mais quelle nécessité de le faire pour la scène¹² ? »

Le travail achevé, la pièce comptait cinq actes et dix tableaux¹³, dans une adaptation française suivant l'original mais abrégant les nombreuses digressions qu'il contenait. Elzéar la présenta au comité de lecture de la Comédie-Française, qui l'examina dans sa séance du jeudi 13 mai 1869 :

Le nouveau comité de lecture du Théâtre-Français s'est réuni pour la troisième fois hier jeudi, sous la présidence de M. Édouard Thierry. Il a entendu une remarquable traduction du *Faust* de Goethe, déjà très appréciée dans nos salons littéraires du quartier des Écoles.

Les deux jeunes auteurs de cette belle traduction, MM. Pierre Alzéar et Jean Aicard, ont reçu les félicitations unanimes des membres du comité et celles de M. Édouard Thierry, félicitations qui se sont traduites par l'accès immédiat de la Comédie française, ouvert aux deux jeunes poètes qui promettent des écrivains distingués à notre grande scène littéraire et dramatique.

Le *Faust* de MM. Pierre Alzéar et Jean Aicard est admis à l'honneur d'une seconde lecture. On nous assure que sous le pseudonyme de Pierre Alzéar on peut lire le double nom de Bonnier-Ortolan, déjà connu au barreau et réputé à l'École de droit.

15

¹² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe signée de Jean Aicard à Amédée André, non datée mais aisément datable du lundi 29 juin 1868 d'après une lettre d'Amédée André à Jean Aicard en date du 9 août 1868.

¹³ Acte I, tableau I ; acte II, tableaux II et III ; acte III, tableaux IV, V et VI ; acte IV, tableaux VII et VIII ; acte V, tableaux IX et X.

Gustave Lafargue¹⁴.

La pièce fut reçue « à correction » avec privilège d'une seconde lecture, l'usage n'étant pas, à la Comédie-Française, de recevoir d'emblée les traductions... ni, d'ailleurs, de les interpréter, ce qui était plutôt l'apanage de l'Odéon. En revanche, les comédiens français accordèrent à l'unanimité aux deux jeunes auteurs l'entrée libre au Théâtre-Français pendant un an, pour les féliciter de leur travail et les encourager à écrire encore pour la scène.

Elzéar présenta également la pièce à l'Odéon, mais sans conviction : « Je vais lire cette semaine Faust à l'Odéon — le résultat négatif est prévu d'avance¹⁵ ».

Le Théâtre des Nations donna par la suite quelques espérances, en septembre 1879 :

16

SPECTACLES ET CONCERTS¹⁶

— Cette année les matinées du théâtre des Nations comprendront deux séries distinctes : 1° les époques françaises ; 2° les matinées internationales. [...].

Les matinées internationales viendront ensuite ; elles comprendront les matinées : [...].

¹⁴ *Le Figaro*, 16^e année, 3^e série, n° 134, samedi 15 mai 1869, page 3, colonne 4. Information reprise notamment par : *Le Gaulois*, n° 314, samedi 15 mai 1869, page 3, colonne 6 ; *Le Ménestrel*, 36^e année, n° 24, dimanche 16 mai 1869, page 187, colonne 2 ; *Le Phare de Marseille*, dimanche-lundi-mardi 16-17-18 mai 1869 ; *Le Nouvelliste*, dimanche-lundi-mardi 17-18-19 mai 1869 ; *Courrier de Marseille*, vendredi 21 mai 1869 ; *Gazette du Midi*, samedi 22 mai 1869 ; *L'Écho du Var*, dimanche 6 juin 1869.

¹⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre autographe signée d'Elzéar Bonnier-Ortolan à Jacqueline André-Lonclas, du dimanche 9 mai 1869, lettre n° 766.

¹⁶ *Le Temps*, 19^e année, n° 6731, jeudi 25 septembre 1879, page 4, colonnes 4-5.

Allemande. — *Faust*, trad. et adapt. de MM. Jean Aicard et Pierre Elzéar.

puis en décembre 1882 :

Il serait sérieusement question, cette fois, au théâtre des Nations, de la traduction toute littéraire et toute poétique du *Faust* de Goethe, par MM. Pierre Elzéar et Jean Aicard. Mme Sarah Bernard en serait la Marguerite. Voilà qui serait intéressant au premier chef¹⁷.

Mais la pièce ne vit jamais les feux de la rampe et ne connut pas les honneurs de la publication. Le manuscrit est ici publié pour la première fois¹⁸.

En dehors cette pièce, la légende de Faust a inspiré à notre écrivain une délicieuse nouvelle, *Les Yeux*, publiée ci-après pour la première fois¹⁹.

17

1869 — *Le Pierrot de cristal*

Cette comédie en un acte et en vers, primitivement intitulée *Pierrot fragile*, fut reçue par le Vaudeville en août 1869²⁰, mais

¹⁷ *Le Gaulois*, 16^e année, n° 141, lundi 4 décembre 1882, page 4, colonne 1.

¹⁸ AICARD (Jean), *Faust*. Pages 79-172. Publication d'après le manuscrit des archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, n° 7, chemise « Jean Aicard & Elzéar Bonnier. Faust – traduction en vers », pagination séparée pour chaque tableau, 23-10-16-8-6-9-11-3-11-11 pages. — Dans le carton 1 S 35, sous les numéros 328 et 329, se trouvent deux ébauches.

¹⁹ Pages 173-178. AICARD (Jean), *Les Yeux*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XII », chemise n° 359, manuscrit autographe, 7 feuillets.

²⁰ Cette information, qui ne se trouve pas dans le numéro indiqué du *Gaulois*, provient d'une lettre du sculpteur Gustave Pradelle à Jean Aicard

n'y fut point représentée : répétée pendant plusieurs semaines, vers 1875... elle sombra dans l'oubli. Elle fut finalement représentée pour la première fois le 21 février 1903 dans une soirée de l'École normale supérieure, avec une musique de Camille Saint-Saëns pour la barcarolle finale.

Cette œuvre de jeunesse exploite de nouveau les relations amoureuses de Pierrot, Colombine et Arlequin : déguisé en médecin, Arlequin persuade Pierrot qu'il est en cristal ; de crainte de se briser, Pierrot repousse Colombine qui se précipitait pour l'embrasser ; blessée de ce refus, Colombine bastonne Pierrot pour lui montrer qu'il n'est pas de verre et file avec Arlequin en chantant la délicieuse barcarolle « Vogue, vogue la galère... ».

La pièce fut publiée en 1911 dans le volume II du *Théâtre* de Jean Aicard. Elle est reproduite ici d'après la magnifique copie de l'agence dramatique Eugène Leduc, portant l'adresse de Jean Aicard au numéro 40 de la rue du Luxembourg et donc réalisée pour les représentations de 1903²¹ : cette version, légèrement modifiée au moment des répétitions, est plus conforme au manuscrit original sur lequel elle a été copiée ; l'édition de 1911 apporte des modifications substantielles, notamment de larges coupures dans le texte.

en date du mardi 24 août 1869 : « Le *Gaulois* de dimanche annonçait la réception de *Pierrot fragile* au Vaudeville. Tu dois avoir vu cela. Au hasard je t'en informe. » — Dans *L'Écho du Var*, n° 301, dimanche 6 février 1870, « Variétés », cette pièce est désignée sous le titre alternatif, probablement pressenti au départ, *Un voyage à Cythère*.

²¹ AICARD (Jean), *Le Pierrot de cristal*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, pièce n° 2, cahier manuscrit, 38 pages. — Nouvelle publication ci-après aux pages 179-211.

1869 — *Pygmalion*

Selon son habitude, Jean Aicard vint passer l'été en Provence. En août il était chez son grand-père et y composa, ou acheva, un *Pygmalion* portant la mention : « Sainte-Trinide, en Provence, août 1869 ». Sous-titré « poème dramatique », il est présenté sous la forme d'une courte pièce en un acte et en vers, mais est tout aussi bien conçu pour la seule lecture. Les trois premières scènes sont très courtes et la pièce est composée, aux quatre cinquièmes, de la seule scène IV.

La pièce n'a jamais été jouée²² mais a été publiée, à la mi-juin 1872 et bien accueillie par la critique²³.

L'action fait intervenir quatre personnages — une femme, un statuaire, une statue et un serviteur — évoluant dans l'atelier du sculpteur.

Jean Aicard a intitulé ce petit acte du nom d'un sculpteur chypriote dont Ovide a popularisé la légende dans ses *Métamorphoses* : Pygmalion, révolté par l'inconduite des Propétides, — prostituées et sorcières qui sacrifiaient leurs hôtes et les dévoraient ! — se voue au célibat... et devient amoureux d'une statue en ivoire ouvrage de ses mains. Il la nomme Galathée, la revêt d'habits somptueux et de riches parures. Aphrodite donne vie à Galathée et Pygmalion peut alors l'épouser.

En fait, Jean Aicard n'a pas transposé dans sa pièce toute l'histoire légendaire telle que de nombreux artistes l'ont illustrée mais n'a repris que l'idée de l'amour d'un artiste pour son œuvre : un sculpteur s'est épris de la statue qu'il a façonnée et qu'il assimile à l'Art ; mais la femme revient et arrache le sta-

²² On peut lire, çà et là, qu'elle aurait été créée à Paris, sur le théâtre de l'Odéon, ce qui est parfaitement faux.

²³ Voir, par exemple, *L'Opinion nationale*, mardi 11 juin 1872 ; *Le Rappel*, jeudi 13 juin 1872 ; le *Journal de Monaco*, mardi 25 juin 1872.

tuale à son rêve. L'artiste la découvre alors vivante et palpitante et peut lui déclarer : « Je t'aime, car c'est toi l'âme de la Beauté ! »

« Le sujet en est la surprise éternelle dont la beauté plastique nous enveloppe parfois, nous dérobant soudain le mouvement et la vie, et nous abîmant dans la stérile contemplation des formes, qui ne sont qu'une harmonie vaine, arrachées au tourbillon rythmique des choses²⁴. » Le poète évoque la lutte « entre l'art et la vie, entre le marbre et la chair, entre l'idéal et la réalité²⁵ ».

La pièce est publiée ci-après, aux pages 213-232, d'après l'édition originale.

1869 — *Le Labyrinthe*

Son séjour en Provence s'étant prolongé, c'est probablement dans le dernier trimestre de l'année 1869 que Jean Aicard acheva *Le Labyrinthe*, un acte en prose de dix-huit scènes, connu par un unique manuscrit autographe²⁶ : très belle mise au net avec quelques indications de mise en scène et des corrections à la plume ou au crayon, datée à la fin : « (1869) année où j'ai paru dans la Revue nationale ».

La pièce met en scène Jeanne, jeune veuve vivant chez son père, courtisée par Mario et son jeune camarade Laurent.

²⁴ *L'Opinion nationale*, mardi 11 juin 1872.

²⁵ *Le Rappel*, n° 839, jeudi 13 juin 1872, « Les on-dit », page 2, colonne 5.

²⁶ AICARD (Jean), *Le Labyrinthe*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, dossier « Ms 16 », manuscrit autographe, 36 pages. Publié dans *Aicardiana*, 2^e série, n° 22-23, fascicule 2, pages 103-133.

1871 — *Il Ridotto*

Durant son long séjour en Provence à la fin de l'année 1869, Jean Aicard acheva également un second volume de poésies, *Les Rébellions et les Apaisements*. À la fin de l'année 1869, il revint à Paris pour le faire publier mais les événements de la guerre contre l'Allemagne puis de la Commune de Paris en repoussèrent la publication : le volume ne put paraître qu'en septembre 1871.

De retour en Provence, notre écrivain y passa les années 1870 et 1871, participant à l'établissement de la III^e République à Toulon.

Il ne retrouva la Capitale que dans la seconde quinzaine du mois de novembre 1871. Il travaillait alors pour le théâtre : « Je me suis mis au travail ce matin. Les théâtres manquent de pièces et je me hâte d'écrire en vers mon acte en prose *il Ridotto*, pour le français — je vais m'y mettre d'arrache-pied²⁷. » Mais les papiers de l'écrivain n'en contiennent aucune trace.

On trouve également, dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, une pièce en cinq actes sans titre, datée « 1871 », sous la forme d'une ébauche très raturée²⁸.

Jacqueline rejoignit son frère au début décembre. Ils trouvèrent un appartement au numéro 55 de la rue Bonaparte et s'y installèrent. Amédée André vint même les y rejoindre à la fin de l'année.

²⁷ Extrait d'une lettre autographe à Amédée André, non datée mais datable des derniers jours de novembre 1871 (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 5, pièce 404-405. — *Il Ridotto*, « le Réduit ».

²⁸ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 35, dossier « Manuscrit IX ».

1873 — Mascarille

La Comédie-Française avait coutume de fêter chaque année, le 15 janvier, la naissance de Molière par une soirée spécialement dédiée au célèbre acteur. Comme à l'accoutumée, le programme de la soirée fut entièrement rempli par les pièces du Maître :

Le *Malade imaginaire* termine ordinairement la soirée, car la cérémonie où le valétudinaire Argant est reçu docteur, *dignus est intrare*, est un amusant prétexte pour faire défiler sur la scène tous les acteurs, sociétaires et pensionnaires de la Comédie-Française.

Le buste de Molière, est là, rêveur, sur son socle. Du fond du théâtre, sous des arcs triomphaux formés par d'immenses seringues, les voici venir deux par deux ces excellents comédiens qui rendent si charmantes nos soirées. Comme un manteau royal, ils ont tous revêtu par-dessus leur costume de ville la grande robe rouge flottante des *savantissimi doctores, medicinæ professores*. Le public, dès qu'il les aperçoit, reconnaît ses favoris en les applaudissant. Chaque acteur dépose une couronne devant le buste de Molière, et remonte majestueusement sur les gradins préparés de chaque côté de la scène pour la fameuse cérémonie.

Mais quel est celui-ci qui arrive le dernier ? C'est Coquelin, ma foi, habillé en Mascarille, *vivat Mascarillus fourbum imperator !* Comme il est crâne dans son costume de valet, rayé de larges bandes rouges ! D'où diable peut-il venir, ainsi essoufflé ? De l'Olympe. Écoutez ! il nous le dit lui-même dans un à-propos charmant et plein de verve dont l'auteur très applaudi est M. Jean Aicard ²⁹.

²⁹ *Le Gard républicain*, lundi-mardi 27-28 janvier 1873.

La Comédie-Française avait, en effet, commandé à Jean Aicard une œuvre de circonstance en vers qui fut dite par le célèbre acteur Coquelin aîné. Ce court monologue, *Mascarille*, délicieux d'invention et d'écriture, met en scène le valet Mascarille qui arrive tout essoufflé de l'Olympe et raconte que Jupiter a fait jouer l'Amphitryon de Molière par les dieux eux-mêmes interprétant leur propre rôle.

Cet à-propos séduisit tant le public qu'il fut repris par le même théâtre pour la fête du 15 janvier 1874.

Il est ici publié aux pages 233-237 d'après l'édition originale.

1874 — Le Baiser de la reine — Le Blocus

Pour cette année 1874, on trouve également trace de deux comédies en un acte : *Le Baiser de la reine* et *Pris au piège*, qui n'ont pas été jouées ni publiées.

Le Baiser de la reine est une comédie en un acte et en vers qui, déposée à la Comédie-Française, fut admise à la lecture le 14 avril 1874. Les archives toulonnaises en détiennent une très belle mise au net³⁰. La scène se passe au Portugal durant le XVI^e siècle.

³⁰ AICARD (Jean), *Le Baiser de la reine*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, pièce n° 12, un cahier de 70 pages, mise au net non autographe, sans aucune correction, portant sur la couverture la mention autographe : « admise à la lecture dans la séance du 14 avril 1874 ». C'est cette première version qui est ici publiée. — Il existe un second manuscrit, carton 1 S 19, pièce n° 14, un cahier 54 pages, copie réalisée par l'agence A. Déporte, dont la couverture mentionne « Jean Aicard. Paris. 16 rue des Sts Pères », adresse à laquelle notre poète résida épisodiquement de février 1875 à juillet 1879 ; ce manuscrit, qui porte également le titre alternatif *Le Rêve d'un jour d'été*, a été réalisé probablement à l'occasion d'un projet de reprise...

Quant à la pièce *Pris au piège*³¹, il s'agit d'un petit acte en prose évoquant le badinage amoureux de deux amis d'enfance qui se retrouvent après quelques années de séparation.

Ces deux pièces sont publiées ci-après, pages 239-292 et 293-314, d'après les manuscrits.

*

On trouve enfin, dans les papiers de notre écrivain, un délicieux *Monsieur Prologue*³², probablement préparé en vue de quelque représentation de la Comédie-Française.

*

En cette année 1874, Jean Aicard avait donc déjà bien abordé la scène : il n'en était, certes, qu'aux piécettes en un acte ou aux à-propos de circonstance : ces travaux de débutant lui permirent toutefois d'entrer peu à peu dans le monde théâtral, dont la consécration était alors obligatoire pour tout écrivain voulant accéder à quelque notoriété. Mais il était encore loin d'avoir imposé une œuvre de quelque importance : il est vrai que le choix des sujets et le parti pris d'une écriture totalement versifiée éloignaient le jeune auteur des attentes du public et

³¹ AICARD (Jean), *Pris au piège*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, pièces 5 et 6, belle mise au net autographe, sans corrections, un cahier de 23 pages, datée à la fin « La Garde 21 Octobre 1874 ». — Dans le carton 1 S 35, dossier « Manuscrits IX », pièce n° 333, un cahier de 26 pages, manuscrit autographe non daté portant diverses corrections et le titre alternatif *Le Blocus*.

³² AICARD (Jean), *Monsieur Prologue*, archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits VII », pièce n° 313, manuscrit autographe, deux feuillets. Publié ci-après pages 315-317.

décourageaient les directeurs soucieux de la pérennité de leurs entreprises !

BIBLIOGRAPHIE

AICARD (Jean), *Au clair de la lune*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1870, in-16, 42 pages ; achevé d'imprimer le 10 janvier 1870. 2/ AICARD (Jean), *Théâtre*, volume II, pages 1-42.

AICARD (Jean), *Pygmalion*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1872, in-16, 32 pages ; achevé d'imprimer le 28 mai 1872. 2/ AICARD (Jean), *Théâtre*, volume II, pages 43-70.

AICARD (Jean), *Mascarille*, Paris, Alphonse Lemerre, fin janvier 1873, in-16, 16 pages. 2/ AICARD (Jean), *Théâtre*, volume II, pages 71-80.

AICARD (Jean), *Mascarille*, Paris, Alphonse Lemerre, fin janvier 1873, in-16, 16 pages. 2/ AICARD (Jean), *Théâtre*, volume II, pages 71-80.

AICARD (Jean), *Théâtre*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1911, in-16°, volume II, 318 pages. Contient : *Au clair de la lune*, *Pygmalion*, *Mascarille*, *Le Pierrot de cristal*, *L'Amour gelé*, *Les Adieux de Bressant*, *À Corneille*, *La Comédie-Française à Alexandre Dumas*, *Smilis*.

NOTE DE LA RÉDACTION

Les œuvres de Jean Aicard publiées ci-après l'ont été dans le strict respect des manuscrits et éditions consultés. Quelques ponctuations ont parfois été adaptées aux usages actuels ainsi que l'orthographe de très rares mots aujourd'hui modifiée.

LE MOT DE L'ÉNIGME
pièce en un acte, en vers

Jean AICARD

Personnages :

MARY, jeune veuve, 25 ans.

EMMA, soubrette.

MARCEL, 30 ans.

ROBERT, 35 ans.

La scène se passe en France, de nos jours.

Un salon élégant, simple à la fois. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARY.

MARY, seule, en négligé ; elle arrange des fleurs.

Dans une heure, Robert va venir. Quelle joie !

Que de fleurs chaque jour il m'apporte ou m'envoie !

Jetant un coup d'œil dans la glace.

Ah ! Dieu ! j'ai tout à fait l'air d'un épouvantail !

Tant pis !

S'asseyant près de la table.

Je veux d'abord terminer ce travail.
Robert sera content de mon petit ouvrage.

Rêveuse.

Il m'en souvient. Avant mon premier mariage
J'avais brodé pour Jules un dessin tout pareil !...
Eh bien ! Pourquoi toujours mon esprit en éveil
Va-t-il si loin chercher une triste pensée ?
Ma douleur a le droit d'être aujourd'hui passée ;
À mon âge, une femme a besoin d'un soutien :
Cinq ou six jours encore, et Robert est le mien.

Elle brode. Après un silence :

Comme nous saurons vivre heureux, et loin du monde !
Quelques rares amis à notre paix profonde
Se mêleront... — Marcel surtout... — Pauvre Marcel !
Il semble être sans cesse en dehors du réel.
Quel implacable ennui l'a pris et le dévore ?
Quels sont ses maux cachés ? — Je n'en sais rien encore,
Mais je suis son amie et de ce pauvre cœur
Je voudrais essayer d'adoucir la douleur.
Ah ! le cœur singulier et le singulier être !
Ceux qui l'aiment, à peine il semble les connaître !
On a beau se fâcher, il n'en a pas souci
Et voilà bien deux mois qu'il ne vient plus ici !

Elle se lève.

Ma bourse est achevée. — Enfin ! —

Elle la contemple.

Comme avec grâce

L'M toute flexible à cette R s'enlace !

SCÈNE II. MARY, EMMA.

EMMA, *entrant.*

Madame m'avait dit de ne laisser entrer
Personne. Un Monsieur veut par force pénétrer.

MARY.

Qui donc, Emma ?

EMMA.

Voici sa carte de visite.

MARY, *à part.*

Marcel !

Haut.

Certainement, qu'il entre.

EMMA.

Tout de suite.

Exit Emma.

MARY, *seule.*

Je ne puis pourtant pas le recevoir ainsi.

À Emma qui rentre.

Dites à ce Monsieur d'attendre !

EMMA.

Le voici !

Mary disparaît par la porte de gauche.

SCÈNE III.
EMMA, MARCEL.

EMMA, à Marcel qui entre.

Madame va venir dans l'instant.

MARCEL, *grave*.

Bien, ma fille.

EMMA, *sortant*.

Dirait-on pas un vieux grand-père de famille
Avec ses airs pensifs et son mot assorti !

SCÈNE IV.
MARCEL.

MARCEL, *seul. Il s'assied, puis se lève et se promène.*

Je veux lui dire tout. J'en ai pris mon parti.
Je l'aime ! — Elle verra l'abîme de mon âme
Que seul pourrait combler son vaste amour de femme.
Je veux lui dire tous mes maux, mes longs tourments
Et le souci mortel qui prend tous mes moments.
Le malheur qui depuis mon enfance m'opprime
Sans doute attendrira son cœur et sa jeunesse !
Ô rêve !... Si j'allais atteindre mon espoir !
Si j'allais devenir son mari ! Si, ce soir,
Pour la première fois, me fuyait l'insomnie !

Un silence. Rentre Mary ; elle écoute.

Ô le sommeil ! la paix ! le repos !

MARY, *à part*.

30

Il s'oublie !

Haut.

Quels chagrins troublent donc le repos de vos nuits ?

SCÈNE V.
MARCEL, MARY.

MARCEL, *se retournant avec vivacité*.

Ah ! Madame !

MARY, *souriante*.

Eh bien ! quoi ? chacun a ses ennuis !
J'étais là justement à penser tout à l'heure
Que si vous me disiez pourquoi votre âme pleure
Je la consolerais peut-être !

MARCEL, *avec un élan contenu*.

Ah ! — je le veux !

Je veux que vous plaigniez mon être malheureux !
Je veux vous dévoiler mon âme tout entière !
À sonder mes douleurs vous serez la première.

MARY, *le regardant ; elle s'assied*.

Vous avez dû souffrir en effet, — je le vois.

MARCEL.

Mais du devoir sacré j'ai respecté la loi.
Le malheur sait briser, — non pas vaincre mon âme.

MARY.

J'admire ! — et vous plains, Marcel.

31

MARCEL.

Merci, Madame !

Enfant sevré d'amour et sevré d'amitié,
Je ne connaissais pas ce cri de la pitié.

MARY.

Ainsi vous supportez vos malheurs, — solitaire ?

MARCEL ; *il s'assied.*

Je ne sais pas comment j'arrivai sur la terre.
Un homme charitable, un matin, me trouva
Sur le seuil de sa porte ; il me prit, m'éleva.
De plus d'un pauvre enfant c'est l'histoire commune
Et ma vie est depuis une longue infortune,
Car vous ne croyez pas l'homme infallible, assez,
Pour mener jusqu'au bout les bienfaits commencés.
Non. L'égoïsme en tout se mêle et s'insinue ;
L'âme ne se sent pas sœur d'une âme inconnue
Et, pour nous unir tous, il faudrait plus encor
Que le mal de la vie et le mal de la mort.
Cet homme, n'étant pas mon père, fut mon maître.
Il me sauvait pour lui ! — c'était son droit, peut-être ! —
Ah ! mais j'eusse aimé mieux être mort en un coin
Que, pour descendre là, remonter de si loin.
Avare, soupçonneux, il m'épiait sans cesse,
Exploitant à la fin ma force, — et ma faiblesse.
Moi, j'ai jugé par lui de tout le genre humain
Et n'ai pour l'Univers entier que du dédain !

MARY.

Quoi ! si jeune, déjà vivre sans espérance !

MARCEL.

Et le cœur déjà tout ridé par la souffrance.
Se sentir faible et pâle au grand air du printemps !
— Aujourd'hui, diriez-vous mon âge ? — j'ai trente ans.

MARY.

Vous n'avez pas, c'est vrai, de rose sur la joue ;
Même, vous en avez l'air faible, je l'avoue,
Mais les travaux d'esprit pèsent toujours au corps
Et vos yeux de quinze ans ne paraissent pas morts !

MARCEL.

Or, soudain, mon tyran mourut.

MARY, *considérant Marcel.*

Quel homme étrange !

MARCEL, *continuant.*

La famille s'émeut, crie, — et puis tout s'arrange,
Si bien que je me vois forcé d'aller ailleurs
Chercher du pain, un gîte et des instants meilleurs.
Pauvre, sans feu ni lieu, c'est vrai... j'étais en somme
Superbe, libre, fier et vaillant — presqu'un homme.
N'ayant rien, j'avais tout, du courage, du cœur,
Et j'allais aux combats calme ainsi qu'un vainqueur.
Ô poème saignant des proses de la vie !
À des travaux sans fin ma jeunesse asservie
À peine a soulevé son front pesant d'ennuis ;
J'ai trouvé longs mes jours plus sombres que mes nuits
Et, vainement, afin d'en chasser l'ombre noire,
J'ai pris entre mes mains la Science ou la Gloire.
Ce qui doit ici-bas nous éclairer le mieux,
C'est encore... l'Amour !

MARY.

Travailleur soucieux,
Dites par où votre âme est-elle donc passée
Pour avoir, toute seule, atteint cette pensée ?
Je le sais, la science a fait l'homme endurci
Et nul, depuis longtemps, ne parle plus ainsi.

MARCEL ; *il se lève.*

Que sais-je, moi ? — Que sais-je ? — Un inconnu m'opresse.
Je le sens vaguement. Je le cherche sans cesse.
Il est là, dans mon ombre... il me fuit. Mon regard
Fouille la nuit dont l'homme est pris de toute part,
Pour trouver la splendeur, l'étoile, l'étincelle
Que je n'ai jamais vue... et que je me rappelle !
Pendant près de dix ans j'ai vécu de ma main
En demandant au jour le pain du lendemain.
Quand l'heure du repos arrivait, — indomptable
Je posais, triste et seul, mes coudes sur ma table
Et là, le front baissé, je songeais, je rêvais ;
Souvent, d'un doigt nerveux et tremblant, j'écrivais
Ou, courbé sur le livre écrit depuis Moïse
Par tous les grands chercheurs d'une Terre promise,
J'interrogeais Newton, Pascal, — ou Jésus-Christ
Et revenais toujours le vide dans l'esprit !
Oh ! que de fois, debout, la nuit, à ma fenêtre,
D'un étrange frisson sentant frémir mon être,
Les yeux vers les clartés pâles du firmament,
J'ai pleuré, j'ai pleuré, j'ai pleuré follement !
Désespoir éternel ! Décourageant problème !

MARY.

Vous l'avez dit pourtant tout à l'heure vous-même :

Ce qui doit ici-bas nous éclairer le mieux
C'est encore l'amour, — ô penseur soucieux !
Espérez ; prenez foi ; n'ayez pas pour le monde
Ce large mépris mais une pitié profonde ;
Les hommes, voyez-vous, ne sont pas si pervers
Puisque, atome perdu dans l'immense Univers,
Vous-même êtes de tous le semblable et le frère.

MARCEL.

Oui ! c'est là que j'arrive, — et, par instants, j'espère :
J'espère rencontrer l'immortel Idéal
Et découvrir le Bien vivace sous le Mal.
Aujourd'hui, toujours seul, mais riche en ma demeure,
À me ressouvenir je laisse passer l'heure,
Et je vois que j'ai tout sondé, tout, — sauf l'amour.
Oui ! ce doit être là le soleil, le vrai jour,
Et l'on doit vivre calme en étant deux à vivre !

MARY.

Au moindre vent d'espoir tout votre cœur se livre !
Prenez garde, Marcel, vous pensez aujourd'hui
À l'amour, et que votre idéal c'est bien lui !
Vous vous trompez sans doute et vous parlez trop vite.
Sans doute en lieu trop haut votre idéal habite ;
Tout inconnu vous tente et, quand vos yeux l'ont vu,
Vous délaissez l'objet qui n'est plus inconnu.
Croyez-vous découvrir ici-bas une femme
Qui ressemble au portrait divin qu'en fait votre âme,
Ou, si vous en aimez une en qui vous croirez,
L'aimerez-vous longtemps quand vous la connaîtrez,
Quand vous saurez enfin que, frissonnante et frêle,
Elle est troublée aussi par l'énigme éternelle,

Et, triste comme vous, ignore le grand mot ?
— Croyez-moi, ne tentez plus de monter si haut
Ou, chercheur éperdu qui s'ignore lui-même,
Vous n'aimerez jamais.

MARCEL, *éclatant*.

Et pourtant, je vous aime !

MARY ; *elle se lève avec un étonnement douloureux*.

Dieu !

MARCEL.

Dans tous mes labeurs, c'est vous que je cherchais !
Vous qui suiviez mon ombre alors que je marchais !
Vous dont le cœur me semble une étoile céleste.

Elle fait un mouvement comme pour l'interrompre.

Ne me dérobez pas la force qui me reste !
Ne la reprenez pas, puisque je vous la dois ;
C'est par vous que je vis, c'est en vous que je crois !
Je tiens le but sacré de ma persévérance
Et, si je le perdais, j'en mourrais !

Il s'arrête, dans l'anxiété.

MARY, *à part*.

Ô souffrance !

Il ne savait donc pas qu'avant trois jours je suis
La femme de Robert !

MARCEL.

Oh ! parlez !

MARY.

Je ne puis.

MARCEL ; *il s'agenouille pieusement*.

De grâce, répondez, Mary. Je vous écoute !

MARY, *à part*.

Comment broyer encor ce cœur rongé du doute ?
Comment lui dire, à lui ? — mon courage s'en va !
Je voudrais le sauver... Dieu !

À Marcel avec une pitié douce.

Relevez-vous.

MARCEL.

Ah !

Je vous aime et n'ai pas de raison pour me taire !
Je vous aime, non point d'un amour ordinaire,
Mais d'un vivace amour sans trêve ni repos !
C'est comme un poison lent qui rongerait mes os.
Rien ne m'a pénétré jamais de cette sorte ;
Ne brisez pas mon cœur pour que l'amour en sorte :
Il n'en sortira plus ! c'est ma vie à présent !
Il est partout en moi ; c'est ma chair et mon sang !
Oh !

MARY, *à part, douloureusement*.

Malheureux !

MARCEL.

Tenez, Mary, je vais vous dire.
Depuis près de deux ans j'endure ce martyre ;
Votre mari vivant, déjà je vous aimais.
Ce secret, j'aurais dû le cacher à jamais,

Eussé-je dû souffrir de souffrir en silence,
Mais le droit m'est rendu de croire à l'espérance !...

MARY.

Marcel !

MARCEL.

Non ! à présent je veux vous dire tout !
Ne m'interrompez pas, que j'aïlle jusqu'au bout !
Si j'ai craint jusqu'ici de dévoiler mon âme,
C'est que je vous voyais souvent triste, Madame.
Ignorant, après tout, le fond de votre cœur,
Je doutais, j'hésitais parfois et j'avais peur !
À présent, c'est fini : je veux savoir, je sonde,
Je réclame son mot à l'énigme profonde.
Mais avant de répondre, écoutez... je suis fou.
Je vous emmènerai loin, bien loin, n'importe où !
Je veux vous entraîner dans un désert sauvage,
Je veux vous emporter ! je vous veux sans partage !
Je veux que nul regard ne rencontre vos yeux.
Je veux que nous soyons tous deux seuls — sous les cieux !
S'il faut, j'achèterai l'Éden ! — mais, ô mon Ève,
Nul démon ne saurait entrer dans notre rêve ;
Je vous enfermerai de mon amour jaloux :
Je serai votre roi, votre dieu, — votre époux !

MARY, *à part*.

Arrêter cet élan, c'est le tuer !

MARCEL.

De grâce !

MARY, *à part*.

Et si Robert entrait !

Haut.

Que voulez-vous que fasse
Et que dise une femme à qui l'on parle ainsi ?
Je suis toute troublée, et je tremble !

MARCEL, *ému*.

Ah ! merci !

Vous ne me chassez pas ! Merci. Vous êtes bonne.
Vous m'avez compris, vous, votre cœur me pardonne.
Eh bien ! deux mots encor. Je suis doux et calmé.
Repoussé, je n'aurais rien dit, rien réclamé ;
Non : je serais parti sans regarder derrière
Et puis je serais mort, — tout seul !

MARY, *anxieuse*.

Oh !

MARCEL.

J'ai fait faire
Pas loin d'ici, pour nous, une blanche maison
Où l'on peut vivre heureux, et dans toute saison.
Regardez-moi. Voyez, je suis doux, je raisonne ;
Pourtant j'aimerais mieux n'y voir jamais personne.
Le jardin n'est pas grand, mais il n'est pas petit.
Les arbres sont très vieux ; la maison semble un nid,
Blottie au fond discret d'une haie. Une allée
Y conduit, d'un taillis mystérieux voilée,
Et même en cet endroit un peu sombre l'amour
Chante avec les oiseaux la lumière du jour !...
J'ai bien fait, n'est-ce pas, de prendre confiance
Et mon cœur devinait votre jeune clémence ?

Vous voyez ? je suis doux comme un enfant !

SCÈNE VI.
MARCEL, MARY, ROBERT.

ROBERT ; *il se précipite dans le salon
chargé d'un bouquet.*

C'est moi !

MARY, *pâlissante, à part.*

Mais cet homme est perdu !

ROBERT.

Bonjour Mary !

Se tournant vers Marcel à demi.

Je croi...

Bonjour mon cher Marcel ! — D'abord laissez-moi dire
Qu'il n'est pas de plus beau bouquet dans tout l'Empire !

*Il offre à Mary son bouquet
et lui baise la main.*

Je crois, — pour notre ami, — que notre cher projet
N'a jamais eu besoin de demeurer secret.
Marcel, je vous invite aux noces... de ma femme !
Avant trois jours ! trois jours ! — eh bien ?

MARCEL, *chancelant, salue Mary puis Robert.*

Adieu, Madame !

Adieu, Monsieur.

ROBERT ; *il barre le passage gaiement à Marcel.*

Qu'a-t-il donc ? — Vous partez ? et puis

De quel droit n'est-on pas joyeux quand je le suis ?

MARCEL ; *il salue de nouveau.*

Adieu, Madame.

À Robert.

Adieu.

MARY, *fortement.*

Non, restez !

MARCEL ; *il revient vivement.*

Que je reste !

Un silence.

Que je reste ! et pourquoi rester ? bonté céleste ?
Voulez-vous m'accabler et que je sois témoin
D'un bonheur aussi près dont mon âme est si loin ?
Voulez-vous voir mon cœur se vider goutte à goutte
Et ma vie ainsi fuir insensiblement toute ?
Voulez-vous voir jaillir l'insulte et le mépris
De ce cœur misérable éperdument épris ?
Voulez-vous contre Dieu provoquer mon blasphème ?

À Robert.

Veux-tu, toi, que je crie à ta femme : je t'aime !

À Mary.

Voulez-vous que je dise à votre époux joyeux :
Tu me ravis mon bien et l'astre de mes cieux !
Pourquoi, juste au moment le plus beau de mon songe,
Ton bras s'avance-t-il dans l'ombre et m'y replonge ?
Cette femme me plaint, mais elle t'aime, toi !

Son amant, son mari, ce n'est pas moi ! — Pourquoi ?
Quand tu rentres, le soir, tes deux sœurs et ta mère
T'embrassent, répétant ton nom dans leur prière.
On t'aime ; on te connaît ; tu n'es pas né bâtard
Et, fier de ton bonheur, tu me voles ma part !
C'est injuste !

À Mary.

Du moins si, vous, vous étiez morte !
J'aurais dit : elle est mieux, peut-être ! Dieu l'emporte !
Et je serais allé pleurer sur le tombeau !
Mais un autre ! Ah ! — Tenez, non, ceci n'est pas beau.
J'ai grand tort et c'est mal, très mal ! C'est de la rage.
Je m'en vais...

Il fait quelques pas puis semble hésiter, trembler.

Il me faut cependant du courage !
Eh bien ! non ! cela veut un trop superbe effort,
Et je tombe, vaincu des Hommes et du Sort !

Avec un regard superbe, il s'affaisse pourtant dans un fauteuil, la tête entre les mains, et pleure.

MARY, avec fermeté, sans éclat.

Mon Robert, devant Dieu je répons de cet homme.
Vous le voyez tremblant, là, ployé, brisé, comme
Un malfaiteur puni. — Pour relever le front
Il a besoin d'un mot ; mes lèvres le diront.
Robert, je vous connais : vous avez l'âme belle,
C'est pourquoi je vous aime ; eh bien ! donc, j'attends d'elle
Un sacrifice saint et vous l'accomplirez ;
Je vais dire le mot et vous le redirez.

ROBERT.

Mary ! Mary ! — trop loin votre cœur vous entraîne...
À votre volonté ma volonté s'enchaîne ;
Mais dites-moi du moins où je suis, où je vais !
Si, me croyant déjà votre époux, je rêvais ?
La pitié devient-elle amour ? qu'allez-vous faire ?
Parce qu'il est venu de sa folle colère,
De sa rage insensée et du bruit de ses cris
Troubler notre repos défaillant et surpris,
Parce que la pitié vous a saisie, Madame,
Allez-vous, sans pitié, désespérer mon âme ?
Mais vous n'y songez pas ! mais enfin, dites-moi,
Si votre cœur hésite entre nous deux, — pourquoi ?

MARY, grave.

Robert, je vous connais : vous avez l'âme belle :
C'est pourquoi je vous aime ; eh bien ! donc, j'attends d'elle
Un sacrifice saint, et vous l'accomplirez ;
Je vais dire le mot, et vous le redirez !

Un silence.

ROBERT ; il baisse la tête.

Me voici prêt !

Mary se rapproche de Marcel, Robert fait un pas de son côté et demeure attentif, triste et calme.

MARY, à Marcel.

Robert est mon fiancé : je l'aime !
Mais je ne vous hais point, pauvre Marcel, vous-même ;
Pourquoi Dieu permet-il qu'il faille entre vous deux
Choisir et sûrement créer un malheureux ?
Pourquoi Dieu permet-il que mon amour de femme
Soit pour ce fils béni quand tout manque à votre âme ?

Je l'ignore. Du moins, sachant ce que je dois,
Malgré tout, je veux rendre à votre cœur la foi !

Elle se rapproche encore de Marcel.

Pauvre ami ! votre cœur se fend, votre cœur saigne,
Vous trouvez que c'est peu que ma pitié vous plaigne.
Je le comprends. Je sens qu'il est affreux de voir
Se perdre son plus doux et son dernier espoir.
Voir naître le bonheur qu'on était las d'attendre,
Puis quelqu'autre, en riant, tout à coup, vous le prendre,
C'est à faire méchant un cœur longtemps soumis,
C'est à rendre à jamais les hommes ennemis !
Épouser mon Robert serait doux. La Justice
Nous réclame à tous trois un profond sacrifice.
Souffrons avec courage afin de mieux souffrir.
À nous trois, vaillamment, sans trembler, sans faiblir,
Marcel, nous subirons la peine longue et rude
Qui vous eût accablé dans votre solitude ;
Nous n'augmenterons pas l'ombre de votre nuit ;
Nous n'accepterons pas le bonheur qui vous fuit :
Restons frères tous trois !

*Marcel relève le front,
et la regarde dans l'étonnement.*

À Robert, lui prenant la main :

Notre âme sera forte !

À Marcel en souriant.

Vous, s'il se peut, pleurez moins que si j'étais morte !

*MARCEL ; il s'est relevé peu à peu,
comme sous le charme de ces paroles,
transfiguré, auguste !*

Grand Dieu ! Qu'ai-je entendu ? cela serait ainsi ?
Il est donc des cœurs vrais et sublimes ? — Merci !

Il regarde avec un regard de joie Marie et Robert.

Dans cette Humanité que je voyais si noire,
J'ai trouvé deux amants... à peine j'y peux croire !
Deux êtres souriants de jeunesse et d'amour,
Qui, tout près de s'unir à jamais, — un beau jour,
Pour sauver un méchant, pour lui donner la vie,
Pour ôter à son cœur l'âcreté de l'envie,
Calmes, vaillants, sereins, se séparent tous deux
Et tendent une main qui sauve un malheureux.

*Il leur offre ses mains, qu'ils saisissent et,
rassemblant les leurs, il continue,
simplement et doucement :*

Soyez époux ! — je suis par l'amour votre frère ;
J'ai compris ! — Je suis Homme ! et maintenant, — j'espère !
Je suis digne d'unir deux êtres comme vous !
Mon malheur, je le veux garder ; j'en suis jaloux !
Oh ! je comprends la Vie, à présent, et qu'au monde
La douleur même doit être bonne et féconde !
Ce n'est rien de pleurer en regardant les cieux,
De se sentir l'esprit vaguement soucieux ;
Ce n'est rien de rêver et songer, penser même !
Il faut que le cœur saigne ; il faut que le cœur aime !
Il faut, les yeux fixés sur l'Espoir tout-puissant,
Donner au travail saint une sueur de sang !
Féconder les esprits ou féconder la terre !
Mourir sauveur, les bras en croix, sur un Calvaire.
Et l'Homme, quand il souffre une utile douleur,
N'a rien à demander au monde, — de meilleur !

Un silence.

Mes amis, je m'en vais !

MARY.

Où donc ?

ROBERT.

Où ?

MARCEL.

La science

A besoin de cœurs forts et de persévérance.

Apôtre consolant, je vais passer les mers

Et porter le Rayon d'Amour à l'Univers !...

Je sens vers ce grand but ma grande âme élancée

D'enseigner la Justice et la Libre Pensée !

MARY.

Que Dieu vous guide, ami, vous connaissez le port.

MARCEL.

Oui ! je suis sûr d'atteindre au bonheur de la Mort !

FIN.

Toulon. Décembre 1866.

AU CLAIR DE LA LUNE **comédie en un acte, en vers**

Jean AICARD

PROLOGUE **La Comédie italienne**

Je suis la Comédie italienne ; j'ai
Beaucoup étudié, j'ai beaucoup voyagé,
Et de Rome à Paris et de Paris à Rome
J'ai toujours vu partout l'homme semblable à l'homme ;
J'ai vingt ans à peu près, depuis plusieurs cent ans ;
Jeune et vieille, j'ai l'âge éternel du printemps,
Et sans en avoir l'air (pour les nigauds) j'allie
Une intime tristesse aux chants de la folie.

Dans mes scènes, le plus fréquemment on peut voir
Pierrot tout blanc avec son serre-tête noir,
Puis, avec son jupon blanc et bleu, Colombine,
Puis, pour le moins aussi coquin qu'elle est coquine,
Le multiple Arlequin, rusé, vif, intrigant,
Redouté pour son masque et son geste élégant.

Jeunes comme le monde et vieux comme le monde,
En proie au guet qui fait de temps en temps sa ronde,
Vous les connaissez bien ces trois êtres divers,

Ce trio douloureux qui peuple l'univers !
Arlequin et Pierrot, le dupeur et la dupe ;
Entre eux deux Colomba, qui sourit à sa jupe,
N'est-ce pas l'univers en trois mots résumé ?
Nul ne me dira : Non ! pour peu qu'il ait aimé.
Hélas ! telle est la vie : un homme pâle et triste,
Benêt souvent, naïf toujours, parfois artiste,
Vit d'un peu de soleil et de ses deux repas,
Quand un second survient, à jeun, qui ne veut pas ;
Il fait son petit coup d'État ; il vous l'assomme
Quelque peu, vite et mal, le mystifie en somme,
S'enivre de son vin, prend sa femme au corset,
Et la plupart du temps tout finit comme on sait.

48

C'est là le canevas où court ma fantaisie,
Aiguille où pend le fil d'or de la poésie ;
En fut-il jamais un plus simple et, s'il vous plaît,
Plus vrai tout à la fois, plus riche et plus complet ?
Savez-vous, en un mot, une scène meilleure
Et qui, pour comble d'art, soit jouée en une heure ?
Non, n'est-ce pas, messieurs ? Alors, applaudissez
La scène qu'on va dire... et que vous connaissez !

PERSONNAGES :

PIERROT.

ARLEQUIN.

COLOMBINE.

LE DOCTEUR.

UN SERGENT.

LE GUET.

La scène se passe dans une ville inconnue, mais italienne.

Le théâtre représente une place publique qu'inonde le clair de lune ; à gauche la maison du docteur, à droite la maison de Pierrot. Le public voit l'intérieur de la maison de Pierrot : fenêtre au fond, lit à droite ; à droite encore, la porte d'un cabinet ; au milieu, une table chargée de mets. Pierrot est attablé avec Colombine. Il est au comble de la satisfaction, dos au feu, ventre à table ; tous deux mangent à qui mieux mieux. Choses artistiques appendues aux murs, mandolines, etc. On remarque un porte-manteau où sont accrochés sept costumes de Pierrot à liserés de différentes couleurs, avec le nom d'un jour de la semaine inscrit au-dessus de chacun d'eux.

SCÈNE PREMIÈRE.
PIERROT, COLOMBINE.

49

PIERROT.

Colombine, m'amour, tâte-moi de ce vin !

Il verse.

Que dis-tu du poulet ?

Se répondant à lui-même.

Le poulet est divin !...

Non moins que ceux pourtant que mon amour t'envoie !
Réponds ! je veux avoir le bonheur de ta joie !

COLOMBINE, *sérieuse.*

Je suis occupée.

PIERROT.

Hein ?

COLOMBINE.

Tout à l'heure !

PIERROT.

Comment !

De tout temps Arlequin m'a traité de gourmand,
Mais je suis dépassé par vous, perruche, — chatte !
Fi donc ! et moi qui tiens dans ma main votre patte...
J'ai dû vous empêcher de manger des dix doigts !
Je vous la rends, tenez !

Prenant un plat.

Veux-tu des petits, pois ?

Ce homard était fin !

Il le met sur son assiette.

Ces écrevisses, bonnes !

Même jeu.

COLOMBINE.

Tu mets quadruples les morceaux et tu t'étonnes,
Malin, qu'on mange encor lorsque tu n'as plus faim !

PIERROT.

Plus faim ! oh !... mon amour ! je veux jusqu'à la fin
Vous montrer que la faim et non la gourmandise
Guide mes appétits, sages quoi qu'on en dise !

Ils se mettent à manger de plus belle. — Jeux de scène.

SCÈNE II.

PIERROT, COLOMBINE, ARLEQUIN sur la place.

ARLEQUIN, *sa guitare à la main.*

C'est fini ! je n'ai plus de gîte pour la nuit !...
Ni pour le jour non plus... Je me suis mal conduit ;
Je devais casser tout chez mon propriétaire,
Tuer, eussé-je dû rester seul sur la terre !
Tuer tout : le bourgeois, les valets, le guet, — or
Je n'ai rien fait, ma foi, j'en conviens : c'est un tort.
Je suis, hélas ! hélas ! un des martyrs du terme !
Si j'eusse déjeuner, j'aurais été plus ferme ;
Mais depuis quatre jours je suis sans un denier,
Ayant pour Colomba dépensé le dernier !
Colomba ! Colombine ! ô femmes ! ô femelles !
Elles dînent toujours et soupent toujours, elles !
Et boivent, à défaut de vin, le sang du cœur !

Un silence.

Qu'entends-je ? un cliquetis de fourchettes moqueur ?
On soupe ici ! je flaire une odeur de cuisine...

Apercevant le trou de la serrure.

Regardons par ce trou lumineux... Colombine !
Colombine et Pierrot !... qui m'aurait dit qu'un jour,
À mon masque, Pierrot riche ferait l'amour,
Pincerait Colombine et mangerait des huîtres ?
Voilà donc la fortune inconstante des pitres !
Et nous n'avons d'ami sûr que notre instrument.
Viens, guitare, fidèle espoir du pauvre amant
Qui sous les froids balcons chante au clair de la lune !
Viens : il ne s'agit pas de fléchir une brune ;

Il s'agit de tromper Pierrot ! viens, trouve un son
Qui se marie à l'air plaintif de ma chanson.
Dis ma misère ; fais qu'on m'ouvre ; sois touchante...
Lentè, lentè, ma mie, andantino ! je chante !

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.
Ma chandelle est morte ;
Je n'ai plus de feu !
Ouvre-moi ta porte,
Pour l'amour de Dieu !...

PIERROT.

Qui peut m'interpeller à cette heure ?

COLOMBINE.

Qui sait ?

Avec joie, à part.

C'est Arlequin pour sûr !

PIERROT.

Faudra-t-il voir qui c'est ?

COLOMBINE.

Pourquoi pas ?

PIERROT.

L'heure est sombre et la demande louche !
C'est peut-être un voleur plus noir que Scaramouche !
Me demander ma plume à cette heure de nuit,
C'est étrange ! et d'ailleurs qui me trouble me nuit

Et je ne puis souffrir, quand j'aime et quand je mange,
Quand je bois de vieux vins à côté de mon ange,
Je ne puis pas souffrir qu'un passant importun...

Arlequin frappe.

Qui frappe ?

ARLEQUIN.

Ouvre-moi donc !

PIERROT.

Qui va là ?

ARLEQUIN.

C'est quelqu'un !

PIERROT

Je m'en doute, parbleu ! mais encore ?

ARLEQUIN.

Ouvre vite !

C'est un de tes amis qui se trouve sans gîte ;
Il est ce que jadis tu fus : un simple gueux,
Et pour se consoler un peu, le malheureux
Voudrait écrire un mot d'amour à sa maîtresse.
Toi qui vis grassement dans l'or et la richesse,
Si tu n'as pas un cœur, une âme de rocher,
Écoute ma supplique et te laisse toucher !

COLOMBINE, pendue au cou de Pierrot.

Hi ! hi ! le pauvre diable ! Ah ! Pierrot, sur ton âme !...

Pierrot va ouvrir la porte, non sans faire la grimace. Arlequin le culbute, le jette à la rue et ferme la porte aux verrous.

SCÈNE III.

COLOMBINE, ARLEQUIN, PIERROT sur la place.

PIERROT, *ahuri*.

Tel Samson se laissa raser par une femme !

Après réflexion.

Ô stupéfaction ! honte ! douleur ! courroux !
Tu m'as valu cela, ma traîtresse aux yeux doux !
À ce coup de Jarnac j'ai reconnu mon drôle !
Arlequin seul a pu m'improviser ce rôle
Lamentable, tout en m'appelant son ami !
Hélas ! je n'aurai donc festiné qu'à demi !
Ce blond poulet que j'ai laissé dans mon assiette,
Il l'achève ! je n'ai gardé que ma serviette,
Ironique destin ! et lui, l'heureux rival,
Masqué de noir pour son éternel carnaval,
À ma place poursuit et caresse ma brune,
Tandis que moi, tout blanc, j'ai froid au clair de lune !

Il se drape dans ses amples habits et regarde piteusement par le trou de la serrure.

ARLEQUIN, *découpant le poulet*.

Je ne t'en veux pas, moi, de vivre avec Pierrot,
De boire ses liqueurs et de manger son rôl :
Il est riche à présent ! Moi, toujours pauvre hère,
Sans toit pour m'abriter et souvent à jeun, — j'erre !
J'avais bien un manteau mais j'ai dû le laisser
Aux mains d'un laideron qui voulut m'embrasser !
Ainsi, brune beauté, je ne pourrais pas même
Préserver des frimas cette gorge que j'aime.

Il l'embrasse.

PIERROT, *sur la place*.

Euh !

COLOMBINE.

Mangez, Arlequin.

PIERROT.

Colombine a bon cœur !

Je ne puis pourtant pas laisser l'heureux vainqueur
Me voler mon festin sans courir à la garde,
Et je crois que c'est moi que ce soin-là regarde !

Il s'achemine.

Brrrou ! c'est dur ! s'en aller, seul, sous un vent pareil,
Et dans la rue, ayant la lune pour soleil,
Marcher en grelottant au plein cœur de décembre,
Et songer qu'on était tranquille dans sa chambre,
Tout à l'heure, si bien et si douillettement !
C'est dur ! c'est dur ! Ô lune, étoiles, firmament,
J'aimai la poésie, et je l'aime encor, certes !
Mais j'aime le bien-être ! Au temps des feuilles vertes
J'accepte la fraîcheur des nuits, sous le ciel bleu,
Mais en hiver je veux m'asseoir au coin du feu
Et, tandis que mon chat sur le tapis ronronne,
M'assoupir lentement et dormir en personne !...

Comme éveillé d'un rêve.

Brrrou ! j'ai froid !... brrrou ! courons, ou les passants, demain,
Pourraient trouver Pierrot gelé sur leur chemin.

Il s'en va.

SCÈNE IV.
COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Vous êtes belle, ô ma maîtresse, je vous aime !

COLOMBINE.

Eh ! n'êtes-vous pas beau, mon Arlequin, vous-même ?
N'êtes-vous pas joli, bien fait et gracieux,
Masqué de noir, avec des flammes dans les yeux ?
Au fond, mon Arlequin, c'est toi que je préfère,
Mais tu l'as dit : tu n'as pas un sou ; comment faire ?

ARLEQUIN.

Comment faire ?... Et ! parbleu, comme nous avons fait
Jusqu'ici ; n'est-ce pas ravissant en effet ?
Boire son vin, manger son poulet à sa place,
Et tout doucement nous aimer à sa face ?

COLOMBINE.

Ce n'est pas sans danger !

ARLEQUIN.

Vraiment, et que crains-tu ?

COLOMBINE.

Que la patrouille arrive, et que tu sois battu !

ARLEQUIN.

Bah !...

Après réflexion.

J'ai mon plan ! Tandis que mon Pierrot s'enrhume,

Je m'en vais m'affubler de son pâle costume.
Quand les soldats viendront, il leur faudra choisir
Entre les deux Pierrots... lequel des deux saisir ?
Je ferai, je dirai tant et de telle sorte
Que, bref, le vrai Pierrot sera mis à sa porte...
Mais, outre son costume, il me faut à tout prix
Un œil de blanc d'Espagne ou de poudre de riz.

COLOMBINE, *désignant le cabinet de toilette.*

J'en ai là, moi.

ARLEQUIN.

Fort bien.

Il entre dans le cabinet de toilette, et de l'intérieur :

C'en est fait, Colombine :

De noir je deviens blanc, et de charbon farine.

Il reparaît, et avisant le porte-manteau il décroche un pierrot sous l'écrêteau : Dimanche.

Diantre ! sa garde-robe est riche !... M'y voici !
Ne me prendrait-on pas pour un niais ainsi ?

COLOMBINE.

Parfaitement.

ARLEQUIN, *en pierrot.*

Alors, c'est que je lui ressemble !
Maintenant, jouissons du bonheur d'être ensemble :
C'est légitime, car je suis Pierrot !

SCÈNE V.
COLOMBINE, ARLEQUIN, PIERROT, LE GUET.

PIERROT, *parlant au sergent à la cantonade.*

Suis-moi,
Sergent, viens arrêter cet homme au nom du roi !

Le guet entre. — Aux hommes de la patrouille :

Messieurs, il est entré chez moi par ruse infâme,
Et... dans cet instant même il caresse ma femme !
Postez-vous ; cernez-le : — je vais l'interroger...
Soutenez-moi ! l'affaire est d'ailleurs sans danger.

Les hommes se postent. Il met l'œil au trou de la serrure ; sa figure exprime un étonnement croissant mêlé de terreur.

Messieurs ! sergent ! messieurs !

On l'entoure.

Il faut que je m'excuse !

J'ai fait erreur : c'est clair. L'homme parfois s'abuse,
S'abuse étrangement, étrangement ma foi !
Celui de là-dedans, messieurs, c'est moi ! C'est moi,
C'est moi-même, Pierrot ! cela tient du prodige,
Mais je me suis bien vu, je me suis vu, vous dis-je !
C'est moi qui suis chez moi ; donc, plus rien d'illégal ;
C'est moi qui suis mon hôte et qui suis mon rival !
C'est moi qui me suis mis sottement à la porte !
C'est moi, Pierrot ! — Vraiment, la chose est un peu forte,
Et je me croyais plus mon ami que cela !
Me chasser par un soir d'amour et de gala !
Me chasser par un froid de loup, et, triple bête,
Me mettre à dos la garde en marchant à sa tête !

LE SERGENT.

Vous vous moquez, voyons !

PIERROT.

Non pas ! je me suis pris
Pour un autre. La chose est simple.

LE SERGENT.

Êtes-vous gris ?

PIERROT.

Pas encor tout à fait...

LE SERGENT, *à la garde.*

Empoignez-moi cet homme !

PIERROT.

Ô sergent, bon sergent, j'ai là certaine somme...

LE SERGENT, *à la garde.*

Lâchez ce blanc benêt !

PIERROT, *indigné.*

Benêt !

LE SERGENT.

Donne l'argent !

PIERROT.

Pour me faire appeler blanc benêt ? non, sergent !

LE SERGENT.

Allons, donne !

PIERROT.

Oh ! sergent ! mon doux ami !

LE SERGENT.

La bourse

Ou la vie !

PIERROT.

Oh ! sergent ! mon unique ressource !

LE SERGENT.

Empoignez-moi...

PIERROT, *effrayé*.

Il sort deux bourses, en remet vivement une dans sa poche, et donnant la seconde :

Non ! non ! voici la somme.

LE SERGENT.

Bien !

Le sergent s'éloigne avec sa troupe.

SCÈNE VI.

COLOMBINE, ARLEQUIN, PIERROT seul sur la place.

PIERROT.

Adieu, guet fort peu gai, fléau du citoyen !

Un silence pendant lequel il se promène, grelottant. — Revenant sur le seuil de la porte.

Ainsi, je suis chez moi ! sans doute, c'est étrange !
Je n'ai rien sous la dent, par exemple ?

Il regarde par le trou de la serrure.

Et je mange !

Je ne mets pas mon verre à ma lèvre ?

Même jeu.

Et je bois !

Par un mystère enfin, je suis tout la fois
Dans ma chambre où j'ai chaud, dans la rue où je tremble ;
Ici sans Colomba, là nous sommes ensemble !
Cela n'est arrivé qu'à moi, j'en jurerais !
Le merveilleux s'acharne après moi tout exprès
Et j'ai toujours un mot à chercher, un problème
À résoudre, et j'en ai la face à jamais blême !
Qui ne s'étonnerait d'un pareil accident ?
Être sur le trottoir et chez soi cependant !
Car enfin, c'est bien moi qui suis dans mon costume !

Il regarde par le trou de la serrure.

Oui, je me reconnais : léger comme une plume,
Blanc comme neige, avec un magnifique œil noir,
C'est bien là le Pierrot que je vis au miroir !
Ala démarche, mon air, ma grâce... mais j'y pense !
J'ai toujours eu pour moi quelque condescendance,
Et je n'aimai jamais à me faire souffrir ;
Je n'ai donc qu'à frapper : je suis sûr de m'ouvrir !

Il chante.

Au clair de la lune
Mon ami Pierrot,
Prête-toi ta plume
Pour écrire un mot.
Ta chandelle est morte ;
Tu n'as plus de feu !
Ouvre-toi ta porte,

Pour l'amour de Dieu !

Il frappe.

ARLEQUIN.

Qui frappe ?

PIERROT, *après un peu d'hésitation.*

Toi !

ARLEQUIN.

Comment ?

PIERROT, *doucement.*

C'est toi, frileux et blême !

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Qu'est ceci ?

COLOMBINE, *haussant les épaules.*

C'est Pierrot qui te prend pour lui-même !...

Il n'a pas lu Sosie...

ARLEQUIN, *riant.*

Ah ! bon !

Haut.

Je ne crois pas

Que je puisse être ici, puisque je-suis là-bas.
Si donc je suis là-bas, je me trouve à la porte,
Et je ne peux ouvrir, car la serrure est forte !
Je m'en vais donc au clair de la lune dormir
En attendant demain qui doit bientôt venir !

PIERROT.

Hélas ! mais je me vois là-dedans !

ARLEQUIN.

Je vois double.

J'ai bu !

PIERROT, *à part.*

C'est raisonné fort bien, malgré mon trouble !
Mais Colombine peut m'ouvrir !

ARLEQUIN.

Non, elle dort.

COLOMBINE, *bas à Arlequin.*

Ouvrons-lui, nous rirons !

PIERROT, *heurtant.*

Je cognerai si fort !

SCÈNE VII.

COLOMBINE, ARLEQUIN, PIERROT.

COLOMBINE, *ouvrant la porte.*

Ah ! Pierrot, je dormais si bien ! d'un si bon somme !

PIERROT, *s'élançant vers Arlequin et le tâtant.*

Ah çà ! lequel des deux est moi Pierrot, en somme ?
Car je suis dégrisé ! je ne vois pas deux rôts,
Deux femmes ni deux lits, et je vois deux Pierrots !
Colombine, tu peux seule en cette aventure
Dire la vérité !

Colombine, prise pour arbitre, a Pierrot à sa droite et Arlequin à sa gauche.

ARLEQUIN, à *Colombine*.

Tu connais ma nature :
Je suis gourmand, poltron, bête, une brute enfin !
Je bois beaucoup, sans soif et je goinfre sans faim !

COLOMBINE, à *Pierrot*.

C'est toi le vrai Pierrot !

PIERROT, *vivement*.

Tout doux ! j'ai du courage,
Un savoir-vivre exquis et du cœur à l'ouvrage ;
Je me lève matin pour écrire mes vers ;
Il n'est pas deux Pierrots enfin dans l'univers !

COLOMBINE, à *Arlequin*.

C'est toi le vrai Pierrot !

PIERROT.

Incertitude amère !

COLOMBINE.

Voulez-vous en sortir ? voici ce qu'il faut faire :
Improviser des vers chacun de son côté,
Et les meilleurs seront de Pierrot.

ARLEQUIN.

Accepté !

Pierrot fait la grimace et se met à chercher. Arlequin fait signe qu'il a trouvé et dit d'un ton lyrique, emphatique :

Colombine, Pierrot vous aime seul sur terre ;
Vous le reconnaîtrez au regard de ses yeux :
Si vous regardez bien, cessera tout mystère,

Car il porte en ses yeux le plus cruel des dieux !

PIERROT, *s'avançant à son tour*.

Je suis et je te dois paraître
Très attristé ;
Ah !... fais-moi donc vite connaître
Ton arrêté ;
Je t'implore : rends à mon être
L'identité,
Et je retrouverai peut-être
Quelque gaîté.

COLOMBINE, *riant aux éclats*.

Hi ! hi ! hi ! hi ! je suis vraiment embarrassée !
L'un a la forme, soit ! mais l'autre a la pensée !

PIERROT.

Et lequel est Pierrot ? n'est-ce pas le penseur ?

COLOMBINE, *même jeu*.

L'un a la force, soit ! mais l'autre a la douceur !

PIERROT.

La force est préférable...

Il aperçoit avec effroi l'habit d'Arlequin sous le costume de Pierrot.

Euh !... j'étais ridicule !
C'est Arlequin ! — Pierrot, courage !... dissimule !
J'ai vu sa batte ! Hélas ! comment faire à présent ?
Disparaître d'abord ? ce n'est guère amusant !
Mais je veux par surprise ou force tout à l'heure
En libre possesseur rentrer dans ma demeure !

Arlequin embrasse Colombine.

COLOMBINE, *montrant Arlequin.*

Décidément, Pierrot c'est lui !

PIERROT.

Qui suis-je, moi ?

ARLEQUIN.

Ma vaine image, un vain spectre !

PIERROT, *à part.*

Attends un peu, toi !

ARLEQUIN.

Tu sors de mon miroir ! Va-t'en ! fuis ! je t'adjure !

PIERROT.

Je suis donc un mensonge ? une illusion pure ?
C'est bien ; je vais errer, vaporeux et tremblant,
Dans la fraîche clarté du clair de lune blanc !

Il sort.

SCÈNE VIII.

COLOMBINE, ARLEQUIN, PIERROT sur la place.

PIERROT.

J'ai mon projet.

ARLEQUIN.

Il est, ma foi, riche en bêtise !
Il a jusques au bout, constant dans sa sottise,
Donné dans nos filets, Colombe ! — Quant à nous,

Soyons heureux. Veux-tu me tendre tes genoux,
Que j'y mette mon front et que je m'y repose ?
Ah ! Colombe aux doigts blancs, que votre bouche est rose !

Il s'assied la tête sur les genoux de Colombe et tous deux sommeillent.

PIERROT. *Il frappe à la porte du docteur.*

Docteur ! docteur ! docteur ! Sa sonnette de nuit
Depuis longtemps n'a pas rendu le moindre bruit.
Il l'a rompue exprès ? Sa clientèle crève
Sans que le vieux compère interrompe son rêve !
Mais des pieds et des mains, des jambes et des bras
Je heurterai si fort, avec un tel fracas,
Qu'il se réveillera malgré lui de son somme !

On entend un bruit d'éroulement intérieur.

SCÈNE IX.

**COLOMBINE, ARLEQUIN, PIERROT sur la place,
LE DOCTEUR.**

LE DOCTEUR, *à la fenêtre.*

Par les poisons d'enfer ! que voulez-vous, bonhomme ?
Vous avez tant cogné que, pris de tremblement,
Les meubles précieux de mon appartement
Choqués l'un contre l'autre ont craqué comme verre,
Et tout n'est que débris chez moi !

PIERROT.

C'est bien, compère,
Nous verrons ! Mais il faut que je vous dise un mot.

LE DOCTEUR.

Dites.

PIERROT.

Je suis Pierrot, votre voisin Pierrot !

LE DOCTEUR, *empressé*.

Et que faut-il à Votre Excellence ?

PIERROT.

Ta robe.

LE DOCTEUR, *se récriant*.

Ma robe !

PIERROT.

Ne crains pas que l'on te la dérobe !
Tu me la prêteras pour de l'argent comptant.

LE DOCTEUR, *radouci*.

Bien.

PIERROT.

Avec ton chapeau ! va, tu seras content.

LE DOCTEUR.

Vous fûtes généreux de tout temps, Éminence.

PIERROT.

Ah ! ah ! je veux encor que, moyennant finance,
Tu me cèdes un peu de ta bonne liqueur
Qui donne la colique avec des maux de cœur.
Mets-m'en pour quelques sols dans un flacon, et tâche
Que la bouteille plaise au regard !

Le docteur disparaît. Pierrot lève le poing du côté d'Arlequin.

Lâche, lâche,

Tu vas la payer cher, ta lâcheté, fort cher,
Car ton ami Pierrot se vengera, mon cher !

LE DOCTEUR, *réapparaissant*.

Pierrot, voici le tout. Fais passer les pistoles.

*Il tend sa robe d'une main et tend l'autre main pour recevoir
l'argent.*

PIERROT.

Quelle insultante peur ! je n'ai pas deux paroles.

*Pierrot prend la robe ; le docteur prend l'argent et ferme la
fenêtre. Pierrot, visitant la robe :*

Eh ! docteur, le flacon !

Le docteur réapparaît.

Le flacon !

LE DOCTEUR.

L'élixir ?

PIERROT.

Oui.

LE DOCTEUR.

C'est encor vingt sols... pour vous faire plaisir !

PIERROT.

Tu me saignes, docteur !

LE DOCTEUR.

Pierrot, c'est ma méthode !

PIERROT.

Elle ne me plaît pas.

LE DOCTEUR.

Moi, je m'en accommode

PIERROT.

Il prend l'élixir et donne l'argent ; le docteur referme la fenêtre.

Eh ! docteur, le bonnet ! le long bonnet pointu !

LE DOCTEUR, à la fenêtre.

Tu m'appelles encor ? que dis-tu ? que veux-tu ?

PIERROT.

Le bonnet !

LE DOCTEUR.

C'est vingt sols.

PIERROT, résigné.

Tu me tiens dans ta serre !

Allons !

Il donne l'argent et reçoit le bonnet.

LE DOCTEUR.

Adieu, nigaud !

PIERROT.

Adieu, rusé compère.

SCÈNE X.

COLOMBINE, ARLEQUIN, PIERROT sur la place.

PIERROT, en médecin.

À nous deux, maintenant, Arlequin, mon très cher !
Tiens-le-toi bien pour dit : tu vas le payer cher !

Il chante, en déguisant sa voix et frappe en cadence :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.
Ma chandelle est morte,
Je n'ai plus de feu !
Ouvre-moi ta porte,
Pour l'amour de Dieu !

ARLEQUIN, se réveillant.

Qui va là ? je rêvais si doucement ! Qui frappe ?

PIERROT.

Voilà, l'ami Pierrot, une heure que je tape !
Je suis sans feu chez moi ; je voudrais bien un peu,
Assis sous ton flambeau me chauffer à ton feu,
Écrire une ordonnance et dormir, je t'assure !
J'ai vu de la lumière au trou de la serrure,
Et je me suis permis de troubler ton sommeil.

ARLEQUIN, à Colombine.

Faut-il ouvrir ?

COLOMBINE.

Eh ! oui, tu donnerais l'éveil !

ARLEQUIN, *ouvrant.*

Entrez, docteur, entrez !

SCÈNE XI.
COLOMBINE, ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN, *à Pierrot qui entre.*

Comme vous êtes pâle !

PIERROT.

J'ai froid.

ARLEQUIN.

Et vous marchez sans barbe doctorale ?

PIERROT.

La maladie a fait ce ravage chez moi :
Tous mes poils sont tombés, ainsi que tu le vois.

COLOMBINE.

Pauvre docteur !

PIERROT.

Eh ! oui vraiment je suis à plaindre !
Je regrette ma barbe ; elle me faisait craindre !...
Heureux Pierrot, tu vis riche, plein de santé,
Sans nuls soucis, avec ta femme à ton côté.

ARLEQUIN, *dubitatif.*

Ouiiii !...

COLOMBINE.

Docteur, prenez donc avec nous quelque chose,

Allons ! du vrai madère, à très petite dose !

PIERROT, *avec élan.*

Non, merci ! désolé de refuser cela,
Mais je ne bois jamais que le vin que voilà.

Il sort sa fiole et la caresse.

Rien n'y vient. Le soleil sur les côtes d'Espagne
Ne mûrit pas un jus plus odorant : Champagne,
Bourgogne, les meilleurs vins de France et du Rhin
N'ont pas le doux fumet de ce vin souverain !
C'est de l'or distillé, c'est un sacré dictame
Qui, passant par le cou, s'en va droit jusqu'à l'âme !
C'est la communion en bouteille avec Dieu !

ARLEQUIN, *alléché.*

Comment l'avez-vous eu, docteur ? et dans quel lieu,
Dans quel paradis croît la merveilleuse vigne ?

PIERROT.

Elle croît... je ne veux point de ma lèvre indigne
Nommer son champ natal... que servirait d'ailleurs ?
Cela ne rendrait pas vos propres vins meilleurs ;
Et pour voir de ses yeux cette terre promise
Il faut n'avoir jamais fait ni dit de sottise !

Arlequin se récuse. — À part.

La vengeance me fait plein d'esprit : profitons
Pour louer cet affreux poison sur tous les tons.

ARLEQUIN, *admirant la fiole.*

Il est beau de couleur en effet.

COLOMBINE.

Ça pétille !

PIERROT.

Pendant cette tirade il fait semblant de boire et de s'enivrer peu à peu.

Ses yeux multipliés vous charment, belle fille !
Ah ! que serait-ce si votre palais charmant
Goûtait de ce nectar deux perles seulement !
On se pâme, on se croit aux festins de l'Olympe !
Un souffle printanier déferait votre guimpe,
Et vous croiriez sentir sur votre blanche chair
Un baiser d'Apollon ou du grand Jupiter !
Car... dans un pur sommeil... mon dictame... vous plonge,
Et le buveur... a tout ce qu'il préfère... en songe !

Il feint d'être endormi. Aussitôt Arlequin saisit la fiole et en avale le contenu d'un trait.

COLOMBINE, *avec reproche.*

Et moi ?

PIERROT. *Il se lève, subitement, dépouillé de la robe du docteur.*

Tu n'as pas bu, Colombine, tant mieux,
Après tout !...

ARLEQUIN, *dégainant sa batte.*

Ciel ! Pierrot !

PIERROT, *terrible.*

Oui, Pierrot ! terre et cieux !
Vous m'empruntez mon teint, mes culottes, ma blouse,
Vous buvez mon vin, vous m'embrassez mon épouse !

Et vous pensiez rester jusqu'au jour impuni !...
Écoutez, Arlequin (car tout n'est pas fini !)
Cette boisson... c'était un violent remède !...
Ne vous sentez-vous pas ému ?

ARLEQUIN, *s'écoutant.*

Grands dieux ! à l'aide !

Je suis empoisonné par Pierrot l'assassin !

PIERROT.

On peut venir ; j'ai là l'habit de médecin,
C'est-à-dire le droit de tuer sans vergogne.

ARLEQUIN.

À l'aide !

PIERROT, *satanique.*

Que dis-tu de mon vin de Bourgogne ?

ARLEQUIN, *à part.*

Soyons digne !

PIERROT.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

J'ai besoin de prendre l'air.

PIERROT.

Eh ! quitte auparavant mon habit !

Voyant qu'Arlequin hésite.

Est-ce clair ?

ARLEQUIN.

Oh ! (*À part.*) Soyons digne !

PIERROT.

Allons ! quitte ma blouse blanche.
Peste, il avait choisi mes effets du dimanche !

Il le dépouille.

Arlequin, mon ami, remets ton masque noir,
Je te donne la clef des champs !...

*Il ouvre la fenêtre au milieu de laquelle
apparaît la pleine lune.*

C'est un beau soir,

La lune verse à flots sa clarté sur la mousse.

ARLEQUIN, *à part.*

Soyons digne, il le faut !

PIERROT.

Va, saute, ou je te pousse !

*Il le jette par la fenêtre d'un coup de pied. — Revenant vers
Colombine !*

Vous, madame, je vous pardonnerai, pourvu
Que vous m'expliquiez tout... Sachez que j'ai tout vu,
Donc...

COLOMBINE, *d'un ton câlin.*

Au fond, mon Pierrot, c'est toi que je préfère ;
Je ne t'ai pas trompé, sais-tu ? bien au contraire !
C'est toi que j'embrassais dans cet Arlequin blanc !
À toi revient l'amour dont il n'eut qu'un semblant !

PIERROT, *ravi, à part.*

Je le savais ! (*Haut.*) Éteins ce bougeoir, sans rancune !
Et que l'amour nous soit plus doux qu'un clair de lune !

Le rideau tombe.

FAUST
traduction en vers français

Jean AICARD
Elzéar BONNIER

publié pour la première fois d'après l'unique manuscrit du Fond Jean-Aicard des archives municipales de Toulon.

ACTE I – TABLEAU I.

Une chambre haut-voûtée, étroite, gothique. Faust, inquiet, dans un fauteuil, devant sa table de travail. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.
FAUST.

Calcul, philosophie, et toi, triste science,
Théologie, avec courage et patience
J'ai tant étudié que me voici savant,
Ô folie ! et toujours le même homme qu'avant.
J'ai des titres, c'est vrai ; des sots m'appellent maître ;
Mais que sais-je, sinon qu'on ne peut rien connaître ?
C'est là l'ardent souci qui me brûle le cœur ;
Oui, moi, le très habile et très fameux docteur,

Je ne crois même pas, ô science inféconde,
Qu'il soit de mon devoir de t'enseigner au monde.
Aussi suis-je sans joie et sans honneur, sans bien ;
Je n'ai rien, je ne suis rien, je ne crois en rien ;
Je subis les effets sans percevoir les causes ;
Redoutable et profond néant de toutes choses !
Un chien ne voudrait plus de la vie à ce prix.

Vous donc, à mon secours, invisibles esprits !
Peut-être la magie a le mot du mystère,
Et peut-être elle peut dire ce que la Terre
Et les astres nombreux font éternellement
À tournoyer ainsi dans le bleu firmament !
Ô Lune au front d'argent, silencieuse Lune,
Abaisse tes regards sur ma longue infortune ;
À cette table, ici, j'ai veillé si souvent.
C'est alors qu'au-dessus des hauts monts s'élevant,
Ta blancheur éclairait mes papiers ou mon livre.
Hélas ! Dans ce cachot je suis lassé de vivre ;
Je voudrais m'élancer vers ton pâle horizon
Et, libre, errer parmi les rocs ou le gazon
Et boire, rajeuni, la nocturne rosée !
En vain ! Je dois mourir, créature épuisée,
Entre ces murs, privé de la clarté des cieux,
Dans le sinistre amas des bouquins noirs et vieux,
Des sphères, des compas, des instruments d'étude ;
Monde faux ! Ridicule et morne solitude !
Et je demande encor pourquoi je souffre, ô ciel !
Je le demande, moi, l'homme artificiel,
Entouré d'ossements de mort, de moisissure,
Moi qui respire un air lourd de fumée impure,
Moi qui ne connais plus que ce triste milieu

Tandis qu'au-dehors luit la lumière de Dieu,
Et que sous l'azur clair tout tressaille et tout aime !

Il frappe sur le livre magique.

Allons, homme, voici la science suprême !
Jusqu'ici, pauvre fou, tu n'avais rien appris ;
À mon appel magique obéissez, esprits !

Il contemple le signe du macrocosme.

Ah ! Quelle extase en moi ! Quelle fervente lave
De vie et de jeunesse en mes veines ! L'esclave
Devient-il Dieu ?...

Debout, disciple, va, mortel
À l'aurore baigner dans la pourpre du ciel
Infatigablement ta terrestre poitrine !
Oh ! Comme tout se meut là pour l'œuvre divine !
Les puissances d'en-haut font au frémissement
De leurs ailes vibrer l'éther pur doucement !
Oh ! Comme descendant et remontant sans cesse
Pour abreuver la terre après la sécheresse,
Et pour faire pleuvoir sur nous l'ombre ou le jour,
Elles se font passer leurs seaux d'or tour à tour !
Va, je t'arracherai tes mystères, Nature,
Dusses-tu sans pitié briser ta créature !
Toi donc, parais, esprit ; je t'attends ; je suis prêt ;
Viens me dire le mot de l'éternel secret :
Obéis !...

Quoi ! Déjà la lampe s'est éteinte ;
L'air frémit ; quel prodige ? Ah ! Je sens ton étreinte,
Esprit ! Autour de moi tu flottes ; te voici !
L'Esprit ! Voici l'Esprit !

On entend frapper à la porte.

Qui peut frapper ici ?

SCÈNE II.
FAUST, WAGNER.

WAGNER, *entrant en robe de chambre,*
sa lampe à la main.

Pardon, vous déclamez, je crois, la tragédie ;
C'est un art fort goûté qu'il faut que j'étudie.

Il pose sa lampe.

Ne dit-on pas qu'en nos temps un prédicateur
Pourrait prendre avec fruit des leçons d'un acteur ?
Ah ! L'art est grand, mais long, et notre vie est brève ;
Pour moi, dans les travaux que je poursuis sans trêve,
Je faiblis quelquefois, j'ai mal de tête ; foin
De ces sources du beau qu'il faut chercher si loin !
Un pauvre diable peut très bien mourir en route.
C'est pourtant un bonheur savoureux sans nul doute
De fouiller les poudreux manuscrits du passé,
De voir comment un sage avant nous a passé,
Quel était son système, et par là de connaître
Les progrès accomplis depuis — Qu'en dit le maître ?

FAUST, *songeur.*

Donc notre corps pesant est cloué sur le sol ;
Comme l'oiseau l'esprit s'élance ; il a le vol
Et monte, et l'œil le suit en vain dans l'étendue ;
Oh ! Quel trouble nous prend lorsqu'en l'azur perdue
Sur nos fronts l'alouette au réveil matinal
Fait clairement vibrer ses trilles de cristal,
Lorsque plane, au-dessus des sapinières vertes,

L'immobile condor, ses deux ailes ouvertes !
Mais l'homme est impuissant à suivre un tel essor.

WAGNER.

Je n'envierai jamais les ailes du condor ;
J'ai bien parfois aussi d'étranges désirs certes,
Mais les prés émaillés de fleurs, les forêts vertes,
Tout cela m'a bientôt lassé : que j'aime mieux
Au coin du feu l'hiver un livre sérieux
Qu'on feuillette à loisir, accoudé sur sa table ;
Pour moi, quand j'ouvre un vieux parchemin vénérable,
Je crois que sur mon front descend le firmament.

FAUST.

C'est donc ta seule joie à toi, ton seul tourment ;
Bien ; n'aspire à rien d'autre — Hélas ! Moi je suis double ;
Deux âmes sont en moi qui m'emplissent de trouble ;
Elles luttent sans fin ; l'une, ardente d'amour,
Retient ici mon corps et l'autre vers le jour,
Vers l'azur où les morts vont peut-être, m'entraîne.
Puisse dans la patrie inconnue et sereine
Un esprit souverain tout à coup m'emporter !
Oh ! Que n'ai-je un manteau magique pour monter
Là-haut dans ce pays bien-aimé que j'ignore !

WAGNER.

Je ne tends pas si loin ; le monde reste encore ;
L'esprit, le cœur humain, cent choses qu'on peut bien
Connaître.

FAUST.

Vanité ! L'homme ne connaît rien.
Qui peut nommer l'enfant de son vrai nom ? Nous sommes,

Hélas ! des ignorants profonds, et le peu d'hommes
Qui surent quelque chose et voulurent, les fous,
Dévoiler leurs secrets pour le bonheur de tous,
Ceux-là — comptez les croix et les bûchers !

WAGNER.

Mais, maître...

FAUST.

Je me sens las, Wagner... plus tard, demain peut-être...

WAGNER.

Oui, c'est Pâques demain ; nous causerons ; bonsoir.
Vous savez beaucoup ; moi, je voudrais tout savoir.

Wagner reprend sa lampe et sort.

SCÈNE III.

FAUST.

Tout savoir ! Mais la chair nous tient et nous torture !
Le plus noble succombe à cette étreinte impure
Et désespère enfin des radieux sommets
Que notre humanité ne connaîtra jamais.
Tu sais bien tout cela, toi, n'est-ce pas ? vieux crâne
Vide dont la mâchoire effrayante ricane ?
Tu contenais sans doute autrefois un cerveau
Aussi fou que le mien ; chercheur d'un jour nouveau,
Tu t'égaras en vain dans l'ombre de la vie ;
La mort seule a calmé ta soif inassouvie.
La mort ! Et pourquoi pas ? Ne puis-je sans effroi
Rejeter ce fardeau douloureux loin de moi ?
Une vague lueur me pénètre et m'inonde

Comme lorsqu'en un bois frémit la lune blonde.

Arrêtant ses regards sur un flacon.

Ô breuvage sauveur, ô flacon enchanté,
Qui dans ton flanc béni contiens la vérité,
Je te vois ; ma douleur s'apaise et diminue.
Je te saisis — je sens une ivresse inconnue
Qui m'envahit — Oh ! viens, ami fidèle et sûr,
Viens et délivre-moi de ce cachot obscur.
À l'horizon doré brille un nouveau rivage ;
Comme un vaisseau, longtemps secoué par l'orage,
Retrouve enfin le calme et rentre dans le port,
Je me sens entraîné doucement vers la mort.

Un silence.

Quoi ! Vas-tu reculer, chair infâme et débile ?
Ne puis-je m'arracher à l'humanité vile
Et sans regret frapper à ces portes de fer
Qui cachent les secrets du ciel et de l'enfer ?
Il est temps de franchir, la face souriante,
Le seuil mystérieux d'éternelle épouvante ;
Il est temps de plonger dans ce gouffre béant,
Fût-ce avec le danger d'y trouver le néant !

Il verse le flacon dans une coupe.

Ô coupe de cristal, coupe que je vénère,
Coupe sainte, reçois le philtre délétère.
Tu brillais autrefois aux fêtes des aïeux :
Dès que tu paraissais, chère coupe, les yeux
Souriaient et les fronts s'éclairaient d'allégresse ;
Tu me fais souvenir des nuits de ma jeunesse...
Ah ! Quand tu circulais dans un joyeux festin,

Après avoir trempé mes lèvres dans le vin,
Je te passais jadis à mon voisin de table.
Aujourd'hui je suis seul au festin redoutable ;
C'est pour moi seul que j'ai rempli ton sein profond ;
Je veux sans partager te vider jusqu'au fond ;
Il est trop précieux, ce vin qui te colore !

L'aube paraît. Il lève les yeux vers la fenêtre.

Le jour blanchit. — Je bois à l'éternelle aurore !

Son de cloches et orgue.

Mais quelle est cette voix suave qui soudain
S'élève et fait trembler la coupe dans ma main ?
Quel bourdon solennel ! Dans l'église prochaine
L'orgue s'éveille. — C'est comme une voix humaine.

Il écoute, ému.

C'est vrai, c'est aujourd'hui Pâques, le jour sacré
Où le Christ du tombeau jaillit transfiguré ;
À peine l'aube humide effleure la prairie,
Et déjà l'orgue saint tout bas murmure et prie ;
Les cloches sonnent.

Un silence.

Oh ! Dans mon esprit troublé
Pourquoi donc évoquer le bonheur envolé ?
Pourquoi faire saigner mon cœur dans ma poitrine ?
Je ne la connais plus, votre voix argentine,
Douce cloches ; mon âme est fermée à la foi.
Ah ! Laissez-moi mourir ; taisez-vous ; laissez-moi !

Il porte de nouveau la coupe à ses lèvres.

Mais non ; les sons sacrés qui berçaient mon enfance

Apaisent malgré moi ma fièvre et ma souffrance ;
Le dimanche autrefois je sentais se poser
Sur mon front pur l'amour divin comme un baiser ;
L'extase m'emplissait ; ma prière soumise
Montait avec l'encens parfumé dans l'église ;
Puis j'allais par les champs courir sous le ciel bleu,
Les mains pleines de fleurs et le cœur plein de Dieu !
Oh ! Chante, chante encor, voix calme et salutaire !
Une larme a coulé ; je suis vaincu ; la terre
M'a reconquis !

Il pose la coupe et se rassied ; les sons d'orgue et de cloches expirent doucement. On frappe à la porte.

Qui vient encore ? Entrez !

**SCÈNE IV.
FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.**

MÉPHISTOPHÉLÈS, *entrant.*

C'est moi.

Salut au très savant docteur.

FAUST.

Ton nom ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh ! Quoi !

Maître, ta question puérile m'étonne ;
Le nom te fera-t-il connaître la personne ?
Je ne retrouve plus l'esprit sûr et profond
Dédaigneux de la forme et soucieux du fond.

FAUST.

Qui donc es-tu ? Réponds !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je suis l'être qui nie,
Et certe avec raison ; car la nuit infinie
Sur l'univers confus plane éternellement.
Ce que vous appelez Mal, c'est mon élément.

FAUST, *reculant.*

Oh ! Le Maudit !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Maudit, c'est le nom, docte sage,
Que me donnent les sots. Veux-tu faire un voyage ?
La vie est un mystère insondable pour toi ;
Je pourrai, si tu veux, t'en donner la clef, moi.
Ce qui fait ta souffrance et ton inquiétude,
C'est ta morne prison, Faust, c'est ta solitude.
Philosophe songeur dès l'âge des plaisirs,
Tu mis toujours un frein d'acier à tes désirs ;
Tu fermas gravement ta porte aux douces choses,
Au parfum de la femme, à la beauté des roses.
Pauvre fou ! Pauvre fou qui n'as jamais connu
Sous ton front lourd d'ennuis l'oreiller d'un sein nu !
Prisonnier, tu nias la liberté féconde
Et tu pris ta cellule étroite pour le monde !
Le regret aujourd'hui te mord le cœur. — Suis-moi ;
Vois-tu, j'ai revêtu ce costume pour toi :
Trouves-tu pas que cet habit charmant me flatte ?
Il est chamarré d'or et de soie écarlate ;
J'ai la longue rapière et le petit manteau,
Et la plume de coq ondule à mon chapeau.

Viens !

FAUST.

Te suivre, à quoi bon ? Tout est vain, tout est triste ;
J'ai beaucoup vu depuis le long temps que j'existe ;
Les choses d'ici-bas sont pleines de terreur.
Je rouvre le matin les yeux avec horreur :
Oh ! Revoir l'azur vide et penser que la vie
Est à d'obscures lois à jamais asservie !
Oh ! Tomber convulsif malgré soi chaque soir
Sur un lit ! Être en proie à quelque rêve noir !
Ô révolte ! douleur folle ! — Mort, je t'appelle !
Vivre est épouvantable et tu me parais belle ;
Et je le trouve heureux, le soldat, le vainqueur
Qu'en plein triomphe, ô mort, tu vas frapper au cœur !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, la parole est brave et l'action hésite :
Si tu dis vrai, pourquoi n'as-tu pas bu plus vite ?

Lui présentant la coupe.

Tiens.

FAUST, *la repoussant.*

Eh bien ! Non ! J'étais stupide en vérité !
Je veux vivre, je veux marcher en liberté
Dans la lumière, dans les oublis, dans la joie
Et, puisque te voici tout à coup sur ma voie,
Puisqu'à ce moment même où Dieu me reprenait
Au bruit de l'orgue saint c'est l'enfer qui venait,
Je ne comprends plus rien ; je subis ton prestige ;
Puisque Dieu m'a menti, je suis à toi, te dis-je !
Ah ! Maudits, maudits soient les songes imposteurs

Qui font pâlir nos fronts sur des livres menteurs !
Maudite la pensée et son rude esclavage !
Maudite la vertu, la fierté, le courage,
Et les rêves de gloire et d'immortalité
Qui poussent au néant l'aveugle humanité !
Maudit le Créateur avec ses créatures !
Oui, qui que tu sois, Dieu vainqueur qui me tortures,
Maudite soit ton œuvre et maudite ta loi !
Maudite l'espérance et maudite la foi !
Oh ! Maudit le travail, maudite la science,
Et maudite surtout, surtout, la patience !

Il tombe épuisé dans le fauteuil.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *se penchant derrière lui.*

Ah ! Cesse de jouer avec ta douleur. Viens.
Je te promets, ô Faust, toutes sortes de biens.
La vie à qui la veut comprendre est encor belle ;
Je te promets l'oubli ; viens ; je suis ton fidèle ;
Je suis ton serviteur ; je te promets l'amour.

FAUST, *relevant la tête après un silence.*

Et moi, que faudra-t-il que je fasse en retour ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bah ! qu'importe ?

FAUST.

Réponds.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu devras en échange
Là-dessous m'obéir un jour.

FAUST.

Ô mauvais ange,
Ton « là-dessous » me fait rire ; tout m'est égal
Et je suis curieux du royaume infernal.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Fais-moi donc un écrit ; fais ; trace en une ligne
Avec ton sang nos deux engagements, et signe.

FAUST.

Tu veux plaisanter ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non.

FAUST.

Soit.

Il écrit.

C'est fini.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *prenant le papier.*

C'est bien.

FAUST.

À présent je suis tien !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

À présent je suis tien !

Tu peux prendre congé de ta triste demeure ;
C'en est fait du travail ; le travail est un leurre ;
Tu n'osais l'enseigner, ce que tu sais le mieux !

On frappe à la porte.

Tiens ! Parle à cet enfant qui vient.

FAUST.

C'est ennuyeux.

Qu'il s'en retourne.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non ; si tu veux le permettre,
Je le recevrai, moi, cet écolier, maître ;
On peut à peu de frais le renvoyer content ;
Je suis meilleur que toi. — Le pauvre diable attend ;
Voyons, affuble-moi de ton grave costume.

Il prend dans une armoire de longs habits de docteur.

Là : quittons un moment la toque à longue plume.
La robe et le bonnet font le docteur.

Faust sort. Méphistophélès ouvre la porte.

SCÈNE V.

MÉPHISTOPHÉLÈS, UN ÉCOLIER.

L'ÉCOLIER.

Je viens
Humblement écouter vos savants entretiens,
Ô maître que chacun vénère et qu'on renomme.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous êtes bien honnête, et vous voyez un homme
Comme un autre.

L'ÉCOLIER.

Un docteur illustre qui sait tout.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Avez-vous, mon enfant, appris déjà beaucoup ?

L'ÉCOLIER.

Non, mais j'ai quelque argent, bon vouloir et jeunesse ;
Ma mère m'a laissé partir avec tristesse ;
Moi, j'ai voulu venir à vous et me voici,
Trop heureux s'il vous plaît de m'agréer ici
Pour m'apprendre, seigneur, le beau, le bien, l'utile.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vraiment vous tombez juste, et j'y suis fort habile !

L'ÉCOLIER.

J'avoue que déjà j'éprouve entre les murs
De nos salles, parmi les corridors obscurs,
Un regret du plein jour et j'y suis mal à l'aise.
Plus d'arbres ni de ciel là-dedans ; rien qui plaise,
Rien qui n'attriste.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est un peu sombre en effet,
Mais on se fait à tout ; vous verrez qu'on s'y fait.

L'ÉCOLIER, *tristement, à demi-voix.*

Non.

Haut.

Quelle faculté choisir ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je vous conseille
La logique, par qui l'on démontre à merveille

Que pour manger et boire il faut savoir compter
Et qui dresse l'esprit le plus vif à trotter
Prudemment dans l'étroit sentier de la routine.

L'ÉCOLIER.

Oh !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La métaphysique est d'essence divine ;
Mettez-vous y ; c'est beau ; l'homme n'y comprend rien
Et, pourvu qu'on y soit technique, tout va bien.
Répétez votre livre et griffonnez sans cesse
Comme si l'Esprit-Saint vous dictait la sagesse.
Mettre beaucoup de noir sur du blanc, quel bonheur !...
Donc, quelle faculté choisissez-vous ?

L'ÉCOLIER.

Seigneur,
Je ne me sens nul goût pour la jurisprudence.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je vous crois ; la raison y tourne à la démente,
Le bien au mal, et quant aux principes du droit
Nés avec nous... cherchez !

L'ÉCOLIER.

Oh ! mon dégoût s'accroît.

Si la théologie...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Entre chaque parole
Le théologien doit jurer par l'école
Et de τὸν ἕφη faire son argument.

En somme arrêtez-vous aux mots et sûrement
Les certitudes sont à vous.

L'ÉCOLIER.

Mais il me semble
Que l'idée et le mot doivent marcher ensemble.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Soit, mais c'est secondaire, et l'on peut à-propos
Escamoter l'idée avec de simples mots ;
Avec des mots on peut discuter ; on peut même
Échafauder avec des mots tout un système.
Les mots ! Ôtez les mots : que reste-t-il ?

L'ÉCOLIER.

Ma foi,
La médecine aurait bien quelque attrait pour moi.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *se levant*.

C'est mieux, et plus commode : ayez l'aplomb, l'audace ;
Marchez roide ; soyez pompeux, quoique avec grâce ;
Laissez crever en paix les hommes ; gardez-vous,
Auprès des femmes, quand vous leur tâtez le pouls,
De ne leur point lancer de brûlantes œillades
Et palpez au corset vos charmantes malades.

L'ÉCOLIER.

Je ne comprends pas bien...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous comprendrez plus tard ;
Croyez l'expérience austère d'un vieillard.
Grise est la théorie, et la pratique rose.

L'ÉCOLIER.

Savant maître, merci de vos conseils. Je n'ose,
Seigneur, vous demander de vous revoir demain.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Revenez.

L'ÉCOLIER.

Voudrez-vous tracer de votre main
Un mot sur mon album ?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *ayant écrit.*

Voici.

L'ÉCOLIER, *lisant.*

Eritis sicut Deus, bonum et malum scientes.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est ma devise.

L'ÉCOLIER.

Dieu vous garde, seigneur !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Que le ciel te conduise !

*L'écolier sort. Méphistophélès se débarrasse des habits de
docteur. Faust entre, sombre et pensif.*

SCÈNE VI.

MÉPHISTOPHÉLÈS, FAUST.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *après un silence.*

Eh bien ?

FAUST.

J'ai réfléchi, démon ; je suis vraiment
Bien naïf ; comprends-tu mes désirs seulement ?
Que me donneras-tu ? La gloire ? La richesse ?
La volupté ? — Pourquoi prendrais-je une maîtresse
Qui se moque de mon front chauve et sur mon sein
Rêve aux longs cheveux noirs de mon jeune voisin ?
D'ailleurs mon cœur est mort ; la science funeste
L'a tué.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

*Il tire de son sein un miroir magique et le présente aux yeux
de Faust.*

Tiens ! regarde !

FAUST.

Ô vision céleste !

Idéale beauté ! Réponds-moi, ce front pur,
Ce sourire charmant, ces yeux baignés d'azur,
Qui font que tout mon cœur tressaille et se soulève,
C'est une vision, n'est-ce pas ? C'est un rêve ;
Elle ne peut pas être un enfant d'ici-bas ;
C'est un spectre menteur. — Elle n'existe pas !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si.

FAUST.

Dis-tu vrai ?

Il saisit le miroir.

Plus rien ! Rien que ma barbe blanche,

Mes traits par le travail flétris, mon front qui pense.

Rendant le miroir à Méphistophélès.

Un seul lit me convient, le lit froid du tombeau.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

L'hiver vient ; tu voudrais revoir le renouveau.

Que ne le disais-tu ?

Il étend le bras. Faust, subitement rajeuni, apparaît en pourpoint de velours.

FAUST, *se regardant dans le miroir
que tient Méphistophélès.*

Que vois-je ? Ô ma jeunesse,

Je sens ta sève en moi qui bouillonne et m'opprime

Et devant mes regards aveuglés de rayons

Palpitent vaguement de blanches visions !

Elle existe ! Elle existe ! Oh ! Conduis-moi vers elle !

Amour, ardent amour, porte-moi sur ton aile !

Oh ! Je veux la revoir ! Je m'abandonne à toi,

Démon ! Je veux la voir ! La voir ! La voir !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Suis-moi.

ACTE II – TABLEAU II.

Une place avec des arbres. À gauche buveurs attablés devant une taverne. Promeneurs : écoliers, bourgeois, filles et femmes. C'est un dimanche.

SCÈNE PREMIÈRE.

**FROSCH, BRANDER, ALTMAYER, SIEBEL à une table ;
MÉPHISTOPHÉLÈS boit à l'écart ; PROMENEURS.**

BRANDER, à Frosch.

Parle donc, toi ; voyons.

FROSCH.

Que veux-tu que je dise ?

BRANDER.

Eh ! Parbleu ! Dis ou fais quelque bonne bêtise.

FROSCH.

Ainsi soit-il, mon cher.

Il lui verse un pot de bière sur la tête.

BRANDER.

Animal !

SIEBEL.

La paix, là !

ALTMAYER.

Oui, chantons.

Chantant à pleine voix.

Oh ! La ! Oh ! La la la ! Tra la la !

À *Frosch*.

Quoi ! tu n'applaudis pas ma chanson, camarade ?

SIEBEL.

Contemplant les bourgeois qui vont en promenade.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui. Spectacle instructif !

FROSCH, à *Siebel*, montrant *Méphistophélès*.

Quel est cet étranger ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Les hommes sont ainsi ; Dieu n'y peut rien changer :
Le diable les épie et pas un ne s'en doute.

Passent plusieurs compagnons.

PREMIER COMPAGNON, à *d'autres*.

Les compagnons, eh bien ? Vous prenez cette route ?

DEUXIÈME COMPAGNON.

Nous allons aux remparts ; et vous ?

PREMIER COMPAGNON.

Nous, au moulin.

TROISIÈME COMPAGNON.

Allez donc vers l'étang ; c'est un plus beau chemin.

Ils passent.

SIEBEL, aux buveurs.

Dormez-vous, les amis ? Moi, cela m'intéresse
De voir ce mouvement autour de ma paresse.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et vous avez raison !

SIEBEL.

N'est-ce pas ? D'un pied prompt
Voyez comme là-bas ces fillettes s'en vont.

ALTMAYER.

Les galants sont-ils loin ?

FROSCH.

Hum !

Deux filles passent ; deux écoliers les suivent.

PREMIER ÉCOLIER.

Restons en arrière :

Deux dames vont passer.

DEUXIÈME ÉCOLIER.

Viens ; la bourgeoise est fière :
Suivons notre gibier. Ces filles valent mieux.

FROSCH, *riant*.

Les gredins !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

À leur âge il faut être joyeux.

*Deux bourgeois pansus passent
bras dessus bras dessous.*

PREMIER BOURGEOIS.

Oui, c'est le bonheur vrai, quand vient un jour de fête,
De se dire : « En Turquie on se casse la tête,
Ou bien ailleurs ; on fait du bruit dans des combats ;
On se tue et l'on meurt, soldats contre soldats ;
Tandis que moi, tranquille, ici, je bois ma bière,
En regardant couler sous les ponts la rivière,
Et passer les bateaux peints de toutes couleurs.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Certainement, tant pis pour tous ces batailleurs ;
Si tout va bien chez moi, que m'importe le reste ?

Ils passent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bien pensé, braves gens.

SIEBEL, *très ivre.*

Bien pensé !... je proteste !

Si je festine, moi, quand on s'assomme ailleurs,
C'est que le ventre plein fait les hommes meilleurs.

*Depuis un instant, Méphistophélès a regardé vers la droite ;
entre Marguerite, suivie de Faust. Méphistophélès traverse la
scène et les épie, effacé derrière un arbre.*

SCÈNE II.

LES MÊMES, FAUST, MARGUERITE.

FAUST, *à Marguerite.*

Vous puis-je offrir mon bras, ma belle demoiselle ?

MARGUERITE.

Non, seigneur, je ne suis demoiselle ni belle
Et je sais toute seule aller à la maison.

Elle fuit.

FAUST.

Par le ciel ! J'y perdrai mon reste de raison.
Je suis fou tout à fait ; je tremble ; j'ai la fièvre.
Ô l'éclat de ses yeux, la rougeur de sa lèvre !
Ô la fille piquante et pudique pourtant !
Oh ! Je l'aurai !

MÉPHISTOPHÉLÈS, *l'abondant.*

Seigneur, n'êtes-vous pas content ?

FAUST.

Écoute, il me faut faire avoir la jeune fille.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tout simplement ! malgré l'Église et la famille !
Et tout de suite, encor ? rien que cela ! Seigneur,
Je l'écoutais tantôt dire à son confesseur
Ses gros péchés mignons ; c'est léger comme plume ;
Je ne puis rien sur elle.

FAUST, *à part.*

Oh ! Tout mon cœur s'allume !

Haut.

Elle a passé quinze ans cependant.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne sais

Si jamais nous pourrons chez elle avoir accès.

FAUST.

Écoute, je la veux à minuit ce soir même ;
Sinon, séparons-nous.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais songez donc !...

FAUST.

Je l'aime !

SIEBEL, *s'endormant.*

Ce rouge personnage aux airs mystérieux
Ne m'est pas sympathique et je trouve ennuyeux
D'être seul éveillé quand chacun fait un somme.

Avec mépris.

Ils sont ivres ! Déjà !

Il tombe sur son pot à bière.

FAUST.

Moi qui ne suis qu'un homme...
Si j'avais seulement sept heures devant moi !...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bon, vous parlez déjà comme un Français. Pourquoi,
Seigneur, vous presser tant ? Rêvez un peu loin d'elle,
Et l'heure du plaisir vous paraîtra plus belle.

FAUST.

Tais-toi.

UN MENDIANT, *à Faust et à Méphistophélès.*

La charité, s'il vous plaît.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *brusquement.*

Va-t-en donc !

Va-t-en !

LE MENDIANT.

Mes bons seigneurs, excusez-moi ; pardon.

*Il va tendre la main à d'autres
qui passent au fond.*

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La ruse est patiente ; il faut aller moins vite.

FAUST.

Puis-je vaincre à mon gré mon désir qui s'irrite ?
Oh ! dis, va me chercher la fleur de ses cheveux ;
Le ruban qui serrait sa taille ; va, je veux
Quelque chose : fais-moi du moins voir sa demeure !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah ! Je vous plains ! Je vais vous mener tout à l'heure
Chez elle ; dans sa chambre.

FAUST.

Et, dis, nous la verrons ?

Je pourrai lui parler ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non, pas ! Nous entrerons
Tandis qu'elle priera dans l'église voisine ;
Mais l'atmosphère où passe une amante est divine
Et vous savourerez à loisir, longuement,

L'air qui l'aura touchée.

FAUST.

Oh ! Partons !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un moment ;

C'est trop tôt.

FAUST.

Je voudrais un beau présent pour elle.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vrai moyen de fléchir la vertu d'une belle :
Vous serez satisfait.

Faust sort.

SCÈNE III.

MÉPHISTOPHÉLÈS, BUVEURS ENDORMIS.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un amoureux pareil
Vous peut tirer en l'air la Lune et le Soleil
Et les étoiles comme un vrai feu d'artifice,
Pour qu'un beau soir la blonde enfant s'en divertisse.

ACTE II – TABLEAU III. *La chambre de Marguerite.*

SCÈNE PREMIÈRE. MÉPHISTOPHÉLÈS, FAUST.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *entrant le premier.* À Faust.

Entrez tout doucement.

Entre Faust, pensif.

Étrange rêverie !

Sentez-vous ce parfum virginal ?

FAUST.

Je t'en prie,

Va-t'en ; laisse-moi seul.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Soit, comme il vous plaira ;
Je vous avertirai quand elle reviendra.

Méphistophélès sort.

SCÈNE II. FAUST.

Salut, doux crépuscule, ô lumière discrète
Qui d'un rayon voilé baigne cette retraite !
Comme ici tout est chaste et pieux, tous est frais !
Doux chagrins de l'amour, ah ! rendez-moi la paix,
Chagrins consolateurs ! Sur mon âme embrasée
Laissez, laissez pleuvoir votre calme rosée !
Mon Dieu ! Que de richesse en cette pauvreté !

Dans cet espace étroit, que de félicité !

S'arrêtant devant un grand fauteuil.

Aux heures de deuil comme aux heures fortunées
Sans doute bien des fois l'aïeul chargé d'années
Dans ce fauteuil de cuir s'est assis, grave et doux ;
Tandis que les enfants jouaient sur ses genoux
Elle s'approchait et de sa lèvre chérie
Elle baisait la main vénérable et flétrie.
Hélas ! L'aïeul est mort.

C'est étrange ; je sens
Flotter autour de moi des souffles caressants.

Il entrouvre le rideau du lit.

Dieu ! Quel trouble me prend ! Voilà l'alcôve close,
Le lit mystérieux où la vierge repose ;
Cet oreiller, qui garde un parfum vague encore,
A reçu son front pur, ses longues tresses d'or,
Sa joue en fleur, sa joue ignorante sans doute
Des baisers enflammés. — Pourquoi donc sur ta route
L'enfer m'a-t-il jeté, Marguerite ? — Mais non ;
Je sens une profonde et lente émotion
Qui m'envahit ; d'un feu nouveau mon cœur s'éclaire :
Vil impur profanant le divin sanctuaire,
J'étais venu bouillant d'un désir furieux ;
Voilà que je me perds en rêves amoureux !

SCÈNE III.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

MÉPHISTOPHÉLÈS *rentrant,*
une riche cassette sous le bras.

La voici ; partons vite ; elle sort de l'église !

FAUST.

Je ne reviendrai plus.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Faites à votre guise,
Seigneur ; en attendant, laissez-moi déposer
Cette cassette qui commence à me peser.
Jamais femme ne vit d'aussi riche parure ;
La tête va bientôt lui tourner, je vous jure.

FAUST.

Non ; reprends ce coffret.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Réfléchissez un peu,
Monseigneur ; une enfant est une enfant, un jeu
Est un jeu.

FAUST.

Je ne sais...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Quel caprice bizarre !
Ne l'aimeriez-vous plus ? Ou seriez-vous avare ?
Vraiment vous auriez tort ; vous pouvez vous fier
Sans calcul puéril à votre trésorier.
Venez donc ; vous voilà grave et mélancolique
Comme si devant vous surgissaient la Physique
Et la Métaphysique en habits de docteur.
Venez.

Méphistophélès entraîne Faust.

SCÈNE IV.
MARGUERITE.

MARGUERITE, seule, entrant,
son livre d'heures à la main.

Je ne sais pas ce que j'ai dans le cœur.
Comme il fait chaud ici ! Pourtant dehors la brise
Est fraîche. Je n'ai pas pu prier à l'église.

Elle s'assied à son rouet, commence à filer puis s'arrête.

Mais qu'est-ce que j'ai donc ? Pour chasser mes ennuis
Lisons un peu. Craintive et folle que je suis !

Elle lit.

« Un roi de Thulé reçut de sa belle
« Une coupe d'or, suprême cadeau ;
« L'amant fut fidèle
« Jusques au tombeau. »

Qu'avec son fier regard ce jeune homme était beau !

« Il avait la coupe avec lui sans cesse,
« Et quand il buvait dans l'or précieux,
« Des pleurs de tristesse
« Lui tombaient des yeux.
« Son heure étant proche, à l'avidie troupe
« De ses héritiers il livra son bien ;
« Excepté la coupe,
« Il ne garda rien. »

Je n'ai pas vu de front plus noble que le sien.

« Lors il fit dresser sa table royale
« Dans un vieux palais au bord de la mer ;
« On peut de la salle
« Voir le gouffre amer. »

Il sourit à ravir, et marche d'un grand air !

« Se levant parmi les siens en silence,
« Le roi mourant vide une fois encor,
« Puis dans les flots lance
« Le beau vase d'or !
« La coupe tomba, flotta, s'emplit toute...
« Il ne boira plus dans l'or ciselé
« Une seule goutte,
« Le roi de Thulé ! »

Dieu ! Quel frisson saisit mon pauvre cœur troublé !
Mais j'étouffe ; je vais me mettre à la fenêtre.

Apercevant la cassette.

Quel est ce beau coffret ? C'est un gage peut-être :
Ma mère aura prêté de l'argent. Si j'ouvrais
Pour voir ce qu'il contient ? Certes je ne ferais,
Je pense, rien de mal, en l'ouvrant.

Elle ouvre le coffret.

Sainte mère !

Je n'ai jamais rien vu de si beau sur la Terre.
Ce sont les diamants de la fille d'un roi.
Le beau collier ! Voyons s'il ferait bien sur moi.

Elle met le collier et se regarde dans la glace.

Ah ! Mais à qui peut donc être cette merveille ?
Mon Dieu ! Si seulement ces deux pendants d'oreille
M'appartenaient ! On est toute autre ainsi vraiment.
Hélas ! Si l'on nous fait parfois un compliment,
À nous, filles sans dot, c'est par pitié. Les hommes
Ne songent qu'à l'argent. Ah ! pauvres que nous sommes !

Elle reste rêveuse.

SCÈNE V.
MARGUERITE, MARTHE.

MARGUERITE *effrayée, cherchant à cacher les bijoux.*

Quelqu'un !

MARTHE, *entrant.*

Eh bien ! qu'as-tu Marguerite ?

MARGUERITE.

Ah ! C'est vous,

Dame Marthe ?

MARTHE, *apercevant la parure.*

Mon doux Jésus ! Les beaux bijoux !

D'où te viennent-ils donc ?

MARGUERITE.

Je ne sais.

MARTHE.

Ma petite,

La main qui les donna se devine bien vite.

Pourquoi dissimuler ? C'est un amoureux.

MARGUERITE.

Quoi !

Vous êtes folle, Marthe ? Un amoureux à moi !

Montrant les diamants.

Si riche !

MARTHE.

Pourquoi pas, ma belle enfant ? De grâce,
Regarde seulement tes yeux dans cette glace ;
Penses-tu que beaucoup les vaillent franchement,
Et qu'ils ne puissent pas troubler plus d'un amant ?

MARGUERITE, *à part.*

Si c'était lui pourtant !

MARTHE.

Quelque seigneur t'a vue.

MARGUERITE.

Mais je ne puis porter ces bijoux dans la rue ;
On rirait.

MARTHE.

Viens me voir souvent et tu pourras
Te parer à loisir ; tu te promèneras
Une heure ou deux devant le miroir, ma mignonne ;
Mais surtout sois discrète et n'en parle à personne.
Et puis arriveront les jours de fête ; alors
Il faudra peu à peu faire voir tes trésors ;
Une perle d'abord, un bracelet ensuite ;
Nous ferons une histoire à ta mère.

MARGUERITE.

J'hésite

Pourtant...

MARTHE.

Crois-moi, tu peux les garder sans danger.

MARGUERITE, *à part.*

Si c'était lui !

On frappe.

Ma mère !

MARTHE, *épiant à travers le rideau de la porte.*

Eh ! non ! Un étranger !

Entrez.

**SCÈNE VI.
LES MÊMES, MÉPHISTOPHÈLES.**

MÉPHISTOPHÈLES, *entrant.*

Pardon, madame, et vous, mademoiselle,
Je viens de loin ; j'apporte une grande nouvelle
À madame Martha Schwerdtlein. Elle est ici,
M'a-t-on dit.

MARTHE.

Oui, c'est moi, monsieur ; parlez.

MÉPHISTOPHÈLES.

Voici :

À Marguerite.

La nouvelle est fort grave ; il faut qu'on me pardonne.

MARGUERITE.

Oh !

MÉPHISTOPHÈLES, *à Marthe, montrant Marguerite.*

Mademoiselle est sans doute une personne
De qualité ?

MARTHE, *à demi-voix, à Méphistophélès.*

Non pas ; vous vous méprenez bien.

À Marguerite.

Entends-tu, Marguerite ?

MARGUERITE.

Hélas ! je ne suis rien,

Rien qu'une pauvre enfant.

MÉPHISTOPHÈLES.

Eh bien, je vous assure

Qu'on s'y tromperait.

MARGUERITE.

Oui, ces bijoux. La parure

N'est pas à moi, monsieur.

MÉPHISTOPHÈLES.

Ce n'est pas seulement

La parure ; non, c'est votre regard charmant

Et fier, c'est votre front où la noblesse brille.

MARGUERITE.

De grâce, épargnez-moi.

MÉPHISTOPHÈLES, *à Marthe.*

La belle jeune fille !

MARTHE.

Mais, pardon, vous disiez...

MÉPHISTOPHÈLES, *soupirant.*

Ah ! Pauvre lys flétri
Sur la tige ! Madame, hélas ! votre mari
Est mort, et vous salue.

MARTHE.

Il est mort ! Le pauvre homme !
Il est mort ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il est mort.

MARTHE.

Miséricorde !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

En somme
On est mortel.

MARGUERITE.

Mon Dieu, je voudrais ne jamais
Aimer, Dieu tout-puissant, si celui que j'aimais
Je le perdais un jour...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le plaisir a ses peines,
La peine a ses plaisirs.

MARTHE.

Mort !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà six semaines.

MARTHE.

Ne m'apportez-vous rien de lui ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si fait, si fait.

MARTHE, *avec onction.*

C'était un bon époux... Quoi ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Son dernier souhait :
« Je désire, a-t-il dit en mourant, que ma femme
« S'occupe avec grand soin du repos de mon âme
« Et me fasse chanter des *Requiem.* »

MARTHE.

Eh ! Quoi !
Voilà tout ; mon mari n'a rien laissé pour moi ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Rien ; c'était ce chagrin qui le rongait sans cesse.
Ah ! comme il regrettait ses péchés de jeunesse !
Je le vois encor là, sur mon sein, expirer ;
Ah ! C'était bien navrant !

MARGUERITE.

Vous me faites pleurer.
Pauvre homme ! Je mettrai son nom dans ma prière.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ange ! Quelle charmante et douce ménagère
Vous feriez ! Bienheureux l'époux d'un tel trésor !
N'y songerez-vous pas bientôt ?

MARGUERITE.

Oh ! Pas encor,
Seigneur ; c'est un peu tôt pour entrer en ménage.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous avez un galant ?

MARGUERITE.

Non, ce n'est pas l'usage.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Usage ou non, qu'importe ?

MARTHE.

Oh ! Racontez-moi donc...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Que pourrais-je vous dire ? Il demandait pardon
À tout le monde, à vous, à vous surtout, madame
Et poussait des sanglots qui me déchiraient l'âme.
Étendu comme Job sur un tas de fumier :
« Comment donc ai-je pu laisser là mon métier,
Soupirait-il, ma femme... et pourtant quand j'y songe,
C'est bien un peu sa faute. »

MARTHE.

Oh ! L'odieux mensonge !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Sans doute il radotait à ses derniers instants :
« Quel tracas ! disait-il, lui faire des enfants
D'abord, puis les nourrir, puis supporter sans cesse
Ses caprices... »

MARTHE.

L'ingrat ! Après tant de tendresse !
A-t-il oublié mes soins, mon dévouement ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il y pensait toujours au fond ; je crois vraiment
Qu'il avait réservé pour vous certaine caisse.
Un rat a tout mangé, rat de la pire espèce,
Rat femelle — jetons un voile ! Il est séant
D'excuser les erreurs des défunts.

MARTHE.

Mécréant !

Bandit ! Voler ainsi ses enfants et sa femme !
Rien ne le détournait de sa débauche infâme.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si j'étais que de vous, après un an de pleurs,
Je me remarierais pour calmer mes douleurs.
Rester veuve n'est pas raisonnable à votre âge.
Vous avez le teint frais, l'œil vif, et ce corsage
Dérobe à nos regards maints appâts printaniers.
J'échangerais la bague avec vous volontiers.

MARTHE.

Vous me raillez, seigneur, et vous aimez à rire.
Ah ! j'ai passé le temps où je pouvais séduire.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non pas.

MARTHE, *minaudant*.

Oh !

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part*.

Doucement... prends garde, maître sot ;
La vieille pourrait bien prendre le diable au mot !

MARTHE.

Quoi ! Vraiment ? Mais je dois rester célibataire ;
C'est un vœu.

Après un silence.

Vous avez son extrait mortuaire ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non ; il suffit de deux témoins pour faire foi ;
Un jeune cavalier qui m'accompagne et moi
Nous pourrons attester...

MARTHE.

Venez donc ce soir même

Dans mon jardin.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *après avoir fait un signe
d'assentiment à Marthe. Bas à Marguerite :*

Comment va le cœur ?

MARGUERITE, *troublée.*

Mais...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Suprême

Candeur ! Viendrez-vous pas aussi, ma belle enfant ?
Mon jeune camarade est aimable et galant,
Mais sage et réservé. Difficile science
Près de vous !

MARGUERITE.

Je serais confuse en sa présence.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est lui que troublera le bonheur de vous voir.
À ce soir, n'est-ce pas, mesdames ?

MARTHE.

À ce soir.

ACTE III – TABLEAU IV.

*Le jardin de Marthe ; à gauche, un petit pavillon de feuillage.
Soleil couchant.*

SCÈNE UNIQUE.

**FAUST et MARGUERITE ; MÉPHISTOPHÉLÈS
et MARTHE ; ils passent et repassent.**

MARGUERITE, *au bras de Faust.*

Je le sens bien, allez ; vous m'épargnez, seigneur ;
Je suis humble et naïve et je n'ai que mon cœur,
Et mon simple langage est ennuyeux sans doute.

FAUST.

Oh ! Non, va, parle encor ; depuis que je t'écoute,
Je crois que rien ne vaut ta voix et j'ai compris
Que toute la science est peu de chose au prix.

Il lui baise la main.

MARGUERITE.

Que faites-vous, seigneur ? Ma pauvre main si rude,
Vous la baisez ? Depuis longtemps j'ai l'habitude
De faire à la maison tout le travail.

Ils passent.

MARTHE, *entrant au bras de Méphistophélès.*

Comment !

Vous voyagez toujours ! Mais c'est un châtiment
De ne pouvoir rester deux jours de suite en place !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Quand le devoir le veut, que voulez-vous qu'on fasse ?
On regrette les lieux qu'on quitte quelquefois.

MARTHE.

N'est-ce pas, seigneur ? Oui, je vous crois, je vous crois.
Et l'on dit : « Je puis mourir célibataire » ;
Car enfin on n'est pas éternel sur la terre ;
Après le printemps vient la mauvaise saison.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'y songe avec effroi ; vous avez trop raison.

MARTHE.

Songez-y ; vous avez encore bon visage ;

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, je suis assez bien conservé pour mon âge.

Ils passent.

MARGUERITE, *à Faust.*

Pensez à moi parfois, rien qu'un peu, voulez-vous ?
Moi j'ai toujours le temps, toute seule chez nous.

FAUST.

Toute seule ! Toujours ! Ma pauvre Marguerite !

MARGUERITE.

Presque toujours, seigneur ; la maison est petite ;
Mais encore faut-il tout soigner, tout ranger ;
Nous sommes sans servante ; il faut faire à manger.
On n'a jamais fini ; songez donc quelle peine !
Ce n'est pas cependant que l'on soit dans la gêne ;
Oh ! pas du tout ; mon père a laissé quelque avoir,
Une maison avec un jardin qu'on peut voir
D'ici. C'est là que j'ai toujours vécu. Mon frère
Est soldat, je l'attends dès la fin de la guerre.
J'avais bien une sœur ; elle est morte. C'est tout :
Pauvre petite sœur ! Oh ! Je l'aimais beaucoup.
Que je voudrais encor l'avoir, pauvre petite !

FAUST.

Et, dis, ressemblait-elle à sa sœur Marguerite ?
Alors, c'était un ange.

MARGUERITE.

Oh ! Ne vous moquez pas !

Mon père à peine mort, ma mère fut si bas
Que nous crûmes la perdre ; et que, même guérie,
Elle ne put nourrir la pauvre enfant chérie.
Alors ce fut ma fille à moi, comprenez-vous ?
Je la pris ; je la vis grandir sur mes genoux ;
Je lui donnais du lait et de l'eau ; douces heures
Qui passèrent trop vite et furent les meilleures.
Son petit lit était auprès du mien la nuit ;
Je me levais pour la bercer au moindre bruit.

Que de peines l'enfant débile m'a données !
Ce qui n'empêchait pas le travail des journées.

MARTHE, *entrant au bras de Méphistophélès.*

Les femmes, songez-y, s'en trouvent mal pourtant.
Le célibat vous met hors de la bonne voie.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qu'il me vienne une épouse, et j'y rentre avec joie !
Vous-même à la rigueur...

MARTHE.

Parlez franc, beau vainqueur ;
N'avez-vous pas laissé quelque part votre cœur ?
N'avez-vous obtenu nulle faveur ? Oh ! dites.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais on est très poli quand je suis en visites.

MARTHE.

Et n'avez-vous rien eu de sérieux jamais ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un ton badin messied auprès des femmes.

MARTHE.

Mais
Comprenez ; n'avez-vous jamais aimé personne ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je comprends ; je comprends... que vous êtes bien bonne.

Ils passent.

FAUST, *à Marguerite.*

Et tu m'as reconnu dès le seuil du jardin ?

MARGUERITE.

Vous ne vîtes donc pas ? Je me troublai soudain,
Et je baissai les yeux.

FAUST.

Et, ma chère petite,
La liberté qu'hier j'ai prise, dis, si vite,
Me la pardones-tu ? Qu'as-tu pensé de moi ?

MARGUERITE.

Oh ! J'avais en rentrant le cœur tout plein d'effroi.
Je songeais... on aura dit du mal sur mon compte.
J'avais peur ; je tremblais de colère et de honte.
Qu'ai-je donc de hardi dans l'air, dans les regards,
Pensai-je tristement, pour ce manque d'égards ?
Et malgré tout déjà j'excusais votre audace.
Je m'en voulais alors...

Elle quitte Faust et cueille une marguerite.

FAUST.

Parle toujours, de grâce.

MARGUERITE.

Laissez.

FAUST.

Que veux-tu faire ? Un bouquet ?

MARGUERITE.

Non, un jeu.

FAUST.

Comment ?

MARGUERITE.

Ne riez pas au moins.

À voix basse, effeuillant la marguerite.

Il m'aime un peu.

FAUST.

Ô figure du ciel !

MARGUERITE, *avec une joie douce.*

Il m'aime — non — il m'aime —

Non — il m'aime !

FAUST.

Oh ! oui, oui, c'est la voix de Dieu même

Qui l'a dit ! Une fleur ne saurait te mentir.

Il t'aime ! Comprends-tu ?

MARGUERITE.

Je me sens tressaillir.

FAUST.

Oh ! Non, ne tremble pas ; vois dans mes yeux mon âme ;

Dans mes yeux amoureux vois mes regards de flamme !

Laisse-moi, laisse-moi te presser sur mon cœur !

Sens-tu comme il bat fort ? Je t'apprends le bonheur,

Le bonheur éternel ; car il l'est ; il doit l'être ;

Que lui ferait la mort ? Il est sûr de renaître.

Marguerite se dégage des bras de Faust et va se cacher dans le petit pavillon de verdure ; Faust, un moment indécis, la suit. Elle le regarde venir à travers le feuillage.

126

MARGUERITE.

Le voici ! Le voici !

FAUST.

Joueuse que nous sommes !

Allons ! Vous voilà prise !

MARGUERITE.

Ô le meilleur des hommes !

Tiens ! Je t'aime de tout mon cœur.

FAUST.

Qui vient ici ?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *arrivant.*

Ami !

FAUST.

Va-t'en.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il faut se quitter.

MARTHE, *qui suivait Méphistophélès.*

Oui, voici

Qu'il se fait tard, seigneur.

FAUST, *à Marguerite.*

Ne puis-je, Marguerite,

Vous accompagner ?

MARGUERITE.

Non.

127

FAUST.

Quoi ! Nous quitter si vite !

MARGUERITE.

Ma mère...

ACTE III – TABLEAU V.

Arbres ; rochers.

SCÈNE PREMIÈRE.

FAUST.

Oui, c'est toi le bonheur et c'est toi la science,
Amour, clarté d'en haut, suprême intelligence !
À présent j'ai compris grâce à toi, j'ai compris
Les invisibles voix des célestes esprits ;
Je sais les dieux cachés qui dirigent le monde ;
Je suis ton confident, ô nature profonde
Et je lis dans ton sein comme au sein d'un ami.
C'est un réveil subit de mon cœur endormi ;
Dans l'arbre souriant, dans le rocher sévère,
Dans le buisson pensif je reconnais mon frère
Et partout dans les bois, dans les flots, dans le ciel
J'écoute palpiter l'amour universel !
Quand l'orage en fureur éclate sur ma tête,
Quand l'écho retentit des voix de la tempête
Et que sous ses efforts les gigantesques pins
Roulent, déracinés, jusqu'au fond des ravins,
Alors, divinité chère qui me gouvernes,
Tu me conduis au sein ténébreux des cavernes ;
J'interroge dans un religieux émoi

Ma propre conscience et je descends en moi ;
La lumière se fait peu à peu ; je pénètre
Longuement les secrets mystères de mon être
Et j'y vois l'univers entier se reflétant
Comme l'azur dans l'eau limpide d'un étang.
Puis la Lune apparaît et tout tressaille d'aise ;
Elle monte au ciel pur et, sereine, elle apaise
Dans mon cœur où frémit son rayon argenté,
Ô contemplation, ton âpre volonté !

SCÈNE II.

FAUST, MÉPHISTOPHÈLES.

MÉPHISTOPHÈLES.

Mèneras-tu longtemps encore cette vie ?

FAUST.

Toujours toi !

MÉPHISTOPHÈLES.

Le regard vague, l'âme ravie,
N'es-tu pas las enfin des torrents et des bois ?
Quitte-les à jamais. C'est bon pour une fois.

FAUST.

Fais-moi grâce de tes poursuites acharnées,
Et laisse-moi jouir de nos belles journées.

MÉPHISTOPHÈLES.

Tu veux me renvoyer ? Ah ! L'ingrat ! Souviens-toi !
Esprit faible et craintif, qu'aurais-tu fait sans moi ?
Qui donc, pauvre insensé, t'a guéri de ta fièvre ?

Qui donc a détourné la coupe de ta lèvre ?
Sombre et désespéré, qui donc t'a convaincu
Quand tu voulais mourir avant d'avoir vécu ?
Qui t'as pris par la main pour te montrer le monde ?
Ingrat ! Qui t'a fait voir la jeune fille bonde ?
Qu'as-tu donc et pourquoi tout à coup te nicher
Comme un hibou songeur aux fentes d'un rocher ?
Te nourris-tu, pareil aux crapauds taciturnes,
De la verte sueur des cavernes nocturnes ?
Gracieux passe-temps ! Malgré tous mes efforts,
Maître Faust, le docteur vous tient toujours au corps.

FAUST.

Ah ! Tu ne comprends pas quelle force nouvelle
On puise à contempler la nature immortelle,
À boire le vent libre et, les sens enivrés,
À fouler sous son pied hardi les monts sacrés.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Plaisir surnaturel ! T'asseoir dans la rosée !
À travers la nuit froide errer, l'âme embrasée !
T'élancer jusqu'au ciel... pour retomber toujours !
T'imaginer sentir le travail des six jours,
La création vaste enfler ton sein débile !
Superbe, faire fi du corps, obscène argile
Et te croire un dieu ! — Puis conclure noblement
Ton extase sublime — on ne dit pas comment.

FAUST.

Tais-toi !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Dites-moi donc la volupté suprême...

FAUST.

Assez.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est bon ; cherchez à vous tromper vous-même ;
Ensevelissez-vous sous l'ombre des grands bois ;
Redevenez enfin aussi fou qu'autrefois ;
Planez tout à loisir dans le ciel solitaire ;
Il faudra tôt ou tard redescendre sur terre.
En attendant, la belle est seule tout le jour ;
Vous ne lui sortez pas de l'esprit. — Votre amour
D'abord irrésistible, impétueux, s'épanche
Comme un torrent fougueux grossi par l'avalanche.
Tout-à-coup le torrent reste à sec. — À présent
La pauvre enfant gémit ; serait-il pas décent
De lui jeter au moins un sourire en pâture ?
Le temps lui paraît long, la pauvre créature !
Elle regarde au ciel les nuages passer ;
Parfois son cœur tremblant s'efforce de chasser
Le souvenir, — En vain, — toujours l'amour vivace
Monte et grandit.

FAUST.

Serpent !

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part.*

Pourvu que je t'enlace !

FAUST.

Je me sens envahir par un étrange émoi.
Ah ! Ne me tente pas, entends-tu ? Laisse-moi !
Ne viens pas présenter à mon âme enfiévrée

Le beau corps virginal de l'amante adorée.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La pauvrete se croit abandonnée, hélas !

FAUST.

Oh ! non ! Je suis près d'elle et ne la quitte pas ;
Je vois toujours son front naïf, ses blondes tresses,
Et je sens son regard, plein de molles caresses,
Son doux regard d'enfant, innocent et vainqueur,
Comme une étoile d'or rayonner dans mon cœur !
Ah ! Vois-tu, je voudrais, lorsque sa lèvre y touche,
Être le pain sacré pour effleurer sa bouche !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous pourriez retrouver le paradis perdu,
Beau couple de jumeaux dans les fleurs étendu.
Qu'attendez-vous encore ? Allons, docteur, en route !
Sancta simplicitas ! Un grand malheur sans doute,
Beau ténébreux, pour prendre ainsi l'air d'un corbeau !
Vous allez à l'amour et non pas au tombeau.

FAUST.

Viens donc ! Il faut céder, faible nature humaine !
À la fatalité sinistre qui m'entraîne.
Ah ! Tu l'emportes ; viens ; tu dis vrai ; je la veux !
Dans l'abîme du moins nous tomberons tous deux !

Ils sortent.

ACTE III – TABLEAU VI.
La chambre de Marguerite.

SCÈNE PREMIÈRE.
MARGUERITE.

MARGUERITE, *au rouet.*

Le repos a fui mon être ;
Mon cœur ne doit plus jamais,
Plus jamais, jamais connaître
Le bonheur pur de la paix.

Où n'est pas celui que j'aime,
Tout à coup la nuit s'étend ;
Son absence est la mort même ;
Je l'aime, je l'aime tant !

Tout le jour à la fenêtre
Ou bien devant la maison
J'espère le voir paraître ;
Paraître dès l'horizon.

Oh ! Sa grâce, sa parole,
Son œil prompt à s'embraser,
Et puis, Dieu ! l'étreinte folle,
L'étreinte de son baiser !

Que ne puis-je, à mon envie,
T'embrasser, ô mon amant,
Dût finir ma triste vie
Dans ce long embrassement.

Le repos a fui mon être ;
Mon cœur ne doit plus jamais,
Plus jamais, jamais connaître
Le bonheur pur de la paix.

SCÈNE II.
MARGUERITE, FAUST.

MARGUERITE.

C'est lui. Dieu !

FAUST, *entrant.*

Marguerite !

MARGUERITE.

Est-ce bien toi ?

FAUST.

Moi-même.

MARGUERITE.

Et comment vas-tu, dis, aujourd'hui ?

FAUST.

Mais je t'aime ;
Hier comme aujourd'hui, blond enfant, je t'aimais ;
Je t'aime éperdument, je t'aime à tout jamais.

MARGUERITE.

Parle plus bas ; ma mère est là qui peut entendre.

FAUST.

Plus bas ? Oui, nous pourrions nous taire et nous comprendre,

Ange !

MARGUERITE.

Pourtant je veux te demander...

FAUST.

Quoi ? Quoi ?

Dis, tu n'as qu'à parler ; je ferai tout pour toi.

Dis !

MARGUERITE.

Voici quelque temps que j'y pense et je n'ose.
Je viens t'interroger, ami, sur quelque chose.
Promets-moi...

FAUST.

Je promets tout le possible.

MARGUERITE.

Eh bien,

Je sais qu'on trouve peu de cœurs comme le tien ;
Mais la religion, t'en occupes-tu ?

FAUST.

Laisse,
Enfant, laisse cela. Tu connais ma tendresse ;
Je donnerais mon sang avec bonheur pour toi,
Et je ne veux troubler personne dans sa foi.
N'est-ce pas assez ?

MARGUERITE.

Non.

FAUST.

Et que faut-il encore ?

MARGUERITE.

Il faut croire.

FAUST.

Il le faut.

MARGUERITE.

Oui, je t'en prie, honore
Les très saints sacrements.

FAUST.

Je les honore.

MARGUERITE.

Mais,

Ô l'hypocrite ! sans en approcher jamais.
Tiens ! Dis-moi si tu vas à la messe, à confesse,
Et si tu crois en Dieu ?

FAUST.

Nul n'a la hardiesse,
Mon enfant, d'affirmer ces mots : « Je crois en Dieu ».
Le sage même hésite et le prêtre au saint lieu
À cette question ferait comme le sage.

MARGUERITE.

Ainsi tu n'y crois pas ?

FAUST.

Ô gracieux visage !
Comprends-moi : je t'ai dit : « Nul n'ose le nommer,
Et nul n'a jamais pris sur lui de l'affirmer. »

Mais quel audacieux dirait : « Moi je le nie » ?
Celui qui soutient tout de sa force infinie
Ne nous soutient-il pas nous-mêmes ? Ici-bas
La Terre au sein fécond ne s'étend-elle pas ?
Le ciel n'est-il pas plein d'étoiles éternelles
Là-haut ? Et quand mon œil plonge dans tes prunelles,
Sens-tu pas affluer alors vers ton cerveau,
Vers ton cœur je ne sais quoi de saint, de nouveau,
Et tout autour de toi flotter comme un mystère ?
Pourquoi m'en demander le nom ? Mieux vaut te taire
Et remplir, aussi grand qu'il est, ton jeune cœur
De ce mystère pur, comme d'une liqueur
Céleste jusqu'au bord tu remplirais un vase.
Et quand tu goûteras à l'ineffable extase,
Nomme ce sentiment bonheur, amour ou Dieu,
Du nom que tu voudras ; le nom m'importe peu.
Quand j'ai le sentiment indicible dans l'âme,
Le nom n'est que fumée obscurcissant la flamme.

MARGUERITE.

Oui, le prêtre dit tout cela, mais autrement.

FAUST.

En tout lieu sous l'azur du vaste firmament
Chacun parle sa langue et je parle la mienne.

MARGUERITE.

À t'entendre on croirait... Voyons, je suis chrétienne,
Et va, je l'ai compris, toi tu n'es pas chrétien.

FAUST.

Ma chère enfant...

Il l'embrasse. Un silence.

MARGUERITE.

Déjà depuis longtemps...

FAUST.

Eh bien ?

MARGUERITE.

Je souffre de te voir avec...

FAUST.

Que veux-tu dire ?

MARGUERITE.

Ton compagnon, tu sais, au fond du cœur m'inspire
Comme de la frayeur. Cet homme est odieux.
Rien ne m'est si cruel que l'éclat de ses yeux.
Oh ! Le mauvais regard !

FAUST.

Ne le crains pas, mignonne.

MARGUERITE.

Il me glace, moi qui ne sait haïr personne.
Autant j'aime à te voir, à te regarder, toi ;
Autant à son aspect j'ai d'horreur et d'effroi.
C'est un méchant. Tant mieux si je lui fais injure.

FAUST.

Il faut de ces gens-là, mon enfant.

MARGUERITE.

Je t'assure
Que je ne voudrais pas vivre avec son pareil.

On sent qu'il n'aime rien du tout sous le soleil,
Ni personne ; quand il arrive, sur sa bouche
Passe un ricanement singulier et farouche.
Il porte sur son front comme un signe fatal.
Je suis si bien auprès de toi ! Lui me fait mal.

FAUST.

Pressentiments de l'ange !

MARGUERITE.

Et c'est si vrai que même
Je ne sais plus, quand il s'approche, si je t'aime.
Lorsque cet homme est là mon âme est tout à coup
Sans force pour prier et pleine de dégoût.
Toi, n'en as-tu pas peur ?

FAUST.

Enfant !

MARGUERITE.

Mais va-t'en vite...
Ma mère peut venir... il faut que je te quitte.

FAUST.

Ah ! Je ne pourrai donc jamais tranquillement
Mon cœur contre ton cœur reposer un moment
Et baiser à mon gré ce front pur que j'adore !

MARGUERITE.

Adieu ; va. Si pourtant je dormais seule encore,
Je laisserais ma porte ouverte cette nuit ;
Mais ma mère dort près de moi ; le moindre bruit
L'éveille... et j'en mourrais !

FAUST.

À sa boisson mélange
Cette liqueur ce soir, et ne crains rien, cher ange.
Trois gouttes seulement, trois gouttes suffiront
Pour la plonger bientôt dans un sommeil profond.

MARGUERITE.

Que ne ferais-je pas pour toi ? Mais, dis, j'espère
Qu'il n'en peut résulter aucun mal pour ma mère ?

FAUST.

Te le conseillerais-je autrement ? À ce soir.

MARGUERITE.

À ce soir. — Quand tu veux, puis-je ne pas vouloir ?
Henri, je t'obéis ainsi qu'à Dieu lui-même.
Tout ce que tu diras, je le ferai. — Je t'aime !

Elle sort.

SCÈNE III.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *entrant en ricanant.*

Cette nuit...

FAUST.

Qu'as-tu donc à ricaner ainsi ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Docteur, c'est que j'en ai ma part de joie aussi.

Ils sortent.

ACTE IV – TABLEAU VII.

Une place. Maison de Marthe au fond. Fontaine à droite un peu au fond. À gauche, une madone dans un mur ; plus au fond, la maison de Marguerite. La nuit tombe.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, LIESCHEN.

LIESCHEN, *à la fontaine, avec des cruches.*

Tu n'as rien entendu dire de la petite
Barbe ?

MARGUERITE.

Je vois si peu de monde.

LIESCHEN.

On l'a séduite.

C'est Sibylle, tu sais, qui me l'a dit hier.

MARGUERITE.

Comment cela, Lieschen ?

LIESCHEN

Elle aura l'air moins fier

À présent. C'est bien fait. Oh ! C'est une infamie !
Quand elle mange, c'est pour deux.

MARGUERITE.

Ah !

LIESCHEN.

Mon amie,

Quand on cherche le mal, on le mérite bien.
Ne s'était-elle pas pendue à ce vaurien ?
Ils allaient pavaner aux fêtes, à la danse,
Dans les étroits sentiers de nos champs. Quand j'y pense,
Il fallait qu'elle fût la première partout.
Quel scandale ! Cela faisait jaser beaucoup.
Que de gâteaux offrait le drôle pour lui plaire !
Il prenait un baiser ; elle le laissait faire.
Il flattait sa beauté d'éternels compliments,
De mensonges honteux qu'elle trouvait charmants.
De baisers en baisers, bref, de fil en aiguille,
Maintenant sa fleur court les champs.

MARGUERITE.

La pauvre fille !

LIESCHEN.

Tu la plains ! Mais le soir, ne t'en souviens-tu pas ?
Notre mère ne nous laissait jamais en bas
Et tandis qu'au rouet là-haut nous filions toutes,
Elle avec lui, prenant par les petites routes,
Errait dans l'ombre ou bien écoutait longuement,
Assise sur le seuil, les propos de l'amant !
Qu'elle s'aïlle cacher et prier pour son âme !
Qu'elle prenne un cilice !

MARGUERITE.

Il en fera sa femme,

Pour sûr.

LIESCHEN.

C'est un charmant garçon ; il serait fou.
En attendant, ma chère, il est on ne sait où.

MARGUERITE.

C'est mal.

LIESCHEN.

S'il l'épousait, vois-tu, Dieu me pardonne,
Les jeunes gens iraient arracher sa couronne,
Et pour nous nous irions au seuil de sa maison
Répandre de la paille et nous aurions raison.

Lieschen prend la cruche et sort.

SCÈNE II. MARGUERITE.

Comment à m'indigner pouvais-je être si prompte
Jadis pour un péché d'amour ? Oh ! j'en ai honte,
Hélas ! Je ne trouvais pas de blâme assez fort
Et je parlais plus haut que d'autres. J'avais tort.
Si noire qu'elle fût, je noircissais la faute.
C'est qu'alors je pouvais marcher la tête haute ;
Alors avec horreur je me signais trois fois
Et je faisais mes plus grands signes de la croix.
Moi-même maintenant je suis la pécheresse ;
Je ne suis que péché, Seigneur, je le confesse ;
Celui qui m'a conduite à ce malheur, pourtant,
Était si beau, Seigneur, si bon ! Je l'aimais tant !

Elle s'agenouille devant la madone.

Toi dont le cœur saignant est transpercé du glaive,
Ô vierge sainte, toi vers qui mon œil se lève,
Tout humide de pleurs ;
Daigne prendre en pitié ma profonde tristesse ;

Je ne fais que pleurer, pleurer, pleurer sans cesse,
Ô mère des douleurs !

Je ne sais plus dormir ; je gémis à toute heure ;
Assise sur mon lit, sainte Vierge ! je pleure
Jusqu'au lever du jour.

Secours-moi ! secours-moi, Vierge sainte, sois prompte !
Sauve-moi de la mort ; sauve- moi de la honte,
Sauve-moi de l'amour !

Elle prend la cruche et rentre chez elle.

SCÈNE III.

VALENTIN, entrant, sombre, la tête basse.

C'en est fait ! Autrefois, quand j'étais d'une fête,
Et qu'au repas joyeux tout en se tenant tête
mes compagnons disaient leurs secrets amoureux,
Le coude sur la table alors, tranquille entre eux,
Moi j'écoutais causer les jeunes camarades
Et je n'avais pas peur de leurs fanfaronnades.
Je caressais ma barbe avec joie et levant
Ma coupe pleine, hélas ! je m'écriais souvent :
« Dites-moi, mes amis, par toute la contrée,
Quelle enfant blonde ou brune avez-vous rencontrée
Qui vaille ma Gretchen ; ma sœur ? Dites-le moi. »
Et l'on disait : « Il a vraiment raison ma foi ;
Nu n'en est digne ici ; Gretchen est sans rivale ! »
Et kling ! klang ! on choquait les verres ; dans la salle
Les vantards se taisaient et j'étais bien heureux.
Et maintenant, c'est à s'arracher les cheveux !
C'est à se fracasser le front sur la muraille !
Que le premier coquin venu rie et me raille,

Je n'aurais pas le droit de le trouver mauvais !
Oh non ! ce n'était pas cela que je rêvais !
Et quand j'assommerais tous les rieurs ensemble,
Ils n'en auront pas moins frappé juste !

Il me semble
Voir deux ombres glisser près du mur d'un pas lent ;
Il me le paira cher si c'est là mon galant !

Il se cache.

SCÈNE IV.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS, VALENTIN caché.

FAUST.

Quand meurt la lampe au fond du sanctuaire sombre,
Et qu'autour d'elle par degrés s'épaissit l'ombre,
Toute la nef se fait lugubre peu à peu ;
Telle est mon âme, où meurt la lumière de Dieu !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Moi je suis éveillé comme un chat de gouttière !
Que me parlez-vous là d'église et de lumière ?
La nuit du Walpurgis revient dans quelques jours ;
J'y songe et suis content ; songez à vos amours,
Au Walpurgis du moins on sait pourquoi l'on veille !

FAUST.

Dis, tu m'as là-dessous fait voir une merveille.
Quand feras-tu sortir de terre ce trésor ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bientôt ; vous aurez là des milliers d'écus d'or.

FAUST.

Eh, quoi ! Pas un bijou coquet, point de parure ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si ; j'ai vu parmi l'or mon collier.

FAUST.

Je t'assure
Que je ne saurais pas la revoir sans présents.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *accordant sa guitare.*

Je vais vous régaler de couplets amusants.
Sous un ciel étoilé la musique est charmante.
J'ai de quoi tout à fait séduire votre amante,
Car mon refrain aura son parfum de vertu.

Il chante.

VALENTIN, *surgissant.*

Par l'enfer, mauvais gueux ! Que fais-tu ? Que veux-tu ?
Au diable l'instrument d'abord, et l'homme ensuite !

Il fait sauter la guitare.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La guitare ne peut plus servir.

VALENTIN, *à Faust.*

Allons ! vite !

J'ai hâte, moi !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Monsieur le docteur, ferme et dur !
Laissez-moi vous conduire et frappez à coup sûr.

Tenez-vous près de moi. Flamberge au vent ! En garde !
Et poussez seulement ; le reste me regarde ;
Je pare.

VALENTIN.

Pare donc !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pourquoi pas ?

VALENTIN.

Celle-ci !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Certe !

VALENTIN.

Encor ! C'est Satan donc qui s'escrime ainsi !
Ma main tremble déjà, qu'est-ce donc ?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.*

Pousse ! Pousse !

VALENTIN.

Malheur !

Il tombe.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

N'attendez pas qu'on vienne à la rescousse.
Au large ! Le lourdaud a son compte. Écoutez !
On crie à l'assassin ! déjà, de tous côtés !

Ils sortent.

Cris ; entrent quelques hommes du peuple.

SCÈNE V.
VALENTIN, MARTHE, MARGUERITE, PEUPLE.

MARTHE, *à sa fenêtre.*

Au secours ! Au secours ! On se bat ! On appelle.

MARGUERITE, *sortant de sa maison.*

De la lumière !

MARTHE.

C'est quelque grave querelle.

La foule grossit.

UN HOMME DU PEUPLE.

Un de tué déjà !

MARTHE, *sortant de sa maison.*

Le meurtrier a fui !

UNE FEMME DU PEUPLE.

Cet homme est-il bien mort ? Ne peut-on rien pour lui ?

MARGUERITE.

Qui donc est tombé là ?

UN HOMME DU PEUPLE.

C'est le fils de ta mère.

On s'écarte.

MARGUERITE.

Dieu tout-puissant ! Malheur ! Mon frère ! c'est mon frère !

VALENTIN, *se soulevant.*

Je meurs. — C'est bientôt dit et plus tôt fait. Pourquoi Restez-vous là ? Pourquoi pleurer ? Écoutez-moi. Vois-tu bien, Marguerite, à ton âge on ignore Les choses ; tu ne sais pas te conduire encore. Quand on se prostitue, on le fait comme il faut.

MARGUERITE.

Dieu ! Qu'as-tu dit, mon frère ?

VALENTIN.

Oui, je comprends, le mot,
Le vrai mot te fait peur, n'est-ce pas, Marguerite ?

MARGUERITE.

Dieu ! Mon Dieu !

VALENTIN.

Laisse-là ton Dieu, pauvre petite ;
Il ne saurait changer avenir ni passé.
Sais-tu qu'il faut finir quand on a commencé ?
Tu n'avais qu'un amant hier. Le chiffre monte
De jour en jour jusqu'au plus haut point de la honte.
Aux premiers temps on est timide, mais après
On rit de sa pudeur et l'on fait des progrès.
D'abord on a voulu se cacher ; on se montre ;
Les siens morts, on n'a plus de fâcheuse rencontre.
Plus le vice est laid, plus il relève le front.

Il se dresse, soutenu.

À ton aspect un jour les gens reculeront,
Prostituée, et toi, tu te sentiras pâle.
Sous leurs regards, vois-tu ? c'est la marche fatale.
Alors tu n'auras plus au cou de chaîne d'or,

Plus de bracelets, plus d'argent, que sais-je encore ?
Alors sur un grabat vil il faudra t'étendre,
Et quand même le Dieu du ciel voudrait t'entendre,
— Sois tranquille ! Je crois qu'il ne t'entendra pas ! —
Tu n'en seras pas moins condamnée ici-bas !

MARTHE.

À la grâce de Dieu recommandez votre âme
Et ne blasphémez pas en mourant !

VALENTIN.

Vieille infâme,
Si je pouvais tomber sur ton dos seulement,
Je croirais racheter mes péchés amplement.

MARTHE.

Hélas ! Mon doux seigneur, que le ciel vous pardonne !
Moi je n'ai jamais fait aucun mal à personne !

MARGUERITE.

Mon frère ! Oh ! Quel supplice horrible !

VALENTIN.

Je te dis
Que tes pleurs ne sauront t'ouvrir le Paradis.
C'est toi qui m'as donné là le coup le plus grave.
Je t'ai tout dit, Gretchen. Adieu ! Je meurs en brave.

Il tombe.

ACTE IV – TABLEAU VIII.

*L'intérieur d'une église. On ne voit pas le chœur. — Nuit ;
lampes ; chant d'orgue.*

SCÈNE PREMIÈRE.

**MARGUERITE, MÉPHISTOPHÉLÈS,
FEMMES agenouillées.**

*Marguerite entre, chancelante, vêtue de noir et tombe à ge-
noux dans un coin sombre. Méphistophélès paraît derrière un
pilier.*

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Souviens-toi ! Souviens-toi des jours de ton enfance,
Des jours de paix et de douceur,
Quand tu t'agenouillais, le cœur plein d'innocence,
Après de ta petite sœur.
Pourquoi viens-tu prier encor au sanctuaire ?
Regarde tes habits de deuil.
Parricide, va-t-en ! Souviens-toi de ta mère
Que ta faute a mise au cercueil !
Tremble ! Après la bonté la Justice a son heure
Et le ciel enfin s'est lassé.
N'as-tu pas vu du sang au seuil de ta demeure,
Du sang par ta honte versé ?

MARGUERITE.

Ah ! Je voudrais prier ! Dieu bon, Dieu secourable,
Voyez : je me prosterne et le remords m'accable.
Ayez pitié, mon Dieu ! Mon Dieu ! Délivrez-moi
Des horribles pensers qui me glacent d'effroi !

CHANT AVEC ORGUE.

*Dies irae, dies illa,
Crucis expandens vexilla,
Solvat saeculum in favilla.*

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Lève-toi ! Lève-toi ! Tu ne trouves plus, femme
Les mots que tu disais jadis.
Il est trop tard. — Va-t-en, va. — Dans ton flanc infâme
Sens vivre et tressaillir ton fils !

MARGUERITE.

Oh ! Dieu ! Ce chant de mort me torture et m'opresse.
Il pénètre d'horreur mon âme pécheresse.

CHANT AVEC ORGUE.

*Judex ergo cum sedebit,
Quidquid latet apparebit ;
Nil inultum remanebit.*

MARGUERITE.

Oh ! J'étouffe ! — Je vois déjà s'ouvrir l'enfer !
La voûte sur mon front descend. — De l'air ! De l'air !

Elle tombe sur les dalles.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Crois-tu fléchir encore le tribunal suprême ?
Chasse cet espoir insensé.
Dieu ne veut plus de toi ! Va-t-en ! Va ! L'anathème
Irrévocable est prononcé.
Tu voudrais te cacher ? — C'est en vain, Marguerite !
Le ciel est fermé désormais.

L'enfer t'attend ! Ton fils est maudit ! Sois maudite,
Maudite, maudite à jamais !

Marguerite tombe évanouie.

CHANT.

*Qui sum miser tunc dicturus ?
Quem patronum rogaturus,
Quum vix justus sit securus ?*

ACTE V. — TABLEAU IX.

*La nuit du Walpurgis. Le Brocken. Aspect fantastique.
Rochers. Tempête.*

SCÈNE UNIQUE.

SORCIERS, puis FAUST et MÉPHISTOPHÉLÈS.

Passe dans l'ouragan une troupe de sorcières.

UNE SORCIÈRE.

Le tonnerre gronde ;
L'étoile s'enfuit ;
La sinistre nuit
S'étend sur le monde.
Le chœur des sorcières
Dans l'ombre chevauche,
Et de droite à gauche
Ils vont par milliers.
En avant les frères !

Les sœurs en avant !
Dépassons le vent,
Sorciers et sorcières.

*Elles disparaissent.
Paraissent sur un grand rocher noir
Faust et Méphistophélès.*

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tiens-toi ferme. Tâchons de gagner cette cime.

FAUST.

Oh ! Comme étrangement luit à travers l'abîme
Ce crépuscule clair qui descend jusqu'au fond.
Une lente vapeur monte du trou profond.
Mais l'ardente clarté perce le voile et glisse
Comme une source aux flancs abrupts du précipice,
Rampe comme un serpent au fond du val et puis
Se redresse d'un bond. — Oh ! l'ouragan ! — Je suis
De tous côtés en proie à sa mordante haleine.
Oh ! comme dans l'espace il hurle, il se démène !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Prends garde, Faust ; aux flancs du roc cramponne-toi ;
Autrement tu pourrais tomber. Reste avec moi.
Une nuée épaisse obscurcit les ténèbres.
Entends-tu dans les bois ces craquements funèbres ?
Dans les forêts, dans les vieux palais toujours verts
Qu'ont respecté longtemps les rigoureux hivers
Écoute s'écrouler les colonnes ! Écoute
Le hibou qui miaule et fuit. Toute la voûte
Des rameaux enlacés s'affaisse sous l'effort,
Le tronc est secoué ; la racine se tord,

Et dans un pêle-mêle affreux tout tombe et roule,
Et le vent à travers le gouffre qui s'éboule
Tourbillonne en sifflant ! Tiens ! Tiens ! N'entends-tu pas
Près et loin retentir des voix, en haut, en bas ?
Dans toute la montagne un chant furieux gronde.

Il se penche sur le précipice.

Oh ! Oh ! Oh ! Dans le creux du vallon, que de monde !
Cela pousse et se presse, et clapote, et reluit,
Grouille, file, bavarde et flambe dans la nuit !
Vois.

FAUST.

Oui, cette cohue immense, ces sorcières,
Ces spectres, ces buissons étranges, ces lumières
Qui vont et viennent, c'est effrayant. — Mais, dis-moi,
La volupé de ces choses n'est que pour toi.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Saint homme ! Soyez donc patient. — Quoi qu'il fasse,
Le diable ne peut pas vous contenter. De grâce
Montrez-vous philosophe, ô docteur très savant ;
Laissez un peu passer les premiers coups de vent ;
Attendez ; vous allez peut-être voir paraître
L'éternelle beauté, Faust, vous allez connaître
Un ineffable amour, charmant comme l'espoir,
Véritable — (*à part*) où le cœur n'aura plus rien à voir.
Eh ! Regardez !

La tempête s'apaise ; Hélène apparaît.

FAUST.

Je vois s'avancer, ô merveille !
Une femme sublime aux déesses pareille.

L'art ne saurait sculpter un visage plus beau ;
Cette femme qui sort des ombres du tombeau
Porte une majesté divinement suave.
À son approche on sent qu'on en devient esclave.
Elle marche d'un pas rythmique et gracieux.
Un éblouissement flotte devant ses yeux.
Oh ! superbe pouvoir de la beauté suprême !
Tu passes — l'inconnu qui te contemple t'aime —
Mais qui donc es-tu, toi ? Je t'ai vue quelque part
Déjà. Je reconnais ta grâce, ton regard,
Fantôme harmonieux ! — Hélène ! C'est Hélène !
Ô fille de l'Attique, ô femme blonde, ô reine,
Ô toi que saluait un peuple transporté
Lorsque parmi les Grecs, charmante avec fierté,
Tu passais, toi pour qui l'adolescent timide
Sentait soudain bondir son cœur sous la chlamyde,
Toi que du haut des tours d'Ilion les vieillards
Malgré leurs justes pleurs suivaient de longs regards,
Ô toi qu'ils admiraient, cause de leur ruine,
Ah ! si les purs contours de ta forme divine
Ne vont pas dans la nuit s'effacer tout à coup,
Si tu n'es pas un spectre impalpable debout
Devant moi comme un vain souvenir, comme une ombre ;
Fantôme aussi parmi ces fantômes sans nombre,
Morts blêmes, ou vivants plus blêmes que des morts,
Livre à mes bras tremblants la splendeur de ton corps.

Il tend les bras vers Hélène qui s'efface et disparaît ; il aperçoit tout-à-coup le spectre de Marguerite. — Après un silence, avec terreur, à Méphistophélès :

Oh ! Regarde ! Là-bas ! Vision infernale !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qu'as-tu ?

FAUST, *étendant le bras.*

Là-bas ! Vois donc cette belle enfant pâle
Qui se tient à l'écart. Elle marche vers moi
Lentement. — On dirait Marguerite !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tais-toi !

Viens !

FAUST.

Quel tressaillement étrange dans mon âme !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Crois-moi, mal t'en prendrait d'aborder cette femme.
Ah ! Détourne les yeux ; c'est un spectre menteur ;
Laisse-le s'envoler dans l'ombre, cher docteur,
Et ne t'acharne pas auprès des formes vaines.
Son regard glacerait tout ton sang dans tes veines.

FAUST, *les yeux fixés sur Marguerite.*

Oui, ses yeux sont ouverts et pourtant endormis.
Pauvres yeux que n'ont pas fermés des doigts amis !
Oh ! C'est elle ! C'est elle !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Illusion traîtresse !
Chacun croit reconnaître en elle sa maîtresse.

FAUST.

Volupté qui ravit et torture à la fois !

Je ne puis m'arracher à ce regard. — Mais vois :
Quel étrange ornement ! Vois, sur la blancheur mate
De sa chair, à son cou, cette bande écarlate
Étroite comme un dos de couteau !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

N'est-ce pas ?

Elle pourrait porter sa tête sous son bras.

FAUST.

Que veux-tu dire ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Rien.

FAUST.

Quoi ! Marguerite est morte !

Réponds !

Le spectre de Marguerite disparaît.

Mais réponds donc, infâme !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Que t'importe ?

FAUST.

Que m'importe ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

À quoi bon t'arracher les cheveux ?

FAUST.

Qu'est-elle devenue ? Ah ! parle, je le veux !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La fièvre te reprend.

FAUST.

Parle, je suis ton maître

Et tu dois m'obéir !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Chez tes pareils, peut-être,

Mais ici, cher docteur, ici je suis chez moi.

Esclave sur la terre, au Brocken je suis roi !

FAUST.

Oh ! Lâche !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Calme-toi, voyons, je suis bon diable ;

Je vais te renseigner ; et d'abord, agréable

Nouvelle ! Le destin a béni vos amours,

Faust, il t'a rendu père — oui, pendant quatre jours —

D'un garçon rose et frais. — Hélas ! Les vers avides

Dans sa bière aujourd'hui rongent ses chairs livides.

Sa mère l'a tué.

FAUST.

Sa mère ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle eut raison.

La vie est si maussade. — On l'a mise en prison,

Cependant, et demain un bourreau malhonnête

Doit au soleil levant faire tomber sa tête !

FAUST.

Oh ! malheureuse femme ! En prison ! en prison !
Et tu me le cachais, Esprit de trahison !
Dieu ! L'innocente enfant ! la douce créature !
Ses membres délicats brisés par la torture !
Oh ! Oui, oui, reste là, raille mon désespoir !
Roule tes yeux sanglants dans leur orbite noir !
Insulte à mes sanglots ! Oh ! malheureuse femme,
En prison ! et livrée à des juges sans âme !
Et quand elle pleurait, abominable chien,
Quand elle m'appelait, quand tu le savais bien,
Tu la laissais tomber sans secours dans le gouffre !
Dieu juste !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle n'est pas la première qui souffre.

FAUST.

Pas la première ! Esprit des ténèbres ! serpent !
Que ne puis-je te voir, misérable et rampant
À mes pieds dans la fange immonde, et contre terre
Broyer sous mon talon ta tête de vipère !
Pas la première ! Horreur inexplicable ! Eh ! quoi !
Dans cet abîme affreux de douleur et d'effroi
Plus d'une est descendue, insondable mystère !
Plus d'une a supporté cette horrible misère ;
Et la première en proie à de pareils tourments
N'a pas à tout jamais fléchi les cieus cléments !
Quoi ! Le seul désespoir de cette seule femme
Déchire ma poitrine et fait saigner mon âme,
Et tu vois en riant, ô monstre détesté,
Se tordre dans les pleurs toute l'humanité !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bon ! Nous avons atteint la crête la plus haute
De notre entendement et la cervelle saute
À qui veut s'élever encore. — Franchement
Ton lyrisme, ami Faust, m'étonne étrangement.
Pourquoi l'as-tu signé ce pacte qui t'oblige ?
Enfant, tu veux voler et tu crains le vertige !
On ne nous suit qu'après s'être arraché le cœur.

Il ricane.

FAUST.

Oh ! Oh ! Je hais ton rire implacable et moqueur !
Ne grince pas des dents ainsi ; tu me dégoûtes !
Toi qui me vois du haut des éternelles voûtes,
Toi qui connais mon cœur, Esprit sage et puissant,
Pourquoi m'avoir ployé sous ce joug flétrissant ?
Oh ! Sauve-la, sinon...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Impuissant ! Dans l'abîme,
Réponds, qui l'a poussée ? Elle a connu le crime ;
Il faut qu'elle connaisse aussi le châtement.

*Faust, blême et les poings crispés,
roule des yeux égarés.*

Ah ! Tu voudrais tenir la foudre ! Heureusement
La foudre ne sert pas vos colères chétives !
Vous ne laisseriez pas dans vos mains inactives
Le tonnerre dormir longtemps. — Je le sais bien.
Écraser l'innocent qui gêne est un moyen
Qu'aiment assez les rois pour se tirer d'affaire.

FAUST.

Marguerite ! Oh ! Mais seul, moi, seul, que puis-je faire ?
Entends-tu, conduis-moi vers elle ; conduis-moi ;
Je veux la délivrer !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais prends garde, c'est toi
Qui tuas Valentin, personne ne l'ignore ;
Au-dessus de la place où le sang fume encore
Des Esprits de vengeance attendent l'assassin.

FAUST.

Le souvenir affreux se réveille en mon sein.
Oh ! Mais c'est encore toi ! Toujours toi, misérable !

Il tombe sur un rocher.

MÉPHISTOPHÉLÈS, après un silence.

Je consens à te tendre une main secourable.

FAUST.

Tu me conduiras ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, mais sois reconnaissant.
Sur terre et dans le ciel, suis-je, moi, tout-puissant ?
Voici ce que je peux. À chacun notre rôle.
Écoute ; sur les yeux du gardien de la geôle
Je verserai le suc endormeur des pavots.
Je tiendrai prêts les plus ardents de mes chevaux.
Mais il faut qu'une main humaine la délivre ;
Elle refuserait sûrement de me suivre.

FAUST.

C'est bien. La pauvre enfant, qui m'attends dans les pleurs !
Partons.

MÉPHISTOPHÉLÈS, à part.

Ne te crois pas au bout de tes douleurs.

Ils sortent.

ACTE V — TABLEAU X.

À gauche, occupant la plus grande partie de la scène, un cachot. Nuit. Au fond, fenêtre grillée. Marguerite est couchée sur un tas de paille. À droite un palier devant la porte du cachot. Faust, sur ce palier, une lampe à la main.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE dans le cachot, FAUST sur le palier.

FAUST.

Je me sens pénétré d'horreur et d'épouvante.
Angoisses du remords ! Elle est donc là, vivante
Encor, mais condamnée et morte au point du jour.
Morte ! oh ! c'est odieux ! par mon infâme amour.

*Il va pour ouvrir ;
il entend chanter Marguerite.*

MARGUERITE, chantant.

Ma mère la prostituée
M'a tuée.

On a dans un linceul cousu mes membres froids.

Ma petite sœur désolée
Sur mon tombeau dans la vallée
A sangloté pendant six mois.
Mais je m'étais changée en bel oiseau des bois.
Vole ! Vole ! Vole ! bel oiseau des bois !

FAUST.

Elle ne songe pas qu'à travers la muraille
J'entends sonner les fers et bruire la paille.
Entrons. — N'hésite plus, cœur lâche ! Chaque instant
De retard est fatal — et l'échafaud l'attend.

Il entre dans le cachot.

MARGUERITE, *se blottissant dans la paille.*

Oh ! les voilà déjà ! Non ! grâce ! Je veux vivre !
Grâce ! affreuse mort !

FAUST.

Chut ! c'est moi ; je te délivre.

MARGUERITE.

Oh ! Oh ! Pitié !

FAUST.

Plus bas ! Tu vas donner l'éveil.

MARGUERITE.

Tu ne devais venir qu'au lever du soleil.
Pourquoi viens-tu si tôt ? Écoute — Minuit sonne !

FAUST, *s'éclairant le visage de sa lampe.*

Me reconnais-tu pas ? Réponds !

MARGUERITE, *reculant.*

Non.

FAUST, *à part.*

Je frissonne.

Elle est folle. Ô terreur !

Haut.

Viens.

MARGUERITE.

Ne me saisis pas !
Laisse-moi vivre un peu. Je suis si jeune, hélas !
Si jeune ; je n'ai pas mes dix-huit ans encore.

FAUST.

Oh ! Tais-toi ! Chaque mot est un feu qui dévore.

MARGUERITE.

Je ne dirai plus rien, puisqu'on me le défend.
Laisse-moi seulement allaiter mon enfant.

Elle va au tas de paille.

Il n'est plus là ! Pourtant il dormait tout à l'heure
Sur mon sein. Les méchants l'ont pris, pour que je pleure.
Ils disent maintenant que je l'ai tué, moi !
Oh ! Mais ce n'est pas vrai !

FAUST.

Tais-toi ! tais-toi ! tais-toi !
Reconnais ton amant et pardonne au coupable
Qui supplie à genoux.

Il s'agenouille.

MARGUERITE.

Oui, tu fais bien ; le diable
Est proche ; il nous épie et rôde autour de nous.
Il faut prier les saints ; à genoux ! à genoux !

FAUST.

Ma Gretchen !

MARGUERITE.

C'est la voix du bien-aimé ; c'est elle,
Je l'ai bien reconnue ; il m'attend, il m'appelle.
Oh ! Laissez-moi ! Je veux me jeter dans ses bras,
Je suis sûre que lui ne me maudira pas
Et qu'il m'accueillera quand chacun me repousse.
Laissez-moi donc ! C'était sa voix, sa voix si douce,
Sa voix si caressante. Où donc est-il ?

FAUST.

C'est moi.

MARGUERITE.

C'est toi ! toi ! Redis-le !

FAUST.

C'est moi !

MARGUERITE.

C'est toi ! C'est toi !

Tu m'es rendu ! Sanglots, fièvre, douleurs sans trêve,
Tout, tout est oublié ! Tout a fui comme un rêve !
C'est toi ! Je suis sauvée et je t'aime, et je vis !

FAUST.

Pauvre ange !

MARGUERITE.

Tiens ! Voilà la place où je te vis
Pour la première fois. Voilà le jardin sombre,
Tu t'en souviens, où nous nous embrassions dans l'ombre.
Du parfum des lilas l'air était embaumé.

FAUST.

Viens !

MARGUERITE.

Non, restons encore un peu, mon bien-aimé.

FAUST.

Hâtons-nous ; le bourreau va venir ; le temps presse.

MARGUERITE.

Eh quoi ! Tu ne sais plus me faire des caresses ?
Tu ne m'embrasses plus ? Tu m'embrassais jadis
À m'étouffer. — Alors, c'était le Paradis.
Aujourd'hui tes yeux sont inquiets ; ta main tremble
Dans la mienne ; qu'as-tu, quand le ciel nous rassemble ?

Elle l'embrasse.

Dieu ! Ta lèvre est glacée et muette ; pourquoi ?
Où ton amour est-il resté ?

FAUST.

Viens, viens, suis-moi ;
Je t'aime, ne crains rien ; je t'aime, ma chérie,
Comme autrefois ; mais viens ; partons ; viens, je t'en prie.

MARGUERITE.

Est-ce donc vraiment toi ? Dis ; en es-tu bien sûr ?

FAUST.

Viens !

MARGUERITE.

Tu m'arracherais à mon cachot obscur,
Avec toi, près de toi, tu me laisserais vivre...
Écoute ; il faut d'abord savoir qui l'on délivre.

FAUST.

Ne me déchire pas le cœur ! Viens ! Par pitié !
Par pitié !

MARGUERITE.

J'ai tué ma mère ! — J'ai noyé
Mon enfant ! Se peut-il qu'après l'on me pardonne ?
Mais ton cœur est si bon ; donne-moi ta main ; donne.
C'est lui ! Ce n'est donc pas un rêve, Dieu puissant !
Oh ! Mais elle est humide ! Oh ! Vois ! du sang ! du sang !
Qu'as-tu fait ?

FAUST.

Laissons-là le passé ; tout à l'heure
Les astres vont pâlir ; veux-tu donc que je meure ?

MARGUERITE.

Non, tu dois vivre, toi ; mais moi, mon bien-aimé,
Sous les brûlants chagrins mon corps s'est consumé.
Je sens dans mes cheveux un souffle funéraire.
Ah ! Si le bourreau tarde, il n'aura rien à faire !
— Ne t'en vas pas. — Écoute avant mon dernier vœu.
Il faut avoir pitié des morts. — Écoute un peu.
Vois-tu, je veux qu'on donne une tombe à ma mère,

La plus belle ; une aussi près d'elle pour mon frère ;
Il faudra m'enterrer ailleurs, moi, dans un coin
Solitaire, à l'écart, cependant pas trop loin ;
Le petit sur mon sein, sa bouche sur ma bouche.

FAUST, *pleurant, la tête dans les mains.*

Ah !

MARGUERITE.

Quel autre voudrait reposer dans ma couche ?
Tu m'aimais, toi : pourtant tu ne le voudrais pas.

FAUST, *la saisissant.*

Viens !

MARGUERITE.

Oh ! non, lâche-moi !

FAUST.

Fais seulement un pas ;
Un pas vers le bonheur, vers l'amour !

MARGUERITE.

Non, la terre
Est trop triste. — Je veux répéter ma prière.
Je ne m'en souviens plus ! — Si je pouvais pourtant
M'en aller avec toi ?

FAUST.

La liberté t'attend ;
Pourquoi tarder encor ?

MARGUERITE.

Non, vois-tu, la souffrance

M'a brisée. Ô quoi bon vivre sans espérance ?
À quoi bon mendier notre pain dans les pleurs ?
Et puis ils sauraient bien me reprendre d'ailleurs.

FAUST.

Puisque tu ne veux pas me suivre, Marguerite,
Je reste auprès de toi.

MARGUERITE.

Sauve ton enfant ! Vite !

Vite ! Suis le chemin qui longe le ruisseau !
Cours ! Près du petit pont ! Il est tombé dans l'eau !
Il se débat encor ! Traverse la prairie !
Cours donc !

FAUST.

Reviens à toi !

MARGUERITE.

L'entends-tu, comme il crie ?

FAUST.

Ah ! Je fus lâche et vil, mon Dieu ! Mais c'est assez,
C'est assez de poignards dans mon cœur enfoncés !

MARGUERITE.

Si nous avions franchi seulement la colline,
Nous aurions vu ma mère. — Oh ! J'ai froid ; ma poitrine
Est glacée. — Elle dort ; mais elle a tant dormi
Qu'elle ne pourra plus s'éveiller ! Doux ami,
Elle dormait jadis à souhait, pauvre mère !
Tandis que nous... mais chut !

FAUST.

Plus de vaine prière !

Il faut que je t'emporte !

Il saisit Marguerite.

MARGUERITE.

Oh ! Non ! Non ! Lâche-moi !

Voyons, n'ai-je pas fait bien des choses pour toi ?

Ne sois pas si brutal !

L'aube point.

FAUST.

Vois donc l'aube enflammée ;
Ne me résiste plus, ma douce bien-aimée.

MARGUERITE.

Le jour ! Oui, tu dis vrai ! L'oiseau chante ; le jour !
Mon dernier jour !

FAUST.

Gretchen !

MARGUERITE.

Écoute, mon amour ;
Surtout ne dis jamais que je fus ta maîtresse.
La cloche sonne ; adieu ; vois ; l'échafaud se dresse ;
On m'entraîne. — Dis-moi que tu m'as pardonné.

Tombant à genoux.

Ah ! Dieu ! Le froid du feu !

FAUST.

Oh ! Pourquoi suis-je né ?

SCÈNE II.
MARGUERITE, FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *entrant.*

Vous vous perdez tous deux si vous tardez encore.
Alerte ! Mes chevaux frappent du pied ; l'aurore
Blanchit.

MARGUERITE.

Le réprouvé ! Que fait-il au saint lieu ?
Va-t'en, maudit !

FAUST, à *Marguerite.*

Il faut que tu vives.

MARGUERITE.

Mon Dieu !

Je m'abandonne à toi ! Légions éternelles,
Anges compatissants, couvrez-moi de vos ailes !
Oh ! Tu me fais horreur ! Mon Dieu, recevez-moi !

Repoussant Faust.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle est maudite !

VOIX D'EN HAUT.

Elle est sauvée.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *la main sur l'épaule de Faust.*

Allons ! Viens, toi !

172

LES YEUX

Jean AICARD

En ce temps-là, Goethe venait de publier la première partie de son poème dramatique, *Faust*, et cela nous préoccupait fort, nous tous, étudiants des universités d'Allemagne.

J'étudiais le droit à Leipzig et, le soir, à la brasserie tout récemment établie du *Barbet*, on discutait vivement le nouveau poème de Goethe, scène par scène, avec de grands éclats de voix et à grands fracas de chopes de bière heurtées sur le bois des tables.

Comme j'avais perdu un œil dès mon enfance et que je portais un œil de verre — l'œil gauche — mes camarades trouvaient naturel de m'appeler *Henri le Borgne*.

Cela me plaisait d'autant moins que mon infirmité, dès l'âge de dix ans, m'avait douloureusement préoccupé. Plus que jamais, à ce moment, elle m'inquiétait et me faisait souffrir car j'étais épris d'une jeune fille qui se prénomait Louise et qui avait des yeux, des yeux admirables dont toute la ville de Leipzig connaissait par ouï-dire l'incomparable beauté.

J'étais riche, bien fait ; j'avais un beau visage, très noble et très pur, encadré de cheveux blonds et d'une belle barbe blonde, et l'œil que j'avais — et que j'ai encore — était en ce temps si profond et si clair, si doux et si fier, si ardent et si humide, qu'à le voir mes bons amis les étudiants me disaient souvent pour s'égayer qu'on en regrettait l'autre d'autant plus. Ils ne se dou-

173

taient pas du mal qu'ils me faisaient car nul ne savait — pas même Karl, l'étudiant en médecine, mon ami intime ! — qu'un jour, dans le jardin de Louise, caché derrière un bouquet d'arbres, j'avais entendu Louise dire à l'une de ses amies : « Ah ! ma chère ! que je sens que je t'aimerais, sans cet œil maudit, cet œil immobile que son œil droit, si doux et si brillant, rend si dur et si morne !... Non, jamais je ne m'habituerai à regarder cet œil sans horreur ! »

À partir de ce jour, plus rien ne m'égayait et je fumais ma pipe sans rien dire, durant des heures entières, dans le recoin le plus solitaire de la brasserie du *Barbet*.

Je savais déjà à peu près tout *Faust* par cœur et je me le récitais durant les longues soirées que je passais enveloppé de fumée et buvant chope sur chope, sans compter les heures.

Or, la figure de Marguerite m'était naturellement apparue avec les traits de Louise, comme on le comprendra sans peine.

Marguerite n'est-elle pas l'innocence, la beauté et la grâce ? Tout cela, c'était Louise... Les types parfaits, créés par les poètes, sont des généralités exquises telles que chacun y peut voir la personnalité de son choix, puisqu'on retrouve dans le type les principales qualités des modèles innombrables.

Hélas ! quand je rentrais chez moi, il m'arrivait d'aller droit à mon miroir et là, immobile, de me regarder avec douleur. Mon œil vivant se fixait sur l'œil artificiel et rien ne me troublait comme l'angoisse qu'exprimait mon regard en se fixant sur cette prunelle de verre, placide et bête, qui pesait dans mon orbite gauche. Quand je m'étais contemplé longtemps ainsi, le soir, en rentrant de la brasserie du *Barbet* où j'avais passé la soirée, enveloppé de fumée et buvant chope sur chope sans compter les heures, alors, en me regardant dans ma glace, il me semblait que je devenais fou.

Alors les beaux yeux purs de Louise dont le blanc est douce-

ment teinté d'un azur humide m'apparaissaient bons et tristes ; et ils semblaient me dire : « Ah ! que je t'aimerais, tu le sais bien, si je pouvais ; si ton regard de verre ne m'effrayait pas ! »

Que de fois alors je me pris à pleurer ! Quand je pleurais je m'épouvantais bien davantage car, obstiné à me considérer pour demander à la glace le secret tout entier de l'horreur que j'inspirais à Louise, je ne détournais pas sans pleurer les regards de mon miroir ! Et plusieurs fois je vis, à travers mes larmes, mes larmes mouiller mon œil, emplir ma paupière, passer à travers mes longs cils et rouler le long de ma joue ! Et telle était la nature de mon infirmité que mon orbite gauche ne sentit jamais sur ses bords venir les pleurs, et tandis que l'infini des grandes douleurs noyait mon œil vivant, l'autre, toujours triste et froid, semblait me considérer sans s'attendrir !

Comment je ne suis pas devenu fou vers ce temps, je l'ignore, c'est une chose pour moi incompréhensible.

Les yeux des gens étaient la seule chose qui m'occupât ; je comprenais mieux que jamais que c'est là que gît l'âme, fausse ou sincère, claire ou sombre, et la vie, et la beauté vraie.

Des femmes, les yeux seuls me troublaient ; de Louise, je n'eusse voulu baiser que les paupières fermées, pures gardiennes de l'infini mystérieux de ses regards. Mon rêve, mon rêve obsédant et unique était de regarder longuement ses yeux, ses yeux bleu ciel, suaves, jolis et fins, ses yeux souriants comme l'azur vu à travers les branches des fleurs de rosiers.

Dieu ! quand ce rêve me prenait, comme je frissonnais d'angoisse, me disant que jamais, jamais il ne deviendrait réalité.

II.

Karl, me voyant mourir de chagrin, me dit un jour : « Je sais toute ta pensée, je la pénètre, je la connais. Prends cette fiole ;

tu humecteras le bout de ton doigt de la liqueur qu'elle contient et tu en mouilleras à peine les cils de ta chère Louise. Ses yeux, ou celui de ses yeux que tu auras ainsi touché, changeront et ni ils n'apparaîtront brillants et profonds comme ils sont aujourd'hui, ni ils ne pourront voir la dureté de ton œil gauche, et en avoir désormais horreur. Ainsi tombera l'effroi que tu inspires à Louise et elle consentira à t'aimer. »

Karl me parlait dans la fumée, tout en buvant comme moi une chope après une chope, et je ne sais pourquoi il me semblait rouge, tout rouge. Comme j'étais un peu alourdi de bière et de tabac ce soir-là, je compris ce qu'il me dit sans en pénétrer toute l'importance et je mis dans ma poche le petit flacon... après quoi je quittai la brasserie du *Barbet*, qui était tout récemment établie, depuis la publication du dernier poème de Goethe intitulé *Faust*.

III.

Or, un jour, l'ayant trouvée endormie sur un banc de son jardin, un jardin pareil à celui de Marguerite, je tirai de ma poche le petit flacon et j'approchai mon doigt de ses paupières pour toucher ses cils... mais à ce moment il me sembla que ses paupières fussent transparentes et que je voyais son sommeil et son rêve dans ses yeux. Son rêve, c'était moi. Ses yeux emplis de sommeil s'emplissaient d'horreur. Ils disaient : « Tu serais aimé si tu avais des yeux beaux comme nous sommes, mais regarde en nous et vois si tu n'es pas affreux à voir ; ta vie est à demi-éteinte sur ton visage. » Et en effet, sous la transparence de la paupière je me mirais dans ses yeux comme dans deux miroirs, clairement, et je voyais leur regard n'arriver que d'un seul côté de ma figure. Je sentais ma pensée sous mon crâne entier derrière la paroi de mon front, mais je ne la voyais apparaître que

dans un de mes yeux. Derrière mon œil de verre il me semblait que la pensée s'agitait comme pour le pénétrer, le faire vivre et remuer, l'emplir d'humidité et d'éclairs, mais ce n'était qu'une douleur sans résultat.

Alors, je ne me contins plus... Elle était si charmante, Louise, étendue sur le banc de pierre de son jardin, au mois de juin, au soir tombant. Sa poitrine, jeune et ferme, soulevait la robe étroite, et montait et descendait avec violence. Un cauchemar — c'était moi — tourmentait l'enfant blonde... et j'eus pitié d'elle ; c'est du moins ce que je me dis ; il me parut que quelqu'un me soufflait cela à l'oreille ; je crus reconnaître la voix de Karl... je touchai les cils de Louise. Il me parut qu'on ricanait au fond du jardin, mais je reconnus qu'un crapaud venait pousser ses cris rauques ; il me sembla qu'une ombre rouge disparaissait derrière les arbres, mais c'était le dernier trait pourpre du soleil couchant qui s'éteignait ; — et tout en disant : « Oh ! comme elle ressemble à Marguerite ! » j'embrassai Louise sur les paupières, avec feu.

Elle se réveilla, me regarda, sourit et me prit les mains, puis, m'ayant considéré un moment bien en face, m'attira vers elle et me dit ! « Je t'aime ! oh ! je t'aime ! » Alors je la repoussai presque brusquement et la considérai à mon tour, mais avec épouvante. Ses yeux étaient froids, immobiles, sans éclairs et sans humidité... on eût dit deux yeux de verre ! J'y cherchais l'âme et ne l'y trouvais plus ; j'y cherchais la jeunesse, le trouble, la vie, j'y cherchais un reflet de son sourire, j'y cherchais des larmes ; — rien de cela n'y était plus.

Alors j'y cherchai l'horreur de moi-même. Mais elle me souriait toujours, sans que ses yeux fussent contents, comme une aveugle, comme une morte qui se lèverait en restant morte ! J'avais donc tué ses yeux purs et doux, clairs et profonds... je les avais éteints pour qu'elle pût m'aimer et m'attirer dans ses bras.

Mais à présent, son corps, resté le même, ne me suffisait plus. Il me semblait qu'elle était une statue, un marbre beau et glacé qui voulait me prendre et m'étouffer dans ses bras terribles. Elle n'avait plus de regard !

Elle avança vers moi son visage.

« Laisse-moi ! » m'écriai-je d'une voix terrible.

Elle se dressa toute droite, comme quelqu'un qui ressuscite ou qui s'éveille, avec l'air d'une somnambule qui recouvre la vision réelle des choses, — et elle poussa un grand cri.

« Henri, me cria-t-elle, tu me fais horreur ! » Ses yeux revivaient, ils éclataient comme des escarboucles dans la nuit, frappées d'un rayon stellaire. Oh ! qu'elle était belle ainsi ! Non, jamais je ne l'aimai tant qu'en cette minute qui fut brève, car elle se mit à courir et disparut comme la fumée de ma pipe en porcelaine quand elle monte figurant une forme de femme vague, avec un petit diadème, et une robe en spirales... tout cela enfumé.

Et je vis Karl à mes côtés, à la brasserie du *Barbet* de Faust. Il me sembla qu'il était vêtu de rouge et qu'il avait au côté une longue épée, et au chapeau une longue plume, — mais j'étais si enveloppé de fumée et j'avais bu tant de fois chope sur chope, que je ne puis plus distinguer dans mon souvenir la rêverie du réel.

LE PIERROT DE CRISTAL

Jean AICARD

Répétée pendant plusieurs semaines, vers 1875, par Madame Léonide Leblanc et par M. Coquelin cadet qui devaient la jouer à Chartres, cette pièce a été représentée en 1903, dans une soirée à l'École normale supérieure. La musique de la barcarolle finale est de M. Saint-Saëns.

PERSONNAGES

PIERROT.

ARLEQUIN.

COLOMBINE.

La scène se passe dans une ville italienne, quoique en vue de Cythère.

Le théâtre représente une place publique entourée d'arcades ; les maisons, de hauteurs diverses, chargées de balcons, coiffées de toits presque plats et très saillants, sont peintes de couleurs différentes, de nuances tendres — vert, rose, jaune — et s'appuient sur des arcades de formes variées, soutenues par des piliers de granit ou de bois, en sorte qu'elles ont l'air dépareillées ; des tentures rayées ou unies, de couleurs voyantes, pendent aux fenêtres et au cintre des arcades. Une maison en ruines, au fond, à droite, échancre la clôture de la place et

laisse voir, au-dessus et au-dessous de ses arcades vides, la mer et un horizon de montagnes bleues, très voisines. À gauche la maison de Pierrot.

SCÈNE PREMIÈRE
PIERROT, COLOMBINE

PIERROT, *sur le seuil de la porte,*
parlant à Colombine qu'on ne voit pas.

Allons, dépêche-toi, Colombine, dépêche ;
Ta peau fraîche a l'éclat rose et brun de la pêche,
Un sombre azur luit dans l'onde de tes cheveux :
L'art n'ajoutera rien à la beauté.

COLOMBINE, *de l'intérieur de la maison.*

Je veux
Mettre à ma taille un nœud de fleurs, et je suis prête.

PIERROT.

Viens !

COLOMBINE.

J'attache un pompon rose et bleu sur ma tête.

PIERROT.

Le bateau qui doit nous emmener partira
Pour Cythère sans nous !

COLOMBINE.

Attends !... il attendra !

PIERROT.

De grâce, viens ! La brise est bonne et sur l'eau blonde

Je vois mainte tartane enfler sa voile ronde.
La nôtre partira sans nous !

COLOMBINE.

Je veux encor
Parmi mes cheveux noirs semer un sable d'or...
Cela te déplaît-il ?

PIERROT.

Non ! mais viens ! ma chérie !
Cythère nous attend, Cythère, la patrie
Des amants éternels et des jeunes époux !
Viens, le ciel est léger, le vent qui passe est doux.
Viens vite : je tiens fort à partir au plus vite.

COLOMBINE.

Pourquoi si vite ?

PIERROT.

Il faut que ma candeur évite
Arlequin et ses noirs complots !

COLOMBINE, *apparaissant.*

Voici !... Comment
Me trouves-tu ?

PIERROT.

Toujours charmante.

COLOMBINE, *au bras de Pierrot.*

Il est charmant !...

Arlequin entre à ce moment par la gauche tandis qu'ils sortent par la droite. Colombine le regarde du coin de l'œil.

Mais Arlequin peut-être est plus charmant encore...

Ils sortent rapidement.

SCÈNE II ARLEQUIN.

Allez, beau couple, allez ! Sur la plage sonore
Vous ne trouverez plus l'esquif déjà lointain,
Déjà perdu dans les brouillards blancs du matin !...
Parbleu ! Pierrot, c'est moi qui ferai ton voyage
Et c'est toi qui verras s'éloigner du rivage
Un couple de joyeux époux !... Avant ce soir
Nous te ferons l'adieu classique du mouchoir !
Aussi bien, j'ai, depuis quelque temps, j'ai l'envie
De te jouer le plus joli tour de ta vie !
Tout est prêt... et je veux... Ah ! ah ! mais les voici !...
Je vais prendre l'habit du vieux docteur...

Il s'enfonce sous les arcades et disparaît.

SCÈNE III PIERROT, COLOMBINE.

PIERROT.

Aussi

Pourquoi vous attifer si longtemps !

COLOMBINE, *pleurant.*

... De la grève

Voir longtemps s'éloigner le bateau comme un rêve
Joyeux qui lentement se dissipe au réveil
Dans un clair horizon d'azur et de soleil !...

J'en pleurerais !

PIERROT.

À qui le dites-vous, ma chère ?
Nous aurions eu là-bas bons vins et bonne chère !
Et sous les clairs-obscurs des bosquets de Vénus,
Après les longs repas des danses d'amours nus !...
Pourtant sèche ces pleurs dont ta joue est vermeille !
Un des plus fins voiliers pour Cythère appareille,
Dans deux heures au plus... le retard est léger !

COLOMBINE, *malicieuse, le regardant
à travers ses doigts écartés.*

Les ruses d'Arlequin le pourraient prolonger !

PIERROT.

D'Arlequin ?

COLOMBINE.

D'Arlequin !

PIERROT.

Ah ! rentre, ma colombe !

Il faudra sur ce seuil que ton Pierrot succombe
Et qu'Arlequin vainqueur lui passe sur le corps
Pour aller jusqu'à toi ! Va, rentre !... moi, dehors,
Je veille !... Ne sors pas avant que je t'appelle.

*Colombine rentre dans la maison. Pierrot monte la garde
sur le seuil, la guitare au bras en guise de fusil.*

SCÈNE IV PIERROT.

PIERROT, *chantant sur un ton plaintif.*

Souvent femme varie ! Est-elle ou non fidèle ?
... Bah ! provisoirement, croyons à son amour.

SCÈNE V
PIERROT, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *déguisé en médecin,*
un énorme livre sous le bras.

Mon ami Pierrot !

PIERROT.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Bonjour !

PIERROT.

Bonjour !

ARLEQUIN.

Bonjour !

PIERROT.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Eh bien !

PIERROT.

Eh bien ?

ARLEQUIN, *doctoral.*

Eh bien ! je t'examine

Silencieusement depuis trente ans ! Ta mine
Si blême m'a toujours, toujours inquiété
Et je voudrais te rendre à la bonne santé.
J'étudie en secret l'état de tes organes ;
Or, regarde : tes mains maigres sont diaphanes.

PIERROT.

La pauvreté maigrit !

ARLEQUIN, *ouvrant son in-folio.*

Or ça, lisons ceci :

C'est un livre de moi, d'ailleurs très réussi...,
Où l'on voit de ton mal les pronostics bizarres
Avec simplicité décrits en termes rares.

PIERROT.

Oh ! de grâce, lisons !... Lisez.

ARLEQUIN.

Lis !

PIERROT.

Lisez !...

ARLEQUIN.

Lis,

Lis donc ! Les gens d'esprit ne sont pas si polis !

PIERROT, *lisant.*

« Il est — et j'en ai vu maints cas — un mal étrange
« Qui, sans bouleverser les organes, les change...

« Les change en quoi ? Voilà la question ; d'abord... »

S'interrompant.

C'est joliment dit !

ARLEQUIN.

Oui, j'en demeure d'accord.

PIERROT, *lisant.*

« D'abord établissons sous quel signe céleste

« Ce mal encore peu connu se manifeste. »

S'interrompant.

Voyons ?

ARLEQUIN.

Va, va toujours.

PIERROT.

Est-il mortel, ce mal ?

ARLEQUIN.

On a vu des gens vivre avec ce mal normal !

PIERROT, *à part.*

Je respire !... (*Lisant.*) « Disons dès la seconde ligne

« Le nom zodiacal et fatal de ce signe ! »

S'interrompant.

Quel est-il ?

ARLEQUIN.

Le poisson !

PIERROT.

Le poisson ! Et pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que... le poisson !...

PIERROT.

Le poisson ?

ARLEQUIN.

C'est la loi !

PIERROT.

Mais à propos quel est ce mal, comment le nomme

Ce gros livre ?

ARLEQUIN.

Lis, lis !

PIERROT, *effaré.*

Je lis ! « La femme ou l'homme

« Atteint est lentement transformé... » J'ai trop peur

De voir la suite.

Il laisse tomber le livre.

Allons ! Lisez pour moi docteur !

ARLEQUIN, *ramassant le livre*

d'un air de mauvaise humeur.

Soit, je lis : « Transformé lentement... (*à part*) Le bêtête !

PIERROT.

En quoi, de grâce ?

ARLEQUIN.

En verre !

PIERROT.

Ô ciel !

ARLEQUIN.

Verre de vitre !

Cristal de roche ou bien cristal de carafon !

PIERROT.

Ciel !

ARLEQUIN.

Il faut se purger dans un tel cas à fond,
Éviter tous les chocs, toute caresse vive,
De peur qu'un brisement immédiat s'ensuive,
Vivre à l'ombre au temps du solstice incandescent
Qui cristalliserait après la chair, le sang !

PIERROT, *soupçonneux*.

En réfléchissant bien, docteur, je doute encore.

ARLEQUIN.

Bah !

*Il appuie l'oreille contre la poitrine de Pierrot et lui donne
un coup de poing dans le dos.*

Tiens !

PIERROT, *son prolongé*.

Hou !...

ARLEQUIN.

Tu rends un son de cristal sonore

Quoique fêlé.

PIERROT, *exécutant des mouvements divers*.

C'est vrai, pourtant !... Mais, dites-moi,
Le verre est inflexible... et je marche ! Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Pourquoi !... cet idiot sans bornes le demande !
Mon bon ami Pierrot, lorsque la Lune est grande,
Tu l'as bien quelquefois regardée ?

PIERROT.

Oh ! souvent.

C'est mon métier d'aller sous la Lune rêvant...

ARLEQUIN.

Elle a l'air bête et toi, son rival d'infortune,
Je te trouve cent fois plus bête que la Lune.

PIERROT.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Pourquoi, Dieu juste, il demande pourquoi !

Expliquant.

Le verre est-il toujours rigide ?

PIERROT.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Cependant, Murano n'est pas loin de Venise
Où nous sommes.

PIERROT.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Ô trésor de bêtise,

N'as-tu pas vu les bons verriers de Murano
Assouplir sous leurs doigts, par exemple, un anneau
De verre ?

PIERROT.

Mais le verre est chaud, quand on le ploie !

ARLEQUIN.

Tâte-toi.

PIERROT, *se tâtant le pouls.*

Je suis chaud !... C'en est fait de la joie !
Je suis chaud !... C'est affreux !

ARLEQUIN.

N'as-tu pas vu d'ailleurs
Des fils de verre — froids — trembler comme des fleurs
Au vent qui passe ! On peut en tisser des étoffes.
Nous savons tout cela, nous autres philosophes,
Et moi je suis un puits de science, un vrai puits !

PIERROT, *réfléchissant.*

Mais... je me meus tout seul, moi, voyons !

ARLEQUIN.

Bon ! et puis ?

C'est que ta maladie au mouvement se prête,
Et que tu fais mouvoir tes mains, tes pieds, ta tête,

Tes muscles, tes nerfs, comme un homme naturel.
C'est la loi !

PIERROT.

Mais la loi de qui ?

ARLEQUIN, *avec solennité.*

La loi du Ciel !

PIERROT.

En général le verre a quelque transparence :
Ma face est d'un blanc mat. Qu'en dites-vous ?

ARLEQUIN, *interloqué.*

J'y pense !...

Trouvant.

Ah ! ton visage blanc, travail pas très joli,
Est, mon ami Pierrot, en verre dépoli !

PIERROT, *consterné.*

C'est horrible ! d'autant plus que c'est vraisemblable !
Il a réponse à tout, cela n'est pas niable !

ARLEQUIN.

Je suis un psychologue, un chercheur d'idéal
Qui lit dans les cœurs comme au travers d'un cristal.

PIERROT, *trouvant une objection nouvelle.*

Le verre est transparent ! Et moi non !... Je suppose
Avec vous que je suis de verre...

ARLEQUIN.

Oui.

PIERROT, *ouvre le livre d'Arlequin.*

Je pose
Ma main bien au milieu de ces feuillets ouverts.

ARLEQUIN.

Oui.

PIERROT.

Eh bien, je devrais encore lire au travers !

ARLEQUIN, *prenant le livre.*

Mets là ta main.

PIERROT.

Voici.

ARLEQUIN, *suivant les lignes du doigt.*

Tu vois que je peux suivre
Malgré les épaisseurs de ta vilaine main,
Chaque ligne, du doigt, sans chercher mon chemin.
Tien, là je vois un point posé sur sa virgule.

PIERROT.

Ce mal est effrayant : j'ai peur du ridicule !
Vous pouvez lire ?

ARLEQUIN, *feignant de lire.*

Oui, « B, a, ba ; b, u, bu ;
« On sait qu'un homme est gris quand un homme a trop bu. »
Tiens, viens ici...

*Il le pose au milieu du théâtre et feint de regarder à travers
du corps. D'un air étonné :*

Je vois à travers ta poitrine
Aussi bien qu'à travers ma lunette marine !

Il recule.

Eh ! quoi ! tu serais donc en verre grossissant ?
C'est très grave !

*Il regarde encore, puis il dispose ses deux bras obliquement,
l'un dirigé vers le ciel, l'autre baissé vers la terre et se prolongeant
l'un l'autre comme une lunette pointée ; il se baisse et regarde dans le poing fermé de Pierrot comme dans une longue-
vue ; il s'éloigne, revient, cherchant le point.*

... sans voir ni ta chair ni ton sang.
Je vois, sur l'horizon immense et solitaire...

PIERROT.

Quoi donc ?

ARLEQUIN.

Les bords fleuris de l'île de Cythère !
Et tu sais que c'est loin de Venise, très loin,
Quoiqu'on puisse s'y rendre en gondole au besoin !
... Attends... ne bouge pas...

*Il le fait virer comme une lunette sur un pivot et regarde
encore.*

Je vois, comme une opale,
L'étoile du matin au fond de l'azur pâle.

D'un air d'enthousiasme.

Je vois en même temps, astronome hardi,
Le Soleil à minuit et la Lune à midi.
... Si ça te va, je te garde comme télescope.

Effrayé à ce mot, Pierrot tombe à la renverse, rigide ; Arlequin le reçoit dans ses bras.

PIERROT, *d'une voix éteinte.*

Je veux suivre un régime !

ARLEQUIN.

Évite la syncope.

PIERROT, *d'un air de joie, comme s'il avait découvert un argument nouveau.*

Mais pourquoi... le poisson ?

ARLEQUIN, *à part.*

J'ai trouvé !

Haut, très doctoral.

L'eau des mers

Donne un *crystal*, le sel... et, dans les grands hivers,
On peut voir par le froid les aux *crystallisées* ;
Et, sous les champs de glace aux teintes irisées,
Habitent les *poissons* dont l'œil glauque est *vitreux* :
Tu vois la liaison de ces détails entre eux...

PIERROT, *accablé.*

Quel malheur d'être né sous ce funeste signe !

ARLEQUIN.

Je te trouve en tous points de mon intérêt digne,
Et de ma pitié. Donc j'ai voulu t'avertir,
Pour t'éviter de te briser et de mourir...

Il va pour sortir.

PIERROT.

Mais j'y pense, docteur ! expliquez-moi de grâce,
Car enfin le cristal facilement se casse,
Comment on ne m'a pas déjà brisé cent fois ?
Car je vais et je viens et je danse !... Je bois
Et je m'enivre, et puis je trébuche, et je tombe...
J'embrasse enfin parfois très vivement Colombe...
Hier encor...

ARLEQUIN.

Ce mal, à travers les tissus,
Fait d'abord des progrès de nous seuls aperçus
Puis, un beau jour, soudain la crise se consomme,
Et des pieds à la tête on est un tout autre homme,
(La science le dit, sans expliquer comment !)
Tu n'es cristallisé que depuis un moment...
Tiens, ta voix est déjà fêlée ; et plus j'y songe,
Plus je suis convaincu... Soigne-toi bien !...

Il sort.

SCÈNE VI PIERROT.

Mensonge !

Cela n'est pas. Je suis de chair. (*Il se pince*). Je le sens bien !...
Bah ! qu'en sais-je après tout ? Hélas je ne sais rien.
Ce pourrait être vrai ! Que ma voix soit fêlée,
C'est évident ! Oh ! j'ai l'âme toute troublée !
Grands Dieux ! Si c'était vrai ! L'on dit de mon cerveau
Souvent aussi qu'il est fêlé !... Tourment nouveau !
De verre ! De cristal ! Horreur ! Être fragile !
Passer sa vie à fuir du pas le plus agile

Qu'on peut, sans appuyer trop le pied sur le sol,
Le dur contact de tout objet qui n'est pas mol ;
Renoncer aux baisers, aux ardentes caresses
Que prodigue la lèvre aimable des maîtresses !
Porter en soi, partout, un éternel danger !
Hélas ! Je serai donc forcé pour voyager,
Je serai désormais forcé, quoique l'on dise,
De mettre un écriteau sur mon dos, où l'on lise
Cet affreux mot : « FRAGILE » ! Oh ! je suis effrayé,
Stupide, effaré, fou... je suis vitrifié !...

Il se roidit et penche à la renverse.

Grand Dieu ! j'ai failli choir !... Quoi ! j'ai peur d'une chute,
Moi sujet par nature à plus d'une culbute !
Sujet aux coups de pied, soufflets, coups de bâton !
Ah ! je me sens perdu !...

SCÈNE VII
PIERROT, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Pierrot !...

PIERROT.

Que me veut-on

Encore ?

COLOMBINE.

Cher Pierrot, viens ça que je t'embrasse !

PIERROT.

Sa proposition aimable m'embarrasse !

COLOMBINE.

Pierrot, je m'ennuyais toute seule.

PIERROT.

Pourquoi ?

COLOMBINE, *tendrement.*

Pourquoi ?... Mais je ne peux que m'ennuyer sans toi !

PIERROT.

Bonne petite femme !

COLOMBINE, *allant vers lui.*

Allons !

PIERROT.

Non ! Non ! recule,

Recule-toi.

COLOMBINE.

D'où vient cet effroi ridicule ?

Tu ne m'aimes donc plus ? Nous ne partons donc plus ?

PIERROT.

Ne verse pas de pleurs... qui seraient superflus !

COLOMBINE.

Mais, mon Dieu ! qu'as-tu donc ? Quelle mouche te pique ?

Qu'as-tu ? réponds... N'allez pas croire qu'il s'explique !

Ne suis-je déjà plus ta chatte d'autrefois,

Ta Colombe, voyons ?

PIERROT.

Les accents de ta voix

Tirent de mes yeux durs des larmes de tendresse ;
Mais tu me vois forcé de vivre sans maîtresse
Et de te refuser des baisers que jadis...

COLOMBINE.

Refuser mes baisers ! Ce n'est pas un, mais dix
Que je t'en veux donner ! dix ou douze !... Regarde :
Je suis belle, et je veux...

PIERROT, *fuyant*.

Non ! J'appelle à la garde !

Non ! ne m'embrasse pas !

COLOMBINE.

Dix ou douze, entends-tu ?

PIERROT.

Non ! J'appelle le guet !

COLOMBINE.

D'où vient cette vertu
Effarouchée ? Eh bien ! soit ! Monsieur, je vous quitte !

Elle fait mine de sortir.

PIERROT, *désolé*.

Colombe, Colomba, ne t'en va pas si vite !
Je voudrais t'expliquer...

COLOMBINE.

Explique-moi...

PIERROT.

Je suis

De verre !

COLOMBINE, *riant*.

Ah ! Ah !

PIERROT.

Tu ris, tu ris de mes ennuis ?

COLOMBINE, *à part*.

Le fou ! Pauvre Pierrot ! Il est toujours le même !
C'est Arlequin qui l'a dû tromper ! Comme il m'aime !
Il n'est pas bête, lui !

À Pierrot.

Viens m'embrasser !

PIERROT.

Grands dieux !

Quand tu tournes vers moi tes yeux noirs, tes grands yeux,
En me disant cela, j'ai la soudaine envie
De t'embrasser et d'y risquer ma chère vie !

COLOMBINE.

Eh bien ! soit !

PIERROT, *avec hésitation*.

Eh bien !... non ! à quoi bon ? Tu n'aurais
Qu'à me serrer trop fort ! non ! tu me casserais,
Et tu te ferais mal : le verre coupe !... Écoute,
Tiens, je forme un projet qui te plaira sans doute...
C'est de concilier l'amour et la vertu,
La suprême vertu : la chasteté ! veux-tu ?
Le veux-tu ? Je deviens homme d'une autre étoffe ;
Nous lirons du Platon !...

COLOMBINE, *étonnée.*

Platon ?

PIERROT.

Un philosophe

Qui voulait qu'on s'aimât d'un peu loin ! c'est très grand !

Je goûte ce Platon !... il m'entraîne... il me prend !...

J'approuve pleinement sa sublime méthode :

Pour les gens en cristal je la trouve commode !

Soyons Pétrarque et Laure ! et sache, ô ma beauté,

Que l'on peut se refaire une virginité !

Soyons naïfs et purs ! soyons éthérés !

COLOMBINE, *furieuse.*

Bête !

Un jour j'arracherai tes deux yeux de ta tête !

PIERROT, *subitement résigné.*

Mais j'aime mieux...

COLOMBINE.

Attends !... un bon bâton, mon cher,

Me dira si ton dos est de verre ou de chair !

Pierrot demeure plongé dans une mélancolie profonde. Arlequin entre.

SCÈNE VIII

PIERROT, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à Colombine.*

Chut ! La ruse est de moi ! Qu'en dis-tu ?

COLOMBINE.

Que je t'aime.

ARLEQUIN.

Te montrer sa bêtise avec mon stratagème,

Et de ces mille peurs nous étant fait un jeu,

Le laissant pour cassé, fuir vers le pays bleu,

C'est mon plan !

COLOMBINE.

Bon.

ARLEQUIN.

Attends.

Pierrot est toujours absorbé dans sa rêverie. Arlequin lui donne un coup de pied au derrière et jette à terre un morceau de vitre qui se brise.

Ma vitre bien lancée

A paru tout d'un coup confondre sa pensée !

Arlequin et Colombine sortent.

SCÈNE IX.

PIERROT.

PIERROT, *sortant par degrés de sa stupéfaction.*

Oh ! c'est peut-être ma bouteille !

Il sort la bouteille de sa poche.

Mais non ! non !

Elle est intacte ! C'est un accident sans nom !

Et ce morceau luisant n'a rien qui me rassure !

Il remet sa bouteille dans sa poche.

Certainement j'ai quelque effroyable cassure !
Si j'allais, en bougeant, m'écrouler en débris ?
Essayons ! non ? Eh bien ! vraiment j'en suis surpris !
Mais ce morceau de moi, sans que cela paraisse,
Me manque ! D'où vient-il ? pourrai-je avec adresse
Le faire recoller par quelque charlatan ?
Cela ne tient jamais ! D'où me vient-il pourtant ?

Montrant son estomac.

De là ? puisque le coup fut donné par derrière !
Ma pauvre personne est, en apparence, entière,
Mais par déduction je dois être entamé...
Je sens mon estomac troué, vide, affamé :
Allons dîner !... le mal n'est pas si grave en somme...
Un estomac troué n'est pas la mort d'un homme,
Et quelques bons repas pourront calmer du moins,
Sinon guérir mon mal...

Il sort de nouveau sa bouteille.

Prodiguons-nous des soins !...

Mais hélas ! quatre fois hélas ! ô ma bouteille !
Ce n'est plus maintenant une chanson qu'éveille
Ton cristal dans mon cœur cristallisé... Je suis
De verre comme toi, ma chère, et je ne puis
Te presser désormais, hélas, sur ma poitrine !
L'un contre l'autre nous nous briserions !... Divine
Bouteille ! Quel destin que le tien, que le mien !
Nous sommes pleins de vie et nous ne sommes rien !
Nous sommes la chanson, l'espoir, la fantaisie,
La santé, la gaieté, l'amour, la poésie,
Et nous sommes brisés au moindre choc brutal,

Pendant que nous rêvons nos rêves de cristal !
C'est la loi, c'est la règle immuable et sévère
Et comme nous avons tous deux « l'éclat du verre »,
Nous en avons aussi l'humble fragilité !
Allons, séparons-nous ! tu me vois attristé
De te quitter, ô toi, ma muse, ma fidèle !...

*Il la pose à terre et s'éloigne d'elle,
puis revient précipitamment.*

Eh bien ! Non ! je ne veux pas me séparer d'elle !
Non : je l'habillerai de paille ! et, sans danger,
Je pourrai quelquefois encor l'interroger.
Lorsque je chercherai quelque rime rebelle,
Je lui dirai : « Je veux une rime, ma belle ! »
Et je regarderai le rire de ses yeux
Multiples, je ferai couler le vin joyeux
Dans ma coupe, écoutant d'une oreille attentive
Ses glous-glous qui diront la rime fugitive...
Viens, je veux fuir la ville et m'en aller aux champs ;
Je pars. Les citadins sont trop durs ! trop méchants...
Les paysans aussi, mais je saurai me faire
Un abri. Je vivrai retiré, solitaire,
Dans une grotte où l'on viendra me voir souvent
Par curiosité ; moi, de loin, recevant
Les pèlerins, d'un air convaincu, pour offrandes
Je ne demanderai que des vins et des viandes,
Et si quelque dryade impalpable consent
À m'adorer, — eh bien ! ce sera ravissant !

SCÈNE X

**PIERROT, COLOMBINE cachant un bâton derrière
son dos.**

PIERROT, *apercevant Colombine.*

Ciel ! c'en est fait !

COLOMBINE, *à part.*

Il est au point voulu d'angoisse.

Haut.

Qu'est-ce donc qui te choque ?

PIERROT, *regardant autour de lui.*

Oh ciel !

COLOMBINE.

Ou qui te froisse ?

PIERROT.

Moi ! Rien ne saurait plus me froisser, malheureux !

Oh ! l'impropriété des termes, c'est affreux !

Colombine, mon cœur se rompt, ma tête éclate,

Je suis brisé !

COLOMBINE.

Niais, sot, méchant ! âme ingrate !

Quoi ! Je veux t'embrasser, je t'aime et tu t'en vas !

À chacun de mes pas tu recules d'un pas !

Tu me paieras ceci, Pierrot !

PIERROT.

Ô cœur sévère !

Est-ce ma faute à moi, si me voilà de verre

Et si tout ce qui fit ma joie est ma terreur !

Tu me crois donc toujours de chair, c'est une erreur,

Colombine ! je suis tout de cristal, te dis-je !

COLOMBINE.

Je le crois ! C'est pourtant un singulier prodige !

Je le vois ! mais alors tu n'es plus qu'un tesson,

Car tu n'as du cristal ni l'air ni la chanson.

Toi, de cristal ! mais le cristal c'est la matière

Que traverse, en riant de plaisir, la lumière !

Les flacons de cristal, dans un souper joyeux,

Semblent tout pétillants d'esprit et de clins d'yeux !

Ils nous versent l'ivresse en chantant et l'on aime,

Dans un toast, le tin-tin des cristaux de Bohême !

Quand je prends mon miroir, j'y vois, dans le cristal,

Répondre à mon sourire un sourire idéal.

Le cristal est le bien-aimé de Colombine...

Toi tu m'as l'air d'un sac tout gonflé de farine !

PIERROT.

Pauvre Pierrot !

COLOMBINE.

Le verre est encore trop beau

Et trop doux au toucher pour imiter ta peau !

Voyons, blanc personnage, est-ce que ton œil brille ?

Serais-tu la parure et l'orgueil d'une fille ?

Quand te vit-on tout flamme et beau comme le jour ?

Es-tu fait de gâté, de lumière et d'amour ?

PIERROT.

Et pourtant me voilà de verre.

COLOMBINE.

Ô menton chauve !

Je t'aurais cru plutôt en pâte de guimauve !

PIERROT.

Je pense comme toi ! c'est un mal inouï,
Invraisemblable, mais c'est le mien, le mien, oui,
Je suis vitrifié, cristallisé, fragile !...

Colombine fait un pas vers lui.

Ne m'approche donc pas, ma Colombine agile !

COLOMBINE.

Je ne veux qu'approcher mon bâton de ton dos !

PIERROT.

Mais tu vas me broyer à grand bruit jusqu'aux os !

COLOMBINE.

Cela me plaît... je veux régler nos comptes, lâche !

PIERROT, *reprenant subitement sa dignité d'homme.*

Trêve aux injures !

COLOMBINE, *brandissant le bâton.*

Soit ! des coups !

PIERROT, *de même.*

Non, je me fâche !

COLOMBINE.

Oh ! oh ! Te voilà bien cassant !

PIERROT, *replongé dans ses terreurs.*

Hélas !

COLOMBINE.

Fort bien !

Tu veux que je m'en aille ! et je n'en ferai rien !
Ah ! tu méprises donc mes caresses !...

PIERROT, *épouvanté.*

Colombe !

COLOMBINE, *bâton levé.*

Je vais !...

PIERROT, *résigné.*

Caresse-moi !... Tes bras seront ma tombe !

COLOMBINE.

C'est ce bâton qui va te caresser...

PIERROT.

Pitié !

Non ! ne fais point d'éclat !... Par la tendre amitié
Qui parfois nous sépare et parfois nous rassemble,
Ne me casse pas !... Chut !... J'ai craqué, ce me semble ?...
Ah ! tu m'as fait courir, et j'ai marché trop fort.

COLOMBINE, *le rossant.*

Voici pour compléter la malice du sort !

PIERROT, *battu, court autour du théâtre,
poursuivi par le bâton levé.*

Ah ! ciel !

COLOMBINE.

Gredin !

PIERROT.

Pitié !

COLOMBINE.

Vengeance !

Pierrot vient s'agenouiller sur le devant de la scène, courbant l'échine, levant les yeux sur le bâton.

ARLEQUIN, surgissant.

À moi ma batte !

PIERROT, battu par Colombine et Arlequin.

En dix mille morceaux je suis brisé !

Arlequin, d'un revers de sa batte, fait sauter au loin la bouteille de Pierrot qui se brise à grand fracas. On entend dans la maison un bris de vitres.

PIERROT, indiquant le côté d'où vient le bruit.

J'éclate !

Il tombe à la renverse.

ARLEQUIN, joyeux.

Bravo ! ma foi ! cela n'a pas mal réussi.
Nous, pendant que Pierrot restera seul ici,
Nous pourrons nous aimer sans crainte, ô Colombine,
Sous le gai parasol d'une voile latine !

Il entre chez Pierrot.

SCÈNE XI PIERROT.

PIERROT, seul, étendu sur le sol ; il dresse la tête.

Ma tête n'a rien eu ! — Je m'en étais douté !

Il se met sur son séant.

Quoi ! Le torse non plus n'aurait pas éclaté ?

Il remue les bras.

Les bras ? Les bras, aussi solides que le torse,
Les bras sont à la fois pleins de grâce et de force !
Ah !... je vais donc... mais non, Pierrot, tu n'es qu'un sot,
Tu n'es qu'un étourdi, réfléchis donc, Pierrot.
On ne saurait, après une chute pareille,
Qu'on soit homme ou qu'on soit tout simplement bouteille,
Rester entier étant de verre. Il est fatal
Que ma chute ait rompu mes jambes de cristal,
Puisque j'ai mes deux bras et ma tête, et mon buste,
Sans aucune brisure... ai-je raisonné juste ?
Oui !... je suis cul-de-jatte ! Eh bien l'essentiel
Est de vivre, de voir la lumière, le ciel,
De respirer le vent joyeux dont on s'enivre !...
J'ai toujours tant aimé de vivre, moi, de vivre
En mettant mon malheur en chansons, qu'il me plaît
Encore mieux cent fois exister incomplet
Que d'être mort, afin de chanter, et dussé-je
Subir à tout jamais la faim, le chaud, la neige,
Je vivrai ! Je veux vivre en chantant !...

Il chante.

La ! la ! la !

Avec une tristesse subite.

Mais non ! non ! ma vertu ne va pas jusque-là !
Non ! J'aime mieux la mort qu'une vie aussi triste !...
Ma prestance n'est plus digne d'un grand artiste !
Et je vais me briser moi-même tout à fait !

Ce sera bref !

Il se donne des coups.

Comment ! Je résiste ?... En effet !

C'est étonnant.

UN CRI DE COMMANDEMENT, *dans un porte-voix,
derrière la scène.*

Laissez accoster la chaloupe !

Hop ! adieu va ! et vous, les vents, soufflez en poupe !

PIERROT, *avec une douleur profonde.*

Tu files, mon étoile !

ARLEQUIN, *chantant dans la coulisse.*

Vogue, vogue la galère,
Plus vite et plus vite encor,
Vers Cythère,
Cythère aux horizons d'or !

La rive semble enflammée,
Et, sous un rideau vermeil
De fumée,
S'écrouler dans le soleil !

PIERROT, *se relevant brusquement avec désespoir,
puis s'arrêtant stupéfait.*

Ah ! j'ai donc oublié

Que je ne puis courir, étant estropié !

Dieu ! — tout m'est éclairci ! Ma bêtise est certaine !

Je redeviens de chair pour mieux sentir ma peine !

ARLEQUIN, *dont la voix s'éloigne par degrés.*

Tout s'écroule avec la brume,
Mais soudain l'îlot charmant
Dans l'écume
Émergera doucement.

PIERROT, *tourné vers la coulisse.*

Vous m'avez, aujourd'hui, trompé, couple inhumain,
Et vous me tromperez encore, dès demain.

Se tournant vers les spectateurs.

De grâce, vous du moins, Messieurs, et vous, Mesdames,

Ne prouvez-vous pas la bonté de vos âmes ?

Hélas ! vous avez vu leur ruse contre moi

S'ourdir et leur mensonge exciter mon effroi !

Vous savez si je suis, messieurs, un personnage

Fait exprès pour de tels accidents de ménage !

Oui ! le malheur sur moi toujours s'acharne ainsi !

Dites, qu'avais-je fait pour mériter ceci ?

Rien ! Je fus confiant, je fus naïf, que sais-je ?

Candide comme l'est mon costume de neige...

Ah ! malheureux Pierrot ! De grâce, vous du moins

Consolez-moi, vous tous de mon malheur témoins ;

La consolation que ma douleur désire

Il n'en est qu'une : c'est vous voir rire ou sourire ;

Et Pierrot oubliera tous ces tourments passés,

Mesdames et Messieurs, si vous applaudissez !

Rideau.

PYGMALION
poème dramatique en un acte

Jean AICARD

AU LECTEUR

Ces vers sont ce qu'ils sont : et je pourrais moi-même
Te dire tel passage où ma main a tremblé,
Lecteur ; mais il tremblait aussi, mon cœur troublé,
Lorsque, une nuit d'été, j'écrivis ce poème.

Lequel vaut mieux, la vie ou l'art ?... ô vieux problème !
Ô combat ancien que j'ai renouvelé !...
Je conclus simplement qu'un soir il m'a semblé
Que rien ne vaut la lèvre ardente qui dit : j'aime !

Songe bien que ces vers furent d'abord chantés
Dans les pins odorants, près des flots argentés,
Sous un ciel tout pareil au ciel chaud de la Grèce ;

Que fixement deux yeux me hantaient, deux beaux yeux ;
Et ne vois en ce rêve où passe ma jeunesse
Qu'une aspiration vers la femme et les dieux.

Paris, 1872

Personnages.

Une FEMME.

Un STATUAIRE.

Une STATUE.

Un SERVITEUR.

Chœur invisible de jeunes paysannes.

Les costumes peuvent être de la Renaissance.

Le théâtre représente un atelier de statuaire. Çà et là, en désordre, quelques outils. Des sièges. À droite, debout sur piédestal bas, à demi cachée sous un rideau bleu, une statue de femme. À gauche, une porte fermée par une draperie ; au fond, des arcades ; au-delà des arcades, la balustrade d'une petite terrasse ; au-delà encore, des collines, la mer, le ciel. C'est la fin du jour. — Au lever du rideau, la portière, à gauche, s'agite.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA STATUE, LA FEMME, LE SERVITEUR.

LE SERVITEUR, à la femme encore invisible.

Non !... Mon maître défend qu'on passe cette porte !
Ce seuil m'est à moi-même interdit.

LA FEMME.

Eh ! qu'importe !

J'entrerai, je le veux.

La femme apparaît.

LE SERVITEUR.

Dieux !

LA FEMME.

Surveille avec soin

Le retour de ton maître ; aperçois-le de loin
Et reviens aussitôt m'avertir. Va, te dis-je.

LE SERVITEUR, à part.

J'obéis ; malgré moi je fais ce qu'elle exige.

SCÈNE II.

LA FEMME, LA STATUE.

LA FEMME. *Elle s'avance vivement vers la droite et, devant la statue, s'arrête ; elle la contemple un moment en silence, puis :*

Te voilà donc, statue, ô marbre froid et dur,
Debout dans ta beauté sous un rideau d'azur,
Ainsi qu'une déesse au fond d'un sanctuaire,
Dans un temple où peut seul entrer ton statuaire.

Un silence.

Ô souvenir poignant ! quand tu n'étais encor
Qu'un bloc de marbre informe acheté pour de l'or,
Au sculpteur hésitant je servis de modèle...
Et c'est de ma beauté qu'il t'a faite si belle !
Hélas ! quand il m'eut pris mon charme, à son insu,
Lorsque de mon amour secret, il eut reçu
La fièvre de créer son œuvre dans la joie,
Il me chassa bien loin de lui, comme on renvoie
Le valet qui n'est plus utile à la maison...
Puis un immense orgueil égarant sa raison,
Le cœur palpitant d'aise et l'ivresse dans l'âme,

Il aima la statue au lieu d'aimer la femme !
Depuis ce temps, il est tombé comme un vaincu ;
L'artiste meurt en lui, l'homme n'a plus vécu ;
Il laisse, oisif et seul, s'éteindre son génie,
Faute de cet amour qui me brûle, et qu'il nie !

Tu souris, toi, pendant que je pleure sur lui,
Comme si tu pouvais comprendre mon ennui !...
Qu'es-tu donc pour oser lutter avec la femme,
Toi, corps vide d'esprit, regard vide de flamme !
Qu'es-tu, fragile corps ? que pourrais-tu sur moi ?
Rien !... Mon orgueil est juste et grandit près de toi !
Un seul de mes cheveux, un soupir de ma bouche,
Mon regard qui te voit ou ma main qui te touche,
Sont beaucoup plus que toi, froide immobilité !
Je peux, moi, le sais-tu ? déformer ta beauté,
Briser d'un coup ces pieds, ces bras, ces mains, ce torse,
Ce front ! — qui sont soumis au vouloir de ma force.

Exaltée, elle saisit un marteau.

Tiens ! sous le marteau lourd, croule en mille débris !

Elle s'arrête au moment de frapper.

Mais non ! reste debout : ... assez tôt j'ai compris
Que j'allais me frapper dans ma beauté moi-même.
En t'aimant, malgré lui, c'est un peu moi qu'il aime !
Et puis, l'art est divin, l'art est grand ! Après moi,
Après la vie en fleurs. les dieux, l'amour, la foi,
C'est toi le but sacré ; tu marches la seconde,
Et nous berçons le rêve et la douleur du monde !
Ô chef-d'œuvre de l'art, sous la splendeur du jour,
Toutes deux nous avons droit à notre part d'amour ;
Tu m'as ravi la mienne, et je te la réclame :

Tu garderas l'esprit ; je veux le cœur et l'âme !

SCÈNE III. LA STATUE, LA FEMME, LE SERVITEUR.

LE SERVITEUR.

Le maître est là ; fuyez ! j'ai peur ; fuyez, fuyez !

Il sort.

LA FEMME, *les yeux toujours fixés sur la statue.*

Je vais le voir verser tout son cœur à tes pieds.

Elle se dissimule derrière un pli de draperie.

SCÈNE IV. LA STATUE, LE STATUAIRE ; LA FEMME, **cachée.**

LE STATUAIRE. *Il arrive, rêveur, un peu triste ; il marche
lentement, vers la statue.*

Immuable splendeur, ô sereine harmonie,
Ode en marbre éclatant que sculpta mon génie,
Fière déesse à qui je donne tant d'amour,
Pourquoi ne me rends-tu que froideur en retour ?
Ton créateur pourtant veut être ton esclave,
Enchaîner son génie à ta grâce suave,
T'avoir pour seul triomphe et t'avoir pour seul bien ;
La richesse n'est rien ; la puissance n'est rien !
Et quand je te contemple ici, seul et sans gloire,
L'univers méprisé s'en va de ma mémoire !
Comme est belle ta tête ! et beau le mouvement
De tes bras souverains arrondis doucement !
Comme ton sein pourrait vivre et bondir à l'aise !

À peine sur le sol si ton pied léger pèse,
Et le pli de ton voile, aux hanches retenu,
Trahit tous les secrets de ton corps chaste et nu !
Oh ! si le sang du cœur soulevait ta poitrine,
Si je pouvais en toi souffler l'âme divine,
Quel éblouissement me ferait chanceler !
Si, plus léger encor, pouvait se desceller
Du marbre qui le tient ton pied, la grâce même !
Si je voyais ta bouche éclore et dire : « J'aime ! »
Et si tu descendais vers moi, tendant les bras,
Lente et me souriant, oh !...

La femme paraît.

LA FEMME.

Ne blasphème pas !

LE STATUAIRE, *sans la voir.*

Ciel ! qui donc a parlé ? les dieux, les dieux eux-mêmes.
Ayant pris mes regrets pour autant de blasphèmes,
Les dieux m'ont-ils donné cet avertissement ?
Non ! les dieux sont muets autant que sourds, vraiment !
Quelqu'un doit être ici !

LA FEMME.

Moi ! calme ta colère.

LE STATUAIRE.

C'est toi dans ma maison ! toi ! toi ! qu'y viens-tu faire ?

LA FEMME.

Calme donc ce courroux.

LE STATUAIRE.

Que veux-tu ? Va-t'en, fuis !

LA FEMME.

Je ne m'en irai pas ; tu sauras qui je suis.

LE STATUAIRE.

Je ne l'ignore point.

LA FEMME.

Tu te trompes toi-même :

Mon nom ?

LE STATUAIRE.

Va-t'en !

LA FEMME.

Je suis une femme qui t'aime.

Le statuaire fait un geste de suprême ennui.

C'est tout ce que tu sais ; l'oubli t'a pris mon nom ;
Mais l'amour, sais-tu bien ce qu'est l'amour ?

LE STATUAIRE.

Oui.

LA FEMME.

Non !

Non ! tu ne sais donc pas qui je suis !

LE STATUAIRE.

Va-t'en, femme !

LA FEMME.

Eh bien ! c'est moi la vie et l'amour, Psyché, l'âme !

LE STATUAIRE.

Je ne te connais point.

LA FEMME.

Donc, tu me connaîtras !

LE STATUAIRE.

J'ai mes dieux.

LA FEMME.

De faux dieux.

LE STATUAIRE.

Va-t'en !

LA FEMME.

Tu m'entendras !

J'ai pitié de l'erreur et je te trouve à plaindre
D'aimer un être froid qui ne sait pas êtreindre ;
Un jour tu me chassas ; je reviens aujourd'hui.
Quand l'homme fuit l'amour, l'amour s'attache à lui :
Me voici de nouveau, j'arrive et je m'impose :
Je veux lutter avec la beauté d'une chose !

LE STATUAIRE, *regardant la statue.*

Son triomphe est certain.

LA FEMME.

Tu le crois ?

LE STATUAIRE.

Je le crois.

LA FEMME.

Eh bien ! ouvre les yeux de ton esprit, et vois !

LE STATUAIRE.

Femme, va-t'en d'ici ; va-t'en ; tu perds ta peine ;
Tes reproches sont vains et ta constance est vaine ;
J'ai, te dis-je, mes dieux, mon rêve, mon amour ;
D'espoirs et de regrets j'ai mon lot chaque jour,
Si lourd qu'à le porter mon courage chancelle.
Regarde. J'ai créé cette forme immortelle.
Elle est à moi, de moi. Si tu peux, apprends-moi
Un espoir plus profond, un plus terrible effroi
Que ceux que j'ai sentis quand, la main sur la pierre,
Je recherchais au fond d'une ébauche première
Les seuls et vrais contours de ma divinité
Qui gisaient, incertains, dans le bloc tourmenté.
Mon amour et mes dieux, c'est l'art ; c'est elle encore.
Oui, je t'aime, Beauté !... Déesse, je t'adore !
N'est-ce pas toi la vie ? — Est-ce mon propre cœur,
Ou, quand tu jaillissais sous mon ciseau vainqueur,
N'ai-je pas entendu, sous ta mamelle gauche,
Un battement de cœur vague comme une ébauche
Et se gonfler ton sein d'insensibles soupirs ?
Oh ! c'est toi le seul but digne de mes désirs :
Tu ne trahis pas, toi, du moins ! L'être qui t'aime
Te retrouve toujours belle, toujours la même,
Immuable et debout, pure éternellement,
Et tu grandis celui qui devient ton amant !

LA FEMME.

Non ! car loin d'animer d'un feu nouveau ton âme,
Elle a de ton génie éteint l'ancienne flamme
Et te voilà vaincu, faible, gisant, dompté,

Et replié sur toi dans ta stérilité.
Ah ! tu te réjouis de n'avoir pour souffrance
Rien que ton vain regret et ta fausse espérance,
Imaginaire mal et factice douleur
Qui blessent ton esprit sans effleurer ton cœur !
Eh bien ! sache-le donc, apprends-le de ma bouche,
Ton mal est volontaire et n'a rien qui me touche ;
Il ne te grandit pas ; un homme doit subir
Une grande souffrance au cœur s'il veut grandir !
Il faut, les yeux noyés de larmes, qu'il gémisses,
Qu'il emporte partout avec lui son supplice,
Et l'art sublime essuie alors avec sa main
Les pleurs jamais taris de ce malheur humain !

Tu n'es pas le premier, dans ce vieux monde (écoute !)
Qui sur tant de chemins se soit trompé de route ;
Tu n'es pas le premier qui, las de tant souffrir,
Pour sa chimère ainsi se soit laissé mourir !...

Un statuaire épris d'une femme de pierre
Fatiguait vainement les dieux de sa prière ;
Il obsédait le temple, il obsédait le ciel ;
Il usait à genoux les marches de l'autel,
Il levait des regards pleins de pleurs aux étoiles
Et quand il écartait les plis pesants des voiles
Qui dérobaient à tous le marbre bien-aimé,
Il retrouvait toujours du marbre inanimé ;
Toujours les mêmes yeux regardaient sans prunelle,
Immobiles et froids, sa douleur éternelle ;
Toujours les mêmes bras, se tendant sans désir,
Lui donnaient le refus obstiné de saisir,
Et la même hauteur et le même silence
Inexorablement niaient son espérance.

LE STATUAIRE.

Écrasantes douleurs de l'impossible amour,
Hélas ! je vous connais, je vous connais !

LA FEMME.

Un jour,

Elle s'émut enfin, la déesse sans âme ;
Les flammes du baiser en firent une femme.
Le souffle de l'amour, le toucher de l'amant
Si lentement vainqueur triompha brusquement,
Et plus grand, plus heureux du moins que Prométhée,
Pygmalion donna la vie à Galathée.

LE STATUAIRE.

Ô moment savoureux, indicible, inouï,
Où la lèvre naguère immobile dit : « oui ! »,
Ô vous, puissant appel d'un rêve qui s'anime,
Attrait fatal des bras ouverts comme un abîme,
Vous avez donc un jour empli l'âme et les yeux
D'un homme chancelant de l'ivresse des dieux !...

LA FEMME.

Tel, cet amant marcha vers la beauté suprême,
Muet, et tout son corps jetait un cri : « Je t'aime ! »
La femme n'avait pas quitté son piédestal
Et quand ce chercheur crut qu'il tenait l'idéal,
Quand il crut, ce mortel, qu'il inventait la vie,
Avant que de sa joie il eût l'âme assouvie,
La femme redevint statue et, lentement,
Dans ses bras refermés étouffa son amant.

LE STATUAIRE, *se jetant aux pieds de la statue.*

Eh bien ! j'accepte. Allons, anime-toi, statue !
Vis, parle et donne-moi ce grand baiser qui tue !
Vivre après ce moment ne me serait plus rien !
Mourir par toi sera sublime !... Je veux bien !

LA FEMME.

Que parles-tu de mort désirée et sublime ?
Que parlais-tu de bras ouverts comme un abîme !
N'es-tu pas mort, dis-moi ? ne t'es-tu pas jeté
Dans cet embrassement fatal de la beauté ?
Certes ! elle n'a pas replié, ta statue,
Ses deux bras frémissants de qui l'étreinte tue !
Elle n'est pas vivante, elle ne vivra pas ;
Mais toi, tu l'as si fort serrée entre tes bras
Que, t'anéantissant complètement en elle,
Hélas ! hélas ! ta propre étreinte t'est mortelle.
Tu ne vis plus. Tu n'es qu'une ombre de vivant,
Mort pour tous, mort pour moi, mort pour l'art décevant !

LE STATUAIRE.

Je ne te comprends pas. Quoi ! toute ma pensée
Sur le beau rayonnant sans relâche fixée !
Sa clarté réfléchie en mes jeux éperdus ;
Quoi ! mon cœur pris par lui ! mes bras vers lui tendus !
Quoi donc ! c'est là la mort ! quoi ! ce n'est pas la vie !

LA FEMME.

Le souffle créateur t'échappe, âme asservie !
Ce n'est plus l'Idéal...

Montrant la statue.

C'est elle qui te plaît,
Elle, fragment chétif, idéal incomplet,

Elle, frêle unité dans le nombre des formes,
Faible nombre, parmi les légions énormes
Des formes de la vie et des choses qui sont !
Tu peux douter et dans tes mains prendre ton front,
C'est là le vrai : crois-moi...

LE STATUAIRE.

Qui ? moi ! que je te croie !
Toi qui veux ni enlever mon espoir et ma joie !
M'arracher à l'autel que je tiens embrassé
Et sur le vide enfin fermer mon bras lassé !

LA FEMME.

Je veux croiser tes bras : ce n'est pas sur le vide !
Et ce que je voudrais prendre à ton cœur avide
C'est la fausse espérance et le bonheur qui ment.
As-tu jamais, dis-moi, vu mes yeux seulement ?
Quand j'étais là, debout pour toi, tremblante et nue,
Devant toi qui cherchais une forme inconnue
Dans l'argile trop molle où le marbre trop dur,
As-tu vu dans mes yeux se refléter l'azur
Et ma douleur frémir en pleurs à ma paupière ?
Non ! parce qu'impuissant à fixer dans ta pierre
La douleur des regards comme l'azur des cieus,
Tu n'as pas songé même à regarder mes yeux !
Et pourtant aujourd'hui que voudrais-tu pour elle ?
La vie ! ainsi tu sens qu'elle en serait plus belle !

LE STATUAIRE, *pieusement, à la statue.*

Oui, j'ai rêvé de voir palpiter ton contour ;
D'un vil espoir humain j'ai souillé mon amour,
Et d'effleurer tes pieds mes lèvres sont indignes.

Oh ! ne dérange pas la beauté de tes lignes !
De grâce, par pitié, ne me tends pas les bras !
Reste-moi belle ainsi ! ne vis pas ! ne vis pas !

LA FEMME.

Elle ne vivra pas, artiste, sois tranquille !
Et vous jouerez sans fin votre muette idylle,
Pendant que les printemps émus vivront la leur !
Va, reste, si tu veux, ployé dans ton malheur ;
Quelque autre m'aimera. Suis-je pas jeune et belle ?
Quelque autre à mon amour ne sera pas rebelle,
Avec qui nous irons, entrelaçant nos mains,
Au printemps qui renaît, par les joyeux chemins.
Va ! je t'aurais donné la science suprême,
La science des dieux que l'on sait lorsqu'on aime !
Ta pensée eût plus haut pris un plus large essor,
Et je t'aurais donné d'autres chefs-d'œuvre encor !

LE STATUAIRE, *à lui-même.*

D'autres chefs-d'œuvre !

LA FEMME.

Enfant ! la vie est si féconde !
En elle, coule à flots la beauté sur le monde :
L'artiste est le voleur divin qui la lui prend ;
C'est par elle et non point par soi que l'on est grand !
Homme, triste orgueilleux, souviens-toi que la femme
A le secret profond de raviver ton âme ;
Que rien qu'en dénouant mes cheveux d'or soyeux
Je ferais rayonner des flammes dans tes yeux !
Que, sous ma fraîche peau, la couleur de mes veines
Seule peut, après tout, rendre tes luttes vaines...

Va, sur ton cœur d'ennuis et de tendresse empli,
J'ai le droit de victoire et j'ai le don d'oubli !...
Mais adieu ! Je renonce à toi.

LE STATUAIRE.

Non ! reste encore !...

LA FEMME, *à part.*

Il s'est troublé !

LE STATUAIRE.

Je veux savoir ce que j'ignore ;
Ton secret me tourmente et je veux le savoir.

LA FEMME, *à part.*

Il est à moi !

Haut.

Vois donc, vois la splendeur du soir.

Elle l'entraîne vers la terrasse.

Là-bas, à l'Occident, vois, vois, que de lumière !
La dernière heure est là, semblable à la première ;
(Puisse aussi pur en toi le vrai jour se lever !)
Quoi ! tu ne vins jamais t'accouder et rêver,
À ce moment du soir, devant ce large espace ?
Vois ce chevreuil qui court... ce nuage qui passe !
Écoute tous les bruits, vois toutes les clartés !

LE STATUAIRE.

Un trouble naît en moi !

LA FEMME.

Vois, vois, que de beautés !

LE STATUAIRE.

Quels parfums dans le vent ! Comme l'ombre s'apprête !
L'air doux fait palpiter mes cheveux sur ma tête !

LA FEMME.

Regarde. Le soleil a disparu ; la nuit
S'avance gravement ; une étoile la suit,
Deux, trois, et des milliers, — et des milliers encore
Qui font l'obscurité douce comme une aurore.
Les bruyères en fleurs, les cyprès, les roseaux,
Ondulent avec bruit comme les vastes eaux
De la mobile mer qui là-bas se fait sombre ;
Voici l'heure des dieux : ils se pressent dans l'ombre ;
Ils viennent préparer la moindre éclosion ;
Ils viennent présider à la création ;
Ils viennent dans le vent, les parfums, la rosée,
Consolant du soleil la poussière embrasée
Ainsi que du réel le travailleur qui dort,
Élaborer la vie au creuset de la mort.
C'est l'heure de l'amour mystérieux ; regarde :
Sous ces arbres lointains un couple se hasarde
Sans crainte des sentiers profonds et ténébreux ;
Ils ont senti les dieux cachés passer sur eux,
Et comprenant qu'ils sont aimés par toute chose,
Par la fleur endormie et par l'étoile éclosée,
Par la lune qui met sur leurs fronts sa clarté.
Ils marchent, souriants, dans leur nubilité.

LE STATUAIRE.

Je vois. Ils sont heureux : ils vivent dans leur rêve,
Et vers les astres, dans les vents, leur cœur s'élève.
Ils suivent une loi commune à l'univers :

Ils s'aiment. Les ramiers, au fond des myrtes verts,
Les loups dans les forêts, connaissent cette joie.
Moi, j'ai dit, en marchant triste et seul dans ma voie :
« C'est par moi que le Beau respandit radieux ;
Je corrige l'erreur dans l'ouvrage des dieux !... »
Et, leur faisant la guerre avec leurs blocs de marbre,
J'ai laissé frissonner les colombes dans l'arbre,
Les loups dans la forêt, les amoureux aux champs,
Et les arbres, les airs, les flots dire leurs chants.

LA FEMME, à part.

Il fléchit par degrés. Il m'appartient !

*Ici on entend le chant d'une flûte,
lointain, mais pur et distinct. Au statuaire :*

Écoute !

Un piéton attardé chante en suivant sa route ;
Un petit rouge-gorge, en quête d'un buisson,
Une dernière fois dit sa grêle chanson,
Et, noir sur le ciel pourpre, un rossignol prélude ;
Une immense rumeur pleine de quiétude
Monte du sein des flots, des forêts et des monts ;
Toute cette rumeur immense dit : aimons !
Et les couples dansants des nymphes, des sirènes,
Sur l'humide prairie ou sur les eaux sereines,
Tournent au bruit que fait la flûte du pasteur,
La flûte aux sept roseaux d'inégale hauteur ;
C'est la flûte de Pan, c'est la flûte champêtre
Qui rappelle le bruit doux et profond de l'Être,
Le bruit de la nature, orgue à mille tuyaux
Qu'emplir le grand dieu Pan de souffles inégaux ;
Et voici qu'imitant la nymphe, au clair de lune,

Leste, et d'un pied joyeux, la paysanne brune,
Sur l'aire où tombera demain l'épi de blé,
Danse, lassant un peu le pasteur essoufflé.

*Le son de la flûte expire ; de joyeux éclats de rire s'éparpillent
dans la nuit ; puis le chœur des jeunes filles s'élève.*

CHŒUR DES JEUNES PAYSANNES.

Dansons en chœur, dansons autour de l'aire ronde ;
Nous étions au travail dès pointe du jour ;
Les Jeunes Gens m'ont dit que le repos du monde
C'est la nuit et l'amour.

Dansons en chœur, dansons autour de l'aire ronde ;
Nous étions au travail dès la pointe du jour ;
Les Rossignols m'ont dit que le bonheur du monde
C'est la nuit et l'amour.

Dansons, dansons en chœur autour de l'aire ronde ;
Nous étions au travail dès la pointe du jour ;
Les Étoiles m'ont dit que la beauté du monde
C'est la nuit et l'amour.

Le chant des jeunes filles s'apaise et meurt. Un silence.

LE STATUAIRE.

Le frisson de l'azur a passé dans mon être !...
... Ton souffle tout à coup me touche et me pénètre.
Grand dieu que j'ignorais, amour ! amour ! amour,
Toi qui fais l'ombre plus féconde que le jour !...
Magnifique, la nuit glisse sur la campagne ;
Le rythme universel la berce et l'accompagne
Plus lent que lorsqu'il suit la marche du soleil.
Ô vie, ô mouvement, ô sommeil, ô réveil,
Je vous comprends soudain, éternelle jeunesse !

Je respire à longs flots un bonheur qui m'opresse !
Ô cheveux dénoués ! Caresses dans les soirs
Au fond de la forêt, parmi les arbres noirs !
Femme, source d'amour d'où l'idéal ruisselle !
Amour, joie et douleur, ô vie universelle,
Si je vous ai compris, mes chefs-d'œuvre vivront
Sous ce grand ciel lointain que je touche du front !

REPRISE DU CHŒUR, *affaibli et lointain.*

Les Étoiles m'ont dit que la beauté du monde
C'est la nuit et l'amour.

LE STATUAIRE.

Sur le fin croissant passe un nuage ; il fait l'ombre
Plus confuse, et je vois les étoiles sans nombre
Fourmiller comme au ciel dans les flots miroitants
De la mouvante mer et des calmes étangs ;
Sous d'obscur clartés, des formes indécises,
Dans la plaine debout, — sur les coteaux assises,
Sont sans doute les bois, les rochers, les maisons.
Les nuances du noir marquent les horizons...

Fixe donc en ton marbre ou fixe sur la toile
Le frisson du bois sombre ou les feux de l'étoile,
Artiste souverain qui fais la guerre aux dieux,
Ou brise enfin l'orgueil de ton cœur envieux !
Ô nuit sacrée, ô nuit, quel poète superbe
Répétera la voix du vent qui court dans l'herbe,
Et quel musicien notera les accords
De tes parfums puissants et doux, subtils et fort ?
Oh ! venez, prenez-moi, parfums inénarrables,
Vierges senteurs des pins résineux, des érables,

Des lianes flottant dans les souffles épars ;
Venez à moi, parfums et sons, de toutes parts,
Vous par qui les mortels ne sont pas solitaires,
Vous des secrets des dieux profonds dépositaires,
Venez autour de moi, parlez tous à la fois
Parfums du feu, parfum des eaux, parfum des bois,
Emportez-moi bien haut, sur vos vibrantes ailes,
Jusqu'au rêve parfait des formes les plus belles,
Vous, les inspireurs éternels de l'amour !

LA FEMME, *respectueuse avec amour, et inclinée.*

Maître, vous dominez enfin, à votre tour !

LE STATUAIRE, *l'entourant de ses bras.*

Femme, dans tes yeux purs resplendit ta prunelle,
Comme l'étoile d'or dans la nuit solennelle ;
Je t'aime, car c'est toi l'âme de la Beauté !

La femme et le statuaire se tiennent embrassés. En ce moment, la lumière douce de la lune les enveloppe. Le groupe amoureux apparaît encadré par la haute architecture des pleins-cintres, qui laissent voir la nuit immense et pâissante, la silhouette des collines baignées par la mer et la traînée miroitante du reflet lunaire sur les eaux sans fond.

LA FEMME, *dans les bras du statuaire,
se détournant à demi et montrant la statue.*

Regarde : ... Elle sourit avec sérénité.

Le rideau tombe.

Sainte-Trinide, en Provence, août 1869.

MASCARILLE à-propos en vers pour l'anniversaire de Molière

Jean AICARD

Savez-vous bien d'où moi, Mascarille, aujourd'hui
J'arrive ? — De l'Olympe ! — En vérité ? — Mais oui,
Car Jupiter, voulant, par un royal caprice,
Que l'Olympe, en l'honneur de Molière, applaudisse
Une pièce du maître, a, d'un geste, évoqué
Un éclatant décor auquel rien n'a manqué
Et nous a fait donner *Amphitryon* qu'il aime ;
Chaque dieu qu'on y voit s'interprétait soi-même :
Jupiter s'est joué, ma foi, divinement !
Et Mercure et la Nuit !... Mais Sosie, au moment
D'entrer en scène, fut trouvé soûl d'ambrosie,
Je tins donc, le sachant, le rôle de Sosie.

Molière regardait avec les autres dieux.

J'eus un grand succès : Mars perdit son sérieux ;
Et Vénus se penchait, riieuse et familière,
Vers Apollon, afin de regarder Molière ;
Et, d'échos en échos, sur les divins sommets
Le rire olympien ne retentit jamais
Plus bruyant qu'en ce jour de joie où notre verve

A désarmé jusqu'à l'impassible Minerve...
Aujourd'hui j'ai vu rire un parterre de dieux !

Après la pièce et ce succès prodigieux,
Nous, les créations vivantes du poète,
Sommes allés lui dire un compliment de fête
Mêlé, comme il convient, des nouvelles du jour.

Je viens de ma visite et, sachant votre amour
Pour Molière, en détail il faut que je la conte.
Nous étions tous présents, tous : Harpagon, GÉronte,
Tartufe, Alceste, et moi Mascarille, Jourdain,
Sganarelle suivi de ce pauvre Dandin,
Sosie, Amphitryon, puis... la troupe inhumaine
De nos femmes, ayant en tête Célimène.

Molière : « ConteZ-moi des nouvelles, amis...
Causons, puisque des dieux indulgents l'ont permis. »

Alceste là-dessus :

« En dépit de Voltaire
Et de Rousseau, tout s'est encor gâté sur terre ! »
Dit-il, et l'on riait de sa mine, mais lui :
« Hélas ! la médecine a deux camps aujourd'hui,
Et, que par l'une ou l'autre ordonnance on s'en aille,
Tout un corps de docteurs s'applaudit et vous raille :
On est entre deux feux croisés de médecins !
Tartufe voile encor du mouchoir deux beaux seins
Et chiffonne à son gré la jupe des Elmire !
Trissotin a fondé des journaux ! qu'on admire !
Vadius y répand sa bile et son savoir !...
Que de maris... Dandins, qui ne veulent rien voir !

Tout n'a fait qu'empirer, apprends où nous en sommes,
Et la race a triplé des Bourgeois gentilshommes !...

« Que n'es-tu là, Molière ! Ardent, le verbe haut,
Tu nous gourmanderais nos neveux comme il faut ;
Tu leur dirais : Cherchez un exemple en arrière !
Et tu ne rirais plus, ô génie, ô Molière ! »

Et moi, ne songeant plus à la grandeur du lieu,
Ni que Molière était présent, et qu'il est dieu :

« Ce n'est pas là montrer la véritable étoffe
D'un ami de Molière et d'un bon philosophe,
Criai-je ; oui, le monde est fort triste en effet,
Mais le maître l'a dit : l'homme n'est pas parfait !
Voyez-vous, j'ai connu Molière en sa jeunesse ;
Quand je lui vins en tête, il traduisait Lucrèce,
Et dès lors nous jouions ensemble *l'Étourdi* ;
Avec lui, j'écoutais disserter Gassendi...
Certes ! ce siècle prête à la sombre satire ;
Soit ; mais Molière encor y trouverait à rire.
Son style résolu, ferme, flexible et sûr,
Est une fine épée en acier clair et pur ;
Lucrèce en a fourbi la lame bien trempée ;
Et, s'escrimant du plat de cette bonne épée,
Molière encor rirait à cœur joie aujourd'hui
Et tout Paris, battu, s'égaierait avec lui ! »

Molière souriant m'encourageait du geste...

« Et pourtant ! reprenait l'impatient Alceste,
Je dis que tout s'est fait plus honteux et plus bas :

Que ce monde se meurt et qu'il ne le sent pas !
Et que la France, afin de confondre l'histoire... »

Mais moi, l'interrompant :

« Molière, apprends ta gloire !

Oui, ton peuple a souffert ; mais, tout pleurant encor,
En foule il veut revoir ta muse aux grelots d'or ;
Son génie a dormi : ton rire le réveille,
Vibrant comme l'airain des grands vers de Corneille !

« Ennemi du mensonge, ô poète profond,
Ô toi qui, soulevant ton masque de bouffon,
Me laissa voir tes yeux qui pleurent en silence,
Salut, gloire immortelle ! Ô gaîté de la France !
Ton peuple est consolé quand tu parles ; il sent
Qu'un peuple dont tu sors est vivace et puissant
Et qu'il est malaisé d'éteindre la lumière
Qui couronne à jamais la France de Molière ! »

Le maître m'écoutait parler et dans son œil
Étincelait un feu de génie et d'orgueil.

« Eh quoi ! dit-il enfin, aux heures de souffrance,
Mon œuvre a pu servir pour consoler la France ?...
Tu m'es cher, Mascarille, ainsi qu'un premier-né
Et c'est à toi, je m'en souviens, que j'ai donné
Ma jeunesse d'esprit en sa verdure première.
Va donc, mon fils, va dire au peuple de Molière,
Sur ce théâtre illustre où tu seras ce soir,
Comment les dieux nous ont permis de nous revoir...
Comment ici j'ai cru que le courant des âges
De la mémoire humaine éloignait mes ouvrages,

Et que par toi j'ai su leur immortalité !...

« Quoi qu'Alceste en ait dit, si mon œuvre est resté,
C'est que l'homme toujours est semblable à lui-même :
Ni pire, ni meilleur, il vit, il souffre, il aime !
L'esprit change ; le cœur n'a que de vieux secrets ;
Le cœur est éternel et n'a pas de progrès !

« Mascarille, va dire à ma race française
Que son amour constant me fait tressaillir d'aise
Et que rien n'est perdu des vigueurs d'autrefois
S'ils n'ont pas désappris mon vieux rire gaulois ;
Car le rire, inconnu des faiblesses chagrines,
Le rire, à coups pressés secouant les poitrines,
Prouve qu'un homme est fort et qu'un monde est vivant !

« Dis-leur cela ; dis-leur que désormais, souvent,
Attentif et ravi, j'écouterai, pareilles
Au bruit charmant que fait l'Hymette plein d'abeilles,
Les lointaines rumeurs de l'applaudissement.

« Va et leur dis ma joie et mon remerciement. »

Alceste veut répondre... On en rit ; il hésite...
Et moi, je suis venu vous conter ma visite.

LE BAISER DE LA REINE

comédie en un acte et en vers

Jean AICARD

Personnages .

JORGE MANOËL, 30 ans, poète portugais.

DON ALFONSE, gentilhomme portugais, officier de la reine, 30 ans.

JOSÉ, vieil échanton au service de la reine.

DON ALVAR, seigneur portugais.

Le marquis de SAINT-ALBRY, français.

La reine de Portugal.

Dona MARGUERITE, jeune dame de sa cour.

Dona CATHARINA, vieille duchesse, parente de la reine.

Cortège de seigneurs, de dames, de pages, etc.

La scène, qui pourrait se passer en Hongrie, se passe en Portugal vers la fin du seizième siècle.

Le théâtre représente un palais mauresque, résidence d'été du roi de Portugal ; on est dans une des galeries qui encadrent le jardin intérieur. Au-delà des arcades du fond, on voit le jardin plein d'orangers, de citronniers, de lauriers-roses et de rosiers chargés de roses ; au-dessus des verdure, le panache ondoyant d'un jet d'eau ; grande porte au fond à gauche ; un

peu sur le devant, à gauche et à droite, des bancs de chêne à pied tors ; à droite, au premier plan, une draperie orientale somptueuse masque une porte. — Au lever du rideau, don Alfonso achève la dernière phase d'une conversation amoureuse avec dona Marguerite. — On entrevoit, au fond du jardin, Jorge qui se promène, ses tablettes à la main, lisant.

SCÈNE PREMIÈRE
Don ALFONSE, dona MARGUERITE.

DON ALFONSE, à dona Marguerite, lui offrant une rose.

Don Ruy vous implorait en vain ; je l'entendis ;
Et ce qu'il vous disait moi je vous le redis ;
« Enfant, pour vous l'offrir, j'ai cueilli cette rose ;
« Prenez-la donc ; j'ai mis dans sa corolle éclore
« Mon amour et mon cœur avec mille baisers,
« Jetez-la sous mes yeux si vous les refusez. »

*Dona Marguerite prend la rose sans rien dire
et l'emporte en souriant.*

Vous ne le jetez pas ! — Ô dona Marguerite,
Merci !

*Dona Marguerite sort à droite ; don Alfonso par la porte
du fond à gauche. Entre Jorge.*

SCÈNE II.
JORGE.

JORGE, lisant sur ses tablettes des vers qu'il vient de composer.

*Dans la main de ma bien-aimée
Mon cœur est un oiseau plaintif ;*

*Il est dans cette main fermée
Tout pareil à l'oiseau captif.*
C'est bien. Mon cœur que sa prison irrite,
Comme au piège un oiseau se trouva pris un jour...
... Si la reine voulait protéger mon amour !...

Reprenant sa lecture.

*Mon cœur dans cette main cruelle
Qui parfois le serrant trop fort...*
Parfois ? — Mettons : souvent.
*Froisse les plumes de son aile,
Mon cœur blessé pressent la mort.*
La mort ? — Fi ! c'est trop triste !

Poursuivant sa lecture.

*Cependant quand la main ouverte
Le laisse libre, le petit,
Oublieux de la fuite offerte,
Au creux de la main se blottit !*
Le niais ! On n'est pas plus niais, Dieu m'assiste
Et pourtant c'est cela, ma foi, c'est bien ainsi,
Je suis ce qu'on appelle un amoureux transi.

Entre le vieux José.

SCÈNE III.
JORGE, JOSÉ.

JORGE.
Quelle nouvelle, ami ? La reine a lu la lettre ?

JOSÉ.
Mes devoirs d'échanson m'ont permis de la mettre

Sous sa coupe. La reine a vu le parchemin,
L'a lu, puis l'a gardé, replié de sa main.
Et maintenant, selon tes promesses, explique
Quel mystère si grand contenait la supplique ?

JORGE.

« Altesse, un malheureux vous implore humblement.
« Un mot, s'il vient de vous, finira son tourment,
« Daignez le prononcer, très haute souveraine... »
C'est cela, mais mieux dit. Bref, je veux que la reine
Protège mon amour. Elle peut tout. D'ailleurs
Pour espérer cela j'ai des motifs meilleurs.
Orpheline sans dot, qu'est-ce que Marguerite ?
Une enfant que la reine aime, une favorite,
Mais elle est sans parents.

JOSÉ.

Oui, oui, tu parles bien,
Mais dona Marguerite a son nom et toi rien.
Son grand ancêtre était de ceux que don Henrique
Envoyait en avant sur les terres d'Afrique
Et qui malgré les vents, les Maures et l'enfer
Et la mer ténébreuse ont vécu sur la mer,
Si bien que d'écuyer, que sais-je, ou majordome,
Il fut fait chevalier, eut nom de gentilhomme
Et Gonzalvez Zarco devint don Camera.
Comment peux-tu rêver que sa fille aimera
Qui ? Jorge Manoël, un rimeur, qui peut-être
A par hasard appris le latin d'un vieux prêtre
Mais qui, malgré sa mine et sa bonne façon,
Est mon égal à moi qui ne suis qu'échanson.

JORGE.

Depuis deux ans je suis à cet amour fidèle ;
S'il y faut renoncer, soit : ne parlons plus d'elle.

JOSÉ, *qui garde un visage triste.*

Eh bien, non ! — J'ai voulu te tromper. C'est assez.
Espère... Oui, tu verras ! Je sais ce que je sais...

JORGE.

Quoi ?

JOSÉ.

Tu verras !

JORGE.

Si vous aviez un bon présage
Parleriez-vous avec un si triste visage ?

JOSÉ.

C'était pour te tromper.

JORGE.

Tantôt ; mais à présent ?

JOSÉ.

À présent, je souris...

JORGE.

... pour être complaisant.

JOSÉ.

Et si j'ai mes raisons...

JORGE.

Bonnes ? Je n'y crois guère !

José, *gravement*.

Quand ton père fut mort, dans mes bras, à la guerre,
Je te pris. Un abbé plus tard t'a fait savant.
Mais toi n'ayant voulu ni chaire ni couvent,
Tu me joignis bientôt à la Cour où nous sommes.
Tu frayas maintenant avec les gentilshommes,
Avec les nobles fils des plus fiers écussons,
Cela, pour ton mérite à faire tes chansons.
Tu courtises dona Marguerite, que sais-je ?
On t'invite au palais, la reine te protège ;
Eh bien, oui, malgré moi, j'ai de mauvais regrets.
Si tu réussissais, enfant, je te perdrais.
Je sens que ta fortune, hélas ! nous désassemble.
Moi, le vieil échanton, je m'étonne et ressemble
Au canard qui verrait éclore, oiseau privé,
L'œuf d'aigle qu'il aurait, par surprise, couvé !

JORGE, *malicieusement*.

Vous me jugez déjà si haut ? sur quel augure ?

JOSÉ.

Sans ce beau don Alfonse à la fraîche figure,
Le galant qui tantôt rôdait encore par-là,
Je te dirais : la belle est tienne, épouse-la.

JORGE.

Oui, oui. Mais vous savez autre chose, mon père ?

JOSÉ.

Je ne te dirai pas un mot de plus : Espère !

José sort.

SCÈNE IV.

JORGE.

Espère ! me dit-il d'un ton qui le dément.
Ce don Alfonse doit effacer aisément
Avec sa noble épée et ses poses hardies
Le poète amoureux, faiseur de comédies.
Ah ! mes pareils, des biens du destin peu comblés,
Portent de petits noms dont ils sont accablés !
Quoi ! n'être pas soldat ! n'être pas gentilhomme !
Ô femme ! tu souris du nom dont on me nomme ;
Qu'importe un cœur blessé ! Pour attirer tes yeux
L'éclat vif d'une armure en clair acier vaut mieux.
Mais, vois, dans le miroir poli d'une cuirasse,
Coquette, ton image a fui sans laisser de trace,
Tandis que le métal de mes vers garderait
Aux siècles à venir ta gloire et ton portrait !...

En y réfléchissant, si je n'ai rien sur terre
Que cet espoir à lui donner, mieux vaut me taire,
Car je dois avouer qu'on songe en s'épousant
Aux siècles à venir moins qu'à l'instant présent.
On a raison. La gloire est un peu de fumée,
Triste cadeau de noce auquel la femme aimée
Préfère aveuglément le moindre joyau d'or.
Pauvre et sans nom, hélas ! cela n'est rien encore...
Peut-être que je suis trop laid pour que l'on m'aime.

Dona Marguerite entre sur ce dernier mot qu'elle entend.

SCÈNE V.

JORGE, dona MARGUERITE.

DONA MARGUERITE, *avec espièglerie.*

Cela, ce n'est pas moi qui l'ai dit... C'est vous-même.

JORGE.

Vous, dona Marguerite... un seul mot !...

DONA MARGUERITE.

Non, je vais

Chez la reine.

JORGE.

Fut-il un cœur aussi mauvais !

DONA MARGUERITE.

Vous êtes galant ! soit. — Je n'ai pas le cœur tendre.

JORGE.

Un seul mot.

DONA MARGUERITE.

Je n'ai pas loisir de vous entendre.

JORGE.

Enfin, voulez-vous rire ou si réellement
Vous voulez éloigner de vous un triste amant.

DONA MARGUERITE.

Mais, tous les deux ; je veux vous voir de loin, et rire.

JORGE.

J'avais tantôt beaucoup de choses à vous dire.
Ayez pitié de moi : — je ne sais plus.

DONA MARGUERITE.

Tant mieux.

Je trouve cependant le cas très merveilleux,
Rester court n'étant pas le métier des poètes.
Je vous prends en pitié, d'ailleurs, fou que vous êtes.

JORGE.

Pitié ! vous prononcez un tel mot, cœur méchant !
Vous qui vous détournez de mon chagrin touchant
Et qui, loin d'écouter mes pleurs, pouvez encore
Rire du mendiant d'amour qui vous implore !
Ce n'est pourtant qu'un peu de pitié que je veux...
Oh ! si vous vouliez voir mes larmes et mes vœux !
Si vous saviez pour vous quelle douce tendresse
Emplit de longs soupirs ma poitrine et m'opresse !
Si vous saviez qu'un mot, un regard en passant
Rendrait, avec un peu de fraîcheur à mon sang,
Le sommeil à mes yeux fatigués par la fièvre
Et que sur votre main douce appuyer ma lèvre
Emplirait de gaîté mes regards pleins d'ennui !

DONA MARGUERITE.

Allez-vous m'arrêter durant tout aujourd'hui ?

JORGE.

Sans doute je dis mal les choses que j'éprouve.

DONA MARGUERITE.

Oh !... que non pas ! fort bien ! mais seulement je trouve
Que vous en dites trop. Brisons là, c'est assez.
Et ne m'arrêtez plus.

JORGE.

Cruelle, finissez

Mon tourment.

DONA MARGUERITE.

Finissez le mien.

JORGE.

Le jour approche
Où vous n'aurez pour moi ni dédain ni reproche
Car j'ai senti parfois votre rire moqueur
Effaroucher l'amour prêt à fuir de mon cœur.

DONA MARGUERITE.

Quoi ! me menacez-vous de ce que je désire ?

JORGE.

Si vous aviez voulu seulement me sourire,
Tout ce qu'a de plus pur l'amour et de plus doux,
Jeune fille, mon cœur l'aurait trouvé pour vous.
Oui, moi dont maintenant l'espérance est finie,
Pour vous faire un bonheur, j'aurais eu du génie !
J'aurais été fier, riche et grand s'il l'eût fallu !
Et nous serions heureux si vous l'aviez voulu.
Mais adieu. Quelque jour vous trouverez un maître,
Vous vous repentirez d'avoir blessé peut-être
L'amoureux à genoux qui vous offrit en vain
Le clef d'or de son cœur plein d'un trésor divin !

DONA MARGUERITE.

Ne pourriez-vous trouver une heure mieux choisie
Pour verser à mes pieds vos fleurs de poésie ?
Enfin, adieu, c'est bien. C'est fini, c'est conclu.
Nous serons malheureux, comme je l'ai voulu.
Du moins dans mon malheur j'aurai quelque avantage :

Vous ne me jouerez plus de la lyre au passage.

Elle sort en riant.

SCÈNE VI.

JORGE.

Eh bien, vous avez tort, vous qui n'entendez pas
Le désespoir d'amour qui pleure en moi tout bas ;

Il s'assied, rêvant.

Qui sera celle un jour, puisque tu me repousses,
Dont l'âme sera bonne et les paroles douces,
Qui saura deviner dans mon cœur oppressé
Ce grand trésor d'amour longtemps amassé
Et qui, venant vers moi, peut-être d'elle-même,
Ô rêve, me dira simplement : je vous aime ?...

Fort bien ! rêvez toujours, maître sot, maître fou !
Au diable ! vous prenez cela je ne sais où !
Pour vous plaire à présent l'ordre des choses change,
Les femmes vont se prendre à votre beauté d'ange,
Courtiser votre grâce, et même avant demain
Les plus belles auront demandé votre main !

Comme nous raisonnons, pauvres fous que nous sommes !
Les femmes ici-bas font le tourment des hommes ;
Nous voudrions l'inverse. Alors à notre tour
Oh ! comme nous ririons de leurs peines d'amour !
Le Créateur devrait nous changer toutes choses.
Les automnes sont gris et les printemps sont roses :
Absurde ! Il serait mieux pour tous en vérité
Qu'il fit chaud en hiver et froid pendant l'été !

Il s'étend tout du long sur le banc de chêne sculpté.

Dans la main de ma bien-aimée

Mon cœur est un oiseau captif...

J'ai veillé cette nuit pour ces vers remplis d'elle...

Elle en rira.

Mon cœur est un oiseau captif...

Va-t'en cœur captif, un coup d'aile.

La main qui te serrait s'est ouverte, va, fuis,

Sois libre !... Je n'ai pas dormi de plusieurs nuits.

S'endormant.

Rien n'est heureux comme un malheureux qui sommeille.

Entrent don Alvar, seigneur portugais, et le marquis de Saint-Albry, gentilhomme français.

SCÈNE VII.

Don ALVAR, le marquis de SAINT-ALBRY ; JORGE endormi.

DON ALVAR.

Ainsi le Portugal vous enchante.

SAINT-ALBRY.

À merveille !

DON ALVAR.

Quel pays cependant vous peut encor charmer,
Vous, Français ?

SAINT-ALBRY.

Nous, seigneur, nous savons tout aimer !

La France est-elle pas une petite Europe ?

Là-haut, c'est un pays que la brume enveloppe ;

Nous y sommes Normands, Germaines, Bretons ; plus bas,

Au bleu des horizons, reconnaissez-vous pas

La Provence latine et sœur de l'Italie ?

La Navarre française à l'Espagne nous lie.

Bref, nous pouvons partout admirer la beauté,

Sans faire à la patrie une infidélité.

DON ALVAR.

Voilà de mes Français !

SAINT-ALBRY.

Dame, on dit ce qu'on pense.

DON ALVAR.

Çà, je dois assister ce matin, sans dispense,

Aux prières qu'on dit pour la santé du roi.

— Le roi voyage... — Et si vous venez avec moi

Vous verrez de nouveau son altesse la reine.

SAINT-ALBRY.

Sceptre et beauté la font doublement souveraine.

Hier, elle m'a dit quelques mots seulement ;

J'entends encor vibrer sa voix suavement.

Allons prier, seigneur, puisque la reine prie.

DON ALVAR.

Comme elle doit passer par cette galerie

Attendons, s'il vous plaît, vous la reverrez mieux.

SAINT-ALBRY.

Un cortège la suit de femmes aux beaux yeux...

Mais une, une...

DON ALVAR.

À coup sûr, c'est dona Marguerite
De Camera. La reine en fait sa favorite.

JORGE, *dormant.*

Marguerite !

SAINT-ALBRY ; *il se retourne et, apercevant Jorge :*

Un dormeur qui parle, écho vivant !

DON ALVAR.

Eh ! c'est Jorge ! écoutons : il murmure en rêvant...

À Saint-Albry.

Notre futur Ronsard, à nous... et notre Plaute !
On le joue à la Cour... sa gloire sera haute
Et bientôt les lauriers sacrés projetteront
Leur ombre glorieuse et douce sur son front...
Il sera Marcellus !

SAINT-ALBRY.

Si vous êtes prophète.

DON ALVAR.

Non ! la reine m'a dit hier que le poète,
Vainqueur dans un tournoi de la lyre ordonné
Par le roi, dans trois jours doit être couronné.
Les maîtres de Coïmbre ont décidé sa gloire.
Cet homme coudoiera Camoëns dans l'histoire !

SAINT-ALBRY.

Camoëns ? un mauvais présage pour l'amour.

C'est parce qu'il aimait une dame à la Cour
Qu'il fut exilé ?...

DON ALVAR.

Bah ! tout change !

SAINT-ALBRY.

Oui...

La porte du fond à gauche s'ouvre.

PAGE, *annonçant :*

La reine !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; la REINE et son cortège.

SAINT-ALBRY, *regardant dona Marguerite.*

La favorite est belle et vaut qu'on s'éprenne !

DON ALFONSE, *officier de la reine,
en grand costume, gants et cuirasse,
désignant à mi-voix Jorge à des pages.*

Éveillez promptement ce compagnon.

LA REINE.

Laissez !

Elle s'avance vers le banc où Jorge est endormi.

Laissez dormir ces yeux que la veille a lassés.
Dors, poète, je sais ta gloire triomphante.

Au marquis de Saint-Albry :

Marquis de Saint-Albry, fut-il pas une infante,

En France, qui trouva son poète dormant
Et qui, devant sa Cour, le baisa doucement
Et qui dit : « J'ai baisé ces nobles lèvres closes
D'où s'envolèrent tant et de si belles choses » ?

SAINT-ALBRY, *s'avançant incliné.*

Marguerite d'Écosse, épouse du dauphin
Qui fut plus tard Louis onzième, altesse.

LA REINE.

Enfin,

Il nous plaît imiter cette action de reine.

DONA CATHARINA, *très duchesse,
encore plus vieille, prude et scandalisée :*

254 Daignez souffrir qu'ici mon respect vous reprenne,
Ma cousine. Mon âge et mon rang dans la Cour
Me font même un devoir de tenir ce discours.
En France, on permet tout ; mais sommes-nous en France ?
L'étiquette des cours n'est que trop en souffrance,
Et sur la liberté de ce temps je gémiss...
Ces baisers familiers ne nous sont pas permis !

*La reine se retourne doucement et regarde dona Catharina
qui ajoute aussitôt, avec salutations :*

J'ai dit. Ma conscience à présent est sereine...
J'ai dit.

LA REINE, *se penchant vers le poète endormi
et le baisant au front.*

La Poésie est une souveraine ;
Les rois peuvent lui rendre un honneur solennel,
Car celui qu'elle fait aux rois est éternel !

*Les divers groupes échangent visiblement à voix basse leurs
sentiments sur ce qui vient de se passer. Le cortège s'éloigne et
disparaît. Dona Marguerite demeurée un peu en arrière s'a-
vance une rose à la main.*

DONA MARGUERITE.

Laisserai-je la rose ? — Oui ! — C'est pourtant bien grave !

*Elle jette la rose, qui tombe sur les genoux du dormeur, et
s'enfuit.*

SCÈNE IX. JORGE.

JORGE, *s'éveillant.*

M'éveiller ? Quel dommage ! un rêve si suave !

Il s'accoude.

255 J'étais comme je suis... ici-même... couché,
Quand un être vers moi s'est lentement penché.

*Il se met sur son séant. La rose est sur ses genoux sans qu'il
la voie.*

C'était parmi l'azur idéal, hors du monde.
Une femme penchait vers moi sa tête blonde,
J'avais senti sur moi son regard se poser ;
Puis j'ai senti son souffle, ô Dieu ! puis... un baiser.
À ce moment, des voix qui me semblaient lointaines
Et proches, mille bruits, musiques incertaines,
Frémissement d'étoffe, éclat, senteur des fleurs,
Un doux accord de sons, de parfums, de couleurs,
M'entourait et je fus avec cette harmonie
Soulevé frissonnant dans la joie infinie.

C'est tout. Un souvenir troublant m'en est resté,
Qui ressemble au parfum d'une rose d'été...

Il se lève. La rose roule de ses genoux à ses pieds.

Dieu ! cette fleur ?...

Il la ramasse.

Eh oui, vraiment. C'est une rose !

Comment me reste-t-il d'un rêve quelque chose ?
Quelle est la femme alors ? l'être aux anges pareil
Qui vint de cette fleur embaumer mon sommeil
Et me faire une joie inexprimable et brève,
Telle qu'elle ne peut jamais être — qu'un rêve !
Ô toi, qui que tu sois, si tu m'aimais tout bas
Comment pour ton amour ne t'aimerais-je pas ?

Secouant la tête.

Çà, je rêve à présent !... C'est une espièglerie.
Il se peut que par-là quelqu'un se cache et rie.
Et celle qui tantôt m'a si bien repoussé
M'épie en se moquant de mon rêve insensé !
Galathée, ayant fui vers les saules, m'envoie
Une fleur et se cache, en voulant qu'on la voie.
Non, je veux l'oublier.

Entre le vieux José.

SCÈNE X.
JORGE, JOSÉ.

José, *souriant.*

Avez-vous bien dormi ?

JORGE.

Pourquoi cet air discret ? Que dites-vous, ami ?
Tout, depuis un moment, pour moi devient étrange.
Jusqu'à votre façon de me parler qui change !

JOSÉ.

Vous ne savez donc rien encor.

JORGE.

Qu'y a-t-il ? Quoi ?

JOSÉ.

Tant mieux, vous apprendrez votre gloire par moi.
Je viens exprès. Tantôt, la reine...

JORGE.

Ô ciel, achève !

La reine ?...

JOSÉ.

Elle passait... vous dormiez...

JORGE.

Oh !... mon rêve !...

La reine, est-il pas vrai... je devine... mais non !

JOSÉ.

Oui, mon fils... — j'ose encore vous nommer de ce nom... —
Les dames... les plus grands seigneurs... la Cour entière
Étaient là. Vous dormiez. La reine belle, altière,
Vint vers vous, se pencha, puis on la vit poser,
Sur ce front ennobli pour toujours, un baiser !

JORGE, pâissant.

Grand Dieu !

JOSÉ.

J'ai vu couler du sang dans les batailles,
Rien n'a jamais ainsi remué mes entrailles.
Quoi ! vous receviez, vous, presque mon fils à moi,
Un baiser qui pourrait faire jaloux un roi !

JORGE, *enivré*.

Est-il possible, ô Dieu ! c'est moi ! c'est la reine ! Elle !
La plus haute, la plus auguste, — et la plus belle !
Certes, un tel baiser, les siècles l'apprendront !
La reine ! Pour toucher de sa lèvre mon front,
Penchée, elle abaissait jusqu'à moi la couronne !
Oh ! quel grand souvenir me suit et m'entourne.
Temple des immortels, me voici sur ton seuil,
Tout revêtu de gloire éclatante et d'orgueil !...

Revenant un peu à lui-même, il tombe dans les bras du vieux José.

Vous, mon père, merci d'apporter cette joie
À mon cœur que l'amour depuis si longtemps broie !
Peut-être est-ce à présent que je rêve ?... Oh ! alors,
Ne me réveillez pas ; laissez-moi, si je dors.
Mais non, tout est réel ; oh ! ce baiser ! ma tête
Le sent, là ; quelquefois on dépeint le poète
Ou la muse une étoile au front. Moi maintenant
Je sens luire et brûler cet astre rayonnant.
Quel songe ! malgré moi je souris et je pleure.
Merci, mon vieil ami ! — Mais pourquoi tout à l'heure,
Puisque vous étiez là, n'être pas demeuré ?
J'aurais tout su plus tôt.

JOSÉ.

Je vous expliquerai.

JORGE.

Vous pleurez ?

JOSÉ, *ému*.

Soit, mieux vaut s'expliquer tout de suite.
Aussi bien, vous pourriez souffrir de ma conduite.
Ce que je redoutais un peu m'est arrivé,
Et l'œuf d'aigle est éclos que l'oison a couvé.
Oui, oui, vous irez haut ! vous porterez l'épée ;
Dans son espoir étroit ma vieillesse est trompée ;
Soit. Vous devez entrer dans un monde plus grand.
Eh bien, mon fils, il faut me quitter en entrant.
À vos côtés, songez-y bien, si je me montre
Je vous nuirai ! — Pourtant, parfois, on se rencontre :
Dans ce cas, détournez le visage à demi,
Mais au fond, aimez bien toujours le vieil ami.

JORGE.

Parbleu, vous m'étonnez avec votre chimère !
Vous êtes ma famille, et mon père, et ma mère.
Quel bonheur mensonger serait-ce que le mien
Ami, si je perdais en vous mon meilleur bien ?

JOSÉ.

Merci, fils, mais chacun a son devoir contraire :
Le mien sera fait ; rien ne m'en saurait distraire.

JORGE.

Et le mien sera fait ; rien ne m'en distraira.

Comment arrangez-vous ces choses ?

JOSÉ.

L'on verra !

Je vous fuirai toujours.

JORGE.

Je vous suivrai sans cesse.

Et puis, où prenez-vous mes quartiers de noblesse ?
Voyons, suis-je déjà marquis, moi ?

JOSÉ.

C'est certain.

Son altesse en parlait devant moi, ce matin...
Et j'en ai répandu toute l'eau d'une aiguière !
— Je ne vous l'ai pas dit... — ajoutant qu'elle est fière
De garder à la Cour un poète pareil.
Et d'ailleurs, ce baiser pendant votre sommeil !...
Mais parlons de vous seul... pour qui s'ouvre une voie
Nouvelle où les amours, la Fortune et la joie
Vous attendent ! La femme est vaine. Ce qui luit,
Soie, or ou cuivre, armure ou miroir, la séduit
Et surtout la splendeur d'un nom fameux la tente.
Vous voici revêtu d'une gloire éclatante.
C'est vous qui le disiez tantôt. À vous l'espoir,
La rebelle sera soumise avant ce soir.

*JORGE, qui n'écoute plus José
et qui considère sa rose en rêvant.*

Donc, cette rose a dû tomber de sa parure...
Une rose. Ô mon Dieu qu'est-ce que cela dure ?
Un jour. Oh ! comme un jour est vite évanoui !

JOSÉ.

Ah ! la reine a laissé tomber cette fleur ?

JORGE.

Oui,
C'est une fleur royale : est-ce pas qu'elle est belle ?

JOSÉ.

C'est une rose.

JORGE.

Avant ce soir, que sera-t-elle ?

JOSÉ.

Mais, je pense, fanée.

JORGE.

Et si, la conservant
Dans un livre fermé que l'on rouvre en rêvant,
Je la laisse vieillir tout effeuillée et pâle,
Ne restera-t-il rien de l'odeur qu'elle exhale ?

JOSÉ, souriant.

Je ne sais, mais enfin, que voulez-vous dire ?

JORGE.

Or,
Je la mettrai dans un missel à fermoir d'or.
La rose gardera son parfum dans ce livre,
Et moi, pour tout le temps qu'ici-bas je dois vivre,
Comme elle son parfum, moi, je vous garderai,
Reine, un mystérieux amour, pur et sacré.

JOSÉ.

Que dit-il ?

JORGE.

Une reine, une femme, une femme
A donc pu deviner mon génie et mon âme.
Elle a vu, sous mes traits qui mentent, la beauté
De mon cœur, à présent tout gonflé de fierté !
L'autre cruellement me repousse loin d'elle.
Mais cette femme vient vers moi, reine et plus belle,
Par pitié, seulement, pour me grandir aux yeux
Qui m'accablaient toujours sous leur mépris joyeux.
Le comprenez-vous bien ? Elle voulait apprendre
À l'autre qui je suis enfin, pour me la rendre
Plus douce. Mais cela, pour l'avoir fait, il faut
Une pitié si tendre, un cœur si bon, si haut !
Oh ! je sens par moments encore cette bouche
Qui respire tout près de mon front, puis le touche !
J'eus d'elle ce baiser ; j'ai d'elle cette fleur ;
C'est assez. Désormais, ni plainte, ni douleur,
Ni regrets ; désormais, sans vouloir autre chose
Je n'ai plus qu'un amour : le parfum d'une rose.

JOSÉ, *secouant la tête.*

Cela s'appellerait folie et non amour :
Mais les jardins sont pleins de monde. C'est la Cour.

JORGE, *distrain.*

La reine, dites-vous ?

JOSÉ, *au fond ; Jorge le suit.*

Oui, la Cour se disperse
Dans les jardins. Je vois la reine. Elle traverse,
En parlant à dona Marguerite, le bois

D'orangers... Elle vient ici, vers nous, je crois.
De tout autre côté l'allée est sans issue.
Ah ! voici don Alvar... qui, l'ayant aperçue
Trop tard, fait sa courbette invisible à travers
Les pieds des orangers et les branchages verts...
Voyez parler la reine à dona Marguerite.
Je gage qu'on exalte encor votre mérite.
J'aimerais écouter l'éloge et les aveux !

JORGE, *frappé d'une idée.*

Vous voudriez entendre ? Eh bien, moi, je le veux !

JOSÉ.

Y pensez-vous !

JORGE, *revenant d'un air joyeux.*

Ami, l'idée est naturelle :

Tantôt, je sommeillais... — mais, la reine ? vient-elle ? —

JOSÉ, *au fond.*

Oui !

JORGE, *s'asseyant sur le banc
où il était naguère endormi.*

Quand j'eus cet honneur que vous m'avez conté,
Si j'avais tout senti, tout vu, tout écouté,
Qui dira quelle joie eût empli mon cœur d'homme !
Je veux faire semblant de poursuivre mon somme...

Il s'étend sur le banc.

JOSÉ, *surpris.*

Dans l'espoir de rêver encore !

JORGE.

On ne sait pas.

JOSÉ.

Chut ! les voici !

José sort.

SCÈNE XI.

JORGE, la REINE, dona MARGUERITE.

JORGE, *feignant de dormir.*

J'entends le doux bruit de leurs pas.

LA REINE, *entrant ; deux pages demeurent au fond.*

Le roi n'a pas mandé son courrier ordinaire
Hier matin. Ce séjour commence à me déplaire
Et, sans nos comédiens, je m'y ennuierais fort.

DONA MARGUERITE.

Avais-je deviné ? Regardez, comme il dort !
Madame ! On daigne faire une faveur suprême
À ce dormeur pesant... il ne sourit pas même,
Rien ne l'émeut. Il dort sans doute sans rêver ;
C'est ce que j'espérais tout simplement prouver.

JORGE, *feignant de dormir, à lui-même :*

Diable ! ceci n'est pas pour me faire sourire !

LA REINE.

Ce que tu veux qu'il sache, il faudra le lui dire.
Aurais-tu souhaité me montrer simplement
Que l'homme n'entend rien, ni ne voit en dormant ?

JORGE.

Pas toujours !

DONA MARGUERITE.

Votre altesse ayant daigné se rendre
Jusqu'ici, daignera jusqu'à la fin m'entendre.

LA REINE.

Capricieuse, va !

DONA MARGUERITE.

Mais, c'est qu'il est très laid
Madame !

LA REINE.

Il n'est pas beau !

JORGE.

Voilà qui me déplaît.
Ah ! je le conçois mieux après chaque parole :
La roche Tarpéienne est près du Capitole !

LA REINE.

Oui, je conviens de tout.

JORGE.

Décidément, j'eus tort
D'écouter. À présent, il faut faire le mort.

DONA MARGUERITE.

Votre altesse en convient. Vous l'avez dit, Madame.

JORGE, *s'agitant.*

Que l'indiscrétion est une chose infâme !
La peste soit de moi !

LA REINE.

Laid, soit, mais gracieux.

JORGE.

Bon.

LA REINE.

Et puis quel éclat ! quelle flamme en ses yeux !

DONA MARGUERITE.

Oui, le regard ferait tolérer le visage,
Mais quand il a fermé les paupières...

JORGE.

J'enrage !

LA REINE.

Malicieuse enfant !

JORGE.

Si je rouvrais les yeux,
Puisque c'est mon regard qui la touche le mieux ?
Bah !

LA REINE.

Sais-tu dans ces yeux d'où lui vient cette flamme ?
Les hommes ont un feu secret au fond de l'âme ;
Ainsi, devant l'autel toujours veille un flambeau !
C'est le désir de tout ce qu'ici-bas est beau ;
Leur rêve intérieur est de flamme et les ronge
Et rien de ce qu'ils voient n'est si beau que leur songe.

Ils n'ont pas de désirs assouvis. À leurs yeux
Rien d'assez pur ; rien d'assez noble et glorieux ;
Et jusqu'au jour où fuit aux cieus leur âme libre
La souffrance de tout ce qui souffre en eux vibre :
Un peu d'amour peut seul amoindrir ce tourment.
Ils savent y répondre ardemment, doucement.
Et tendres, amoureux selon la poésie,
Ils enchantent le cœur de la femme choisie.

Jorge s'oublie en entendant la reine et il l'écoute presque debout avec ravissement. Mais au dernier mot, à un mouvement de dona Marguerite, il se rassied, ce qui fait un jeu de scène.

DONA MARGUERITE.

Moi, tout cela m'étonne et n'est pas naturel.
S'ils vivent d'idéal, nous vivons de réel.

LA REINE.

Le temps fuit. Le malheur est près, tant qu'on existe ;
La vieillesse s'approche et le réel s'attriste.
Eux alors, en des vers tout baignés de leurs pleurs
Nous rapportent la joie et la jeunesse en fleurs !

DONA MARGUERITE.

Je ne vois qu'une chose en cela qui m'arrête :
Il me semble qu'un signe ennoblit cette tête,
Ce front est marqué d'un sceau royal...

LA REINE.

Divin,
Enfant, car ce qui vient des rois est encor vain,
Mais Dieu même a touché du doigt ces nobles têtes ;

268

Son esprit quelquefois visite les poètes,
Et ces hommes sont grands, car les héros, les preux,
Les plus superbes rois ne sont grands que par eux.
Oui, nos gloires, nos noms et tout ce que nous sommes,
Tout meurt ; rien ne survit de nous parmi les hommes,
Tant qu'un homme n'a pas, du bout de son burin,
Fixé nos temps enfuis sur le livre d'airain ;
Et quand cet homme est l'un de ces esprits augustes
Qui savent l'art sacré des mots scandés et justes,
Égaux et murmurants comme le souffle humain,
À l'ordre de sa voix, au signe de sa main
Les héros endormis dans leur gloire éphémère
S'éveillent. Heureux ceux qui trouvent leur Homère !
Ceux-là ne mourront plus ! Tant qu'un peuple vivant
Parlera, leur beau nom vibrera dans le vent !
Désormais l'Univers entier est leur domaine,
Car leur gloire est partout dans la parole humaine ;
Ilion peut crouler, ses plus âpres vainqueurs
N'iront pas la détruire au fond de tous les cœurs !

Jorge qui a écouté ces paroles de la reine comme les précédentes, c'est-à-dire en extase et tout debout, s'oublie cette fois jusqu'à faire trois pas vers la reine ; et il ouvre la bouche pour parler ; mais il se ravise et court s'étendre encore sur son banc, sans être aperçu.

DONA MARGUERITE.

Ah ! madame ! On voudrait vous écouter sans cesse.

SCÈNE XII.
LES MÊMES, don ALVAR.

DON ALVAR, *entrant.*

On annonce un courrier du roi pour son altesse.

LA REINE, *allant au fond.*

Nous allons recevoir le messager du roi ;
Tout à l'instant.

Elle est au fond. Dona Marguerite l'a suivie.

JORGE, *se levant.*

La belle occasion pour moi
De quitter la partie.

Avant de sortir :

Elle est reine ! Elle est belle !
Et la Muse elle-même aurait parlé comme elle !

Il sort. La reine et don Alvar sortent suivis des pages. Marguerite a fait quelques pas, puis elle demeure.

SCÈNE XIII.
Dona MARGUERITE.

DONA MARGUERITE, *seule au fond.*

Réveillons le dormeur... cela va m'amuser
De l'intriguer avec la rose et le baiser.

Elle revient sur le devant de la scène.

Parti ? — Ce prompt réveil me surprend fort... Peut-être
A-t-il feint de dormir pour écouter, le traître !
Sans savoir, malheureux, s'il a tout entendu
Que je le maltraçais pour le voir défendu.
Car depuis que la reine a pu s'incliner, elle,

Vers lui pour ce baiser, dans mon cœur moins rebelle
Une douce pitié s'élève et je comprends
Que cet homme sera peut-être des plus grands ;
Et si je le regarde au fond de ma pensée
Sa laideur est déjà par miracle effacée :
La reine l'a fait beau tout à coup.

Soupirant.

Qu'il est dur
Pour soi d'être cruelle à quelqu'un ! À coup sûr
Il est doux d'être bonne et je serais ravie
Moi, d'apporter un peu de bonheur dans sa vie...
Qu'ai-je dit ! ah ! mon Dieu ! mais personne n'entend.
J'aime les mots perdus, les vains aveux. Autant
En emporte le vent sur son aile légère.
Ils ont une douceur charmante et mensongère :
C'est le parfum d'amour qu'il est bon de sentir
Sans toucher à la fleur que l'on pourrait flétrir.

Mais à rêver de fleur... que dira don Alfonso
Et vais-je devant lui demeurer sans réponse
S'il vient à demander sa rose, l'importun ?
Je l'ai tantôt donnée à l'autre... Il vient quelqu'un...
Allons... c'est mon fâcheux... Oh ! sa colère est grande !

Elle veut sortir. Entre don Alfonso.

SCÈNE XIV.

Don ALFONSE, dona MARGUERITE.

DON ALFONSE.

Ne fuyez pas !

DONA MARGUERITE.

C'est là le ton dont on commande !
Cela me déplaît...

DON ALFONSE.

Mais.

DONA MARGUERITE.

Je veux vous quereller.

DON ALFONSE.

Je...

DONA MARGUERITE.

Non !

DON ALFONSE.

Je...

DONA MARGUERITE.

Taisez-vous et me laissez parler.

DON ALFONSE.

Vous m'imposez silence et vous osez prétendre
Que c'est moi !... Vous aviez pourtant daigné m'entendre
Ce matin. Aviez-vous ce parler querelleur
Et n'acceptiez-vous pas de ma main une fleur
Que j'offris en disant : « Regardez cette rose
« Et prenez-la ; j'ai mis dans sa corolle éclore
« Mon cœur et mon amour avec mille baisers ;
« Jetez-la sous mes yeux si vous les refusez ! »
Ne la prêtez-vous pas avec un doux sourire ?
Qu'en fîtes-vous après, me le pourrez-vous dire ?

Ne serait-elle pas aux mains d'un maître fou
Qu'on voit parlant tout haut, courant l'on ne sait où,
La baiser, la presser cent fois sur sa poitrine,
Les yeux blancs vers le ciel, pâle et de telle mine
Qu'on se retourne à voir ce spectacle amusant ?
Je saurai ce qu'on fait de mes dons à présent !

DONA MARGUERITE.

D'abord que savez-vous si c'est là votre rose ?
Il n'est pas qu'une rose au monde, je suppose.
Ou si je l'ai perdue, encor, le beau malheur !
Ou bien s'il m'avait plu de donner cette fleur,
Quel présent merveilleux ! Regardez : les allées
Offrent à chaque pas de ces roses foulées.

DON ALFONSE.

À me répondre trop vous ne répondez rien.
Qui cause un changement si prompt, je le sais bien,
Un pédant, un faiseur de farces, de saynètes :
Le roi daigne sourire à toutes les sornettes
De ce bouffon qui fait, pour des comédiens,
Des mots qu'ils vont disant et redisant, des riens
Ou, s'il faut préciser, des sottises écrites.
Or, il dormait, voyez le surcroît de mérites !
Et la reine en passant l'a baisé sur le front.
Quel caprice ! Eh bien, oui, d'autres le concevront
Mais moi je n'y crois pas, je ne m'y peux résoudre !
Je verrais tout-à-coup tomber sur moi la foudre
Que je serais moins sot et moins émerveillé,
Moins béant, moins stupide, enfin moins foudroyé !

DONA MARGUERITE.

Ce qui vous met à vous un tel trouble dans l'âme,
Le comprenez-vous pas, fait rêver une femme.

DON ALFONSE.

Par Saint-Jacques ! le mal est grand, je le savais !
Mais j'ai mon plan ; tant mieux s'il vous semble mauvais.
Je tuerai le faquin en champ clos, face à face ;
J'ai cette envie ; il faut que je la satisfasse
Au moins...

Comme à lui-même :

... eh mon Dieu, oui ! Je serais peu surpris
Que l'histrion ne fût digne que de mépris.
Et c'est trop m'emporter pour un semblable drôle ;
Allons, je vais avoir à mon tour le beau rôle.
Quelle idée ! Oh ! parbleu ! je suis sûr, en effet,
Qu'il trouvera motif à refus : c'est parfait.

DONA MARGUERITE.

Que murmurez-vous là ?

DON ALFONSE.

Si le galant en somme
Peut avec son esprit vous offrir un cœur d'homme,
Nous allons l'éprouver, s'il vous plaît, sur le champ.
Je ne le tuerai pas, je ne suis pas méchant.
Je compte seulement le rendre ridicule.

Frappant sur son épée.

Un baladin devant ceci — cela recule !
... Mais je le tiens s'il est vaillant pour mon vainqueur.
Cachez-vous seulement.

DONA MARGUERITE.

J'y consens de bon cœur.

Elle se cache.

SCÈNE XV.

Don ALFONSE, dona MARGUERITE cachée.

DON ALFONSE.

Eh ! sans aller trop loin, voilà l'homme qui passe.
Il ne fait que zigzags, l'œil perdu dans l'espace,
Comme un fou tout-à-fait. Eh donc ! Eh, vous, là-bas !
Eh ! don Rien ! Chevalier du songe ! Il n'entend pas.
Don Jorge ! Il se retourne enfin. Un mot qui presse,
S'il vous plaît !

Entre Jorge.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, JORGE.

JORGE.

Est-ce à moi que cet appel s'adresse ?

DON ALFONSE.

Certe !

JORGE.

Et vous désirez ?

DON ALFONSE.

Vous dire seulement

Qu'il nous déplaît vous voir comme un heureux amant
Porter sur votre cœur cette branche fleurie.
Est-ce un ordre nouveau de la chevalerie ?
Quand même ce serait un souvenir d'amour,
Y verriez-vous motif de le mettre tant au jour ?
Enfin l'amour est-il ici pour quelque chose ?
Il serait malséant de le croire... une rose !
Le cadeau n'est pas rare. Or, votre air langoureux
Porte à le faire croire un présent amoureux.

JORGE, à part.

Ciel ! aurais-je offensé sans y songer la reine ?
Qu'aurais-je dit ?

Haut.

Monsieur, pour que je vous comprenne,
Veuillez être plus clair. Que me reproche-t-on ?

DON ALFONSE.

Rien.

JORGE.

Je respire.

DON ALFONSE.

Oui. Rien. Le visage, le ton,
Rien et tout. Votre aspect général m'importune.
Hier encor vous n'étiez qu'un rêveur à la lune.
Mais vous avez depuis ce matin même acquis
Des droits pour être au moins traité comme un marquis.
Baisé par une reine, on peut bien être en somme
Sans trop déchoir tué par un bon gentilhomme.

JORGE.

Je vous entends, monsieur. Hier nous étions rivaux,
Vous m'en voulez. De plus, j'ai des honneurs nouveaux.
Je vois croître aujourd'hui mon nom et ma fortune
Et c'est ma joie enfin qui vous est importune ;
C'est bien là que le bât vous blesse ?

DON ALFONSE.

Vous avez
Des façons de parler étranges !

JORGE.

Vous trouvez ?

DON ALFONSE.

Certe !

JORGE.

Et vous des façons d'agir fort singulières.

DON ALFONSE.

Enfin...

JORGE.

Je suis à vous de toutes les manières.

DON ALFONSE, *à part.*

Quoi !

JORGE.

Seulement.

DON ALFONSE, *à part.*

Ah ! bon ! — Voici le « seulement ».

JORGE.

Je dois vous demander un délai d'un moment.

DON ALFONSE.

Pour faire un testament et trouver une épée ?...

JORGE.

Non, d'un tout autre soin j'aurai l'âme occupée ;
Je vous demande une heure.

DON ALFONSE.

Une heure à prier Dieu,
C'est beaucoup !

JORGE.

Je ne veux qu'une heure et c'est trop peu.

DON ALFONSE.

Soit.

JORGE.

Sur l'honneur !

DON ALFONSE.

Eh oui ! Je n'irai pas vous mettre,
Si vous vous refusez, l'épée en main, mon maître !
D'abord je n'en ai qu'une et vous n'en avez point.
Je n'irai pas non plus vous assommer du poing.
Ainsi : rassurez-vous, je consens à la trêve.

Jorge s'assoit.

Que faites-vous ?

JORGE.

Voyez. — Je m'assieds.

DON ALFONSE.

Çà, je rêve !

Vous moquez-vous ?

JORGE.

Parbleu !

DON ALFONSE.

Vous m'avez demandé

Un moment. Je l'ai donc, comme il sied, accordé.

Usez-en, — ou sinon...

JORGE.

Mais j'en use à cœur joie

En vous contemplant.

DON ALFONSE.

Ciel ! que la foudre me broie !

Mais vous me mettez hors des gonds !

JORGE.

Êtes-vous beau !

Or, çà, — vous me mettez tout à l'heure au tombeau —

Raisonnons. Un matin votre honneur se propose

De me tuer en duel. Le prétexte ? une rose.

On ne peut refuser cela, c'est accepté,

Il est dur de mourir un si beau jour d'été ;

N'importe ; il faudra bien contenter votre envie

Car il n'est pas galant de tenir à la vie.

Ayant peu fréquenté messieurs les spadassins,

Je suis un homme mort ; c'est selon vos desseins :

J'y consens. Seulement, — j'ai bien ce droit peut-être, —

Je vous demande une heure avant de disparaître.

Pourquoi ? — Pour m'amuser à vos dépens !... mais oui !

Car il serait injuste, incroyable, inouï

Que vous prissiez ma vie enfin pour une rose

Sans qu'il vous en coutât, monseigneur, quelque chose !

DON ALFONSE.

Trêve à ce badinage, et marchons !

JORGE.

Monseigneur,

Dans une heure d'ici, ma parole d'honneur,

Pas avant !

DON ALFONSE.

Voyez-vous le hâbleur ! il recule !

JORGE.

Non, mais je suis heureux de vous voir ridicule.

Laissez-moi ce bonheur, ce sera le dernier.

DON ALFONSE.

Allons, vous avez peur ! pourrez-vous le nier ?

JORGE.

Chacun plus volontiers combat avec ses armes :

Le lion a la griffe et la femme a les larmes,

Les ânes le sabot, les vilains le bâton,

Vous une lame, et moi quelque esprit, ce dit-on.

Or, avant de périr par votre bonne épée,

Saluant.

Que chacun sait habile autant que bien trempée,
J'éprouve un vif plaisir à l'escrime où je suis
Plus expert... Un instant encore et je vous suis.

DON ALFONSE, *à part.*

Et dona Marguerite entend cela ! J'enrage !

Haut.

Nous avons à présent jugé votre courage.
Adieu.

JORGE.

Non, pas du tout, je ne vous lâche pas ;
Je vais où vous irez ; je vous suis pas à pas.
Une heure est si rapide, il me faut l'heure entière.
Et puis ma raillerie aura plus de matière
Ailleurs : nous sommes gais mais seuls ici ; au moins
Trouverons-nous ailleurs de joviaux témoins ;
Rien n'excitera mieux ma moquerie en verve.

DON ALFONSE.

Ce n'est pas sérieux.

JORGE.

En tout ce qu'il observe
Un esprit comme vous prouve un sain jugement.
Je serais sérieux, moi, dans un tel moment.
Il en est peu d'aussi joyeux dans l'existence.
La vie en somme est triste à mourir !... mais j'y pense !
Je pourrais vous tuer, monseigneur, par hasard ;
L'ignorance peut mettre en défaite le grand art :
Vous sentez bien qu'il faut que je vous étudie
Pour vous ressusciter dans quelque comédie.

On entend dona Marguerite éclater de rire sous la draperie. Jorge semble ne plus savoir à qui entendre.

DON ALFONSE.

C'en est trop. C'est assez ! brisons-là l'entretien.

DONA MARGUERITE, *se montrant toujours riant.*

Bas à Jorge :

Dans un quart d'heure, ici !

S'en allant.

DON ALFONSE.

Que les femmes sont folles !
Me voici mort, tué dans un duel en paroles.

SCÈNE XVII.

JORGE, dona MARGUERITE.

JORGE.

Qu'est-ce que tout ceci ; daignez me l'expliquer,
De grâce, promptement ; voulez-vous vous moquer ?
Vite ; répondez-moi — car mon homme m'échappe.
Il faut que je vous quitte et que je le rattrape.
Vous riez. — Adieu donc.

DONA MARGUERITE.

Je ris... je ris... de lui !

JORGE.

Je trouve autour de moi que tout change aujourd'hui.
Vois riez de lui... bon ! Je crois que vous le dites.

DONA MARGUERITE.

Vous n'avez pas fait mieux dans vos pièces écrites.
Comme vous le piquiez toujours bien à propos,
Comme il se démenait sans le moindre repos,
Lui, qui ne trouvait rien dans sa pauvre cervelle,
Sans cesse aiguillonnée d'une pointe nouvelle.
Oh ! comme il s'exclamait ! Comme il s'évertuait !
Oh : j'ai ri.

JORGE.

Vous ririez encor s'il me tuait.
Vous poussez là le jeu de la coquetterie !
Peste ! un tour si plaisant mérite qu'on en rie !

DONA MARGUERITE.

Si vous avez ainsi malmené ce brutal
Comme de juste c'est qu'il fut votre rival.
Mais rien n'est sérieux dans toute cette histoire
Que votre amour auquel on est forcé de croire.

JORGE, *à part, amèrement.*

Mon amour... tirons-la d'erreur.

Haut.

Détrompez-vous.
Vivre et mourir pour vous jadis m'eût été doux,
Mais vous m'avez trop dit d'en perdre l'espérance.

DONA MARGUERITE, *à part.*

Du dépit, bon.

Haut.

Alors en jouant l'existence

Pour qui la risquiez-vous tantôt et si gaiement ?

JORGE.

Pour personne. Je suis funèbre par moment,
Au fond, même malgré des gaîtés apparentes.
La tristesse et la mort sont de proches parentes
Et la première mène à l'autre ses amis.
Or, comme je songeais aux pâles endormis,
Avec quelque désir de goûter de leur somme,
Je vis venir à moi ce brave gentilhomme,
L'invective à la lèvre et la menace aux yeux :
Tous les genres de mort sont laids, nul n'est joyeux,
Et c'est là ce qui fait que souvent... on renonce ;
Mais la mort sous les traits du seigneur don Alfonse,
Florissant de santé, naïf, rose et joufflu,
Cela m'a mis la joie au cœur, cela m'a plu,
Voilà tout.

DONA MARGUERITE.

Et pourquoi ce dégoût de la vie,
Pour qui ?

JORGE.

Pour rien, pour rien.

DONA MARGUERITE.

Allons, j'en suis ravie.
Naguère cependant vous m'avez mieux parlé.
Ce bel amour s'est donc tout à coup envolé ?
Vous êtes, mon poète, un amoureux étrange !
Que vous voilà changé !

JORGE.

C'est vrai, mon Dieu, tout change.
Tenez, méfiez-vous toujours de mes pareils.
Tout ce qu'on voit, soirs frais et jours de beaux soleils,
Monts et forêts, la mer au large ou sur la grève,
Tout nous lasse bientôt, tout et même nos rêves,
Et, marcheurs éternels, sans amour, sans maison,
Nous n'avons qu'un seul but : changer notre horizon.

DONA MARGUERITE.

Vous déraisonnez !...

JORGE.

Soit, mais je suis tel — j'en pleure ! —
Nous poursuivons sans fin l'horizon qui nous leurre,
En chevaliers errants, chercheurs de la Beauté.
Ah ! pour vous, cependant, je me fusse arrêté !
Tel que le juif maudit je dois marcher sans cesse,
Mais, voyant un matin votre fleur de jeunesse,
J'entendis l'espérance et l'amour me crier :
« Demande à cet enfant le repos du foyer.
« Le bonheur est à toi si, de sa main chrétienne,
« Lorsque tu l'en prieras elle touche la tienne. »
Alors je vins à vous, craintif, tendant la main,
Et vous vous m'avez dit : Juif, passe ton chemin.

DONA MARGUERITE.

Ai-je fait tant de mal ? est-il irréparable ?

JORGE.

Ah ! la gloire n'est rien et je suis misérable.
La gloire vient trop tard et nous la payons cher.
Un feu rongeur sans fin nous dévore, âme et chair.
Nos veilles et nos nuits par nos rêves troublées

Courbent, jeunes encor, nos têtes accablées.
Nos visages souvent sont blêmes et hagards
Quand des distractions flottent dans nos regards
Et, gauches, en horreur aux mères de famille,
Vieux trop tôt, nous prêtons à rire aux jeunes filles.

DONA MARGUERITE.

La reine parlait mieux de vous tantôt.

JORGE.

Je sais.

DONA MARGUERITE, *avec ennui.*

Quoi, vous nous entendiez ?

JORGE.

Oui. — vous m'avez blessé,
Tandis qu'elle versait du baume à ma blessure.
Je ne vous en veux pas, pourtant, soyez-en sûre.
Mais quoi ! Pour me gagner votre cœur enfantin,
Cette reine a daigné traverser mon destin.
Protégez mon amour, lui dis-je. Alors la reine
A voulu me combler d'honneurs, vous sachant vaine.
Or vous qui durement me repoussiez hier,
Si vous deviez m'aimer, pourrais-je en être fier ?
Pourrais-je en être heureux ? Vous aurais-je conquise ?
Non. La reine a tout fait. Et c'est elle, âme exquise,
Qui m'a compris, qui m'a dans mon obscurité
Éclairé d'un rayon de grâce et de bonté.
D'un mot et d'un baiser, elle m'a fait un songe
Suave et qui, depuis mon réveil, se prolonge
Car depuis ce moment dans tout je la revois,
Dans tout ce qu'on me dit de bon j'entends sa voix

Et je me sens suivi par sa grâce indicible.
Ce que je dois aimer c'est toujours l'impossible.
Quand vous me souriez, vous, la Réalité,
Le rêve dans son vol m'a déjà remporté.

DONA MARGUERITE.

Que dit-il là, mon Dieu !

JORGE.

Cette fleur me vient d'elle,
Voyez, à l'impossible amour je suis fidèle.

DONA MARGUERITE, *avec une pitié vraie.*

Il est fou. — Laissons-lui du moins dans sa douleur
L'illusion qu'il trouve en cette pauvre fleur !

Elle s'éloigne de lui.

Regardant Jorge qui considère la rose avec amour :

Mais j'y songe ! Ah, mon Dieu, quelle amusante chose !
Le cœur de don Alfonse oublié dans ma rose !

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES ; don ALFONSE.

DON ALFONSE, *une épée à la main ; à Jorge.*

Je vous offre une épée à moi, venez là-bas.

DONA MARGUERITE.

Vous voulez plaisanter !

DON ALFONSE.

Je ne plaisante pas,

Moi !

DONA MARGUERITE.

Ce n'était qu'un jeu dont je riais moi-même.
D'ailleurs, tout est fini : ce n'est pas moi qu'il aime !

DON ALFONSE.

Eh ! quoi !

JORGE.

Que dites-vous ?

DON ALFONSE.

Et qui donc ?

DONA MARGUERITE.

Devinez.

JORGE.

Madame !

DONA MARGUERITE, *à don Alfonse.*

Devinez.

JORGE, *à don Alfonse.*

Allons, monsieur, venez.

DON ALFONSE.

Mais qui donc aimez-vous désormais ?

JORGE.

Eh ! qu'importe !

DON ALFONSE.

Ce qu'il importe ? eh ! mais ! la question est forte.
Êtes-vous ce rival que j'ai provoqué ?

JORGE.

Non.

DON ALFONSE, à *dona Marguerite*.

Et qui sont ses amours ?

DONA MARGUERITE.

Dites, cherchez un nom.

JORGE, à *dona Marguerite*.

De grâce épargnez-moi cette plaisanterie,
Madame !

DON ALFONSE.

Faut-il pas qu'à son tour chacun rie ?
Or, votre objet semble être amusant à nommer.

DONA MARGUERITE.

Devinez.

DON ALFONSE, *cherchant*.

Mais qui donc, qui peut-il donc aimer ?
Dona Serafita la danseuse à la mode ?
Pour un auteur badin c'est un amour commode.

DONA MARGUERITE.

Mieux que cela.

DON ALFONSE.

Voyons, la vieille Joanna,
La sorcière en haillons à qui le ciel donna
Avec un beau nez d'aigle un menton d'os de seiche ?

DONA MARGUERITE.

Oh ! mieux que cela.

DON ALFONSE.

Diable, une duègne revêche ?
Eh, parbleu ! j'ai trouvé, m'y voici, c'est certain :
Dona Catharina, celle qui ce matin,

Désignant Jorge.

Quand la reine baisait au front... sa Poésie,
Osait intervenir... c'était par jalousie.
Peste ! mes compliments, monsieur. Un des grands noms
Du Portugal, mais vieille à chasser les démons.

DONA MARGUERITE.

Mieux, mieux, mieux que cela !

DON ALFONSE.

Vous me mettez en peine ;

Il rit.

À moins que... pourquoi pas ? ces poètes !... la reine ?

DONA MARGUERITE, *éclatant de rire*.

Vous y voilà !

Don Alfonse s'esclaffe et s'assied sur le banc en se tenant les côtes.

JORGE, à *Don Alfonse qui rit toujours*.

Monsieur !

DON ALFONSE, *un peu calmé, à Jorge*.

Vous m'aviez outragé
Mais j'ai tellement ri que je me sens vengé !

Se tournant vers Dona Marguerite.

J'ai ma reine aussi, moi, mais quand en obtiendrai-je
Un baiser ?

DONA MARGUERITE.

Chut ! voici la reine et le cortège.

SCÈNE XIX.
LES MÊMES, la REINE, le CORTÈGE.

LA REINE.

La rencontre me plaît. Le hasard vous protège
Don Jorge.

Signes d'étonnement.

Nous avons reçu ce pli royal.
Lisbonne vous décerne un laurier triomphal.
Vous y serez traité comme Pétrarque à Rome.
De plus, le roi vous fait aujourd'hui gentilhomme.

JORGE.

La reine m'a déjà fait un honneur si grand
Que je n'ai plus d'orgueil pour celui que j'apprends.

*Au vieux José qui s'efforce de se dissimuler derrière un groupe
de seigneurs.*

Mais vous, vous qui pleurez de tendresse et de joie,
Mon père, approchez-vous, que la reine vous voie ;
Car rien n'est doux au cœur des rois et des puissants
Comme de voir couler des pleurs reconnaissants.

José, que Jorge est allé prendre par la main.

Méchant enfant, laissez !

JORGE, *à la reine qui leur sourit.*

C'est mon père que j'aime.
Voyez à son bonheur celui que j'ai moi-même.

LA REINE.

Don Jorge de Cintra, le roi vous veut du bien.
Ne désirez-vous pas une faveur ?

Silence.

Quoi ? Rien ?

DON ALFONSE, *à part.*

Son altesse le veut marier ; nous y sommes.

JORGE.

Rien, altesse, plus rien. J'étais parmi les hommes
Le dernier ; vous avez jeté sur moi les yeux ;
Me voici des premiers et des plus glorieux.
Vous avez répandu de l'honneur sur ma vie.
À présent, l'on m'admire et déjà l'on m'envie...
Reine, ils sont consolés du mal qu'ils ont souffert ;
Ils laissent, reprenant leur cœur longtemps offert,
Tout autre amour mortel sortir de leur mémoire,
Ceux qui portent au front le baiser de la Gloire !

Le rideau tombe.

Notes sur les costumes.

La reine : en robe blanche ; survêtue d'une robe largement
ouverte, à manches ouvertes depuis les épaules, toute en étoffe

orientale brochée de soie et d'or ; diadème léger d'argent et d'or où sont serties des perles blanches.

Dona Marguerite : robe blanche.

Jorge : costume portugais du XVI^e siècle dont sa fantaisie a rendu les détails de bon goût. Velours noir à boutons et agréments bleus. Collerette fine ; culotte peu large ; bottes peu évasées, sans dentelles au revers. Petit manteau de velours noir sur l'épaule, doublé de satin bleu. Pas d'épée. Chapeau peu élevé, aux rebords recourbés, à plumes fines et de couleurs diverses. Il porte moustache et barbe, à la mode du temps, mais très légères.

Don Alfonse : le costume portugais sans sa rigueur. Collerette épaisse avec grosses ruches roides et gênantes ; chapeau comique à rebords étroits et tombants ; dentelures en créneaux à l'épaule, au bout des manches, aux revers des bottes qui sont molles, plissées et largement évasées. Culottes larges. Lourde et longue épée. Petit manteau à collet large et dur. La barbe darde deux pointes menaçantes perpendiculaires à la ligne de la moustache.

PRIS AU PIÈGE

Jean AICARD

Personnages.

PIERRE D'ALMY.

JEANNE, 20 ans, veuve.

BERNARD, camarade de Pierre.

La scène se passe dans une petite ville de province non loin de Lyon. Le théâtre représente un grand salon. Large portière au fond donnant sur le vestibule étroit où se trouve la porte du palier. Grande fenêtre à gauche entrouverte aux jalousies fermées ; pas de volets intérieurs. Divers détails trahissent le soin qu'on prend des appartements laissés inhabités. Point de rideaux ; des housses aux meubles. La pendule ne marche pas. — On est vers la fin de l'été.

SCÈNE PREMIÈRE. PIERRE.

PIERRE, tenant la porte et congédiant un personnage invisible.

C'est entendu, cher monsieur ; comptez sur moi. C'est pour assister à la vente de ces terrains que j'ai quitté la campagne

aujourd'hui ; jeudi vous aurez ma signature, c'est entendu. (*Revenant*). Parbleu, ce fâcheux m'embarrassait... La pendule ne va pas. (*Il regarde sa montre*). L'heure est proche. Jeanne viendra assurément. (*Il va pour s'asseoir*). Aïe ! des paquets partout. Tout n'est plus ici qu'emballage. Pas un bibelot d'étagère qui ne soit dans sa gaine d'été, pas un objet en place. De rideaux, point ; de pendule, fort peu. Pas un meuble où l'on puisse s'asseoir, une glace où l'on puisse se mirer. Explication : ma mère est à la campagne. — « Mais, ma mère, il me faut, quand je vais en ville... » — « Le premier des luxes c'est l'ordre, mon fils... » Et c'est pourquoi je vais recevoir Jeanne dans cet appartement où rien n'est fait pour égayer les yeux. C'est très inquiétant, car au premier coup d'œil elle va deviner que ma mère n'est point ici, pas même pour une heure. Si je mettais ça et là un peu de désordre pour donner un air habité... si par exemple je montais la pendule, si j'ôtai sa housse au divan, serait-ce du désordre ? (*Il monte la pendule et attend que les heures sonnent.*) Une... deux... (*Revenant.*) Dire à une femme : « Madame, à six heures et demie ma mère vous recevra » et à l'heure dite être seul à la recevoir ! Est-ce bien honnête ? Diable, cela ressemble à un guet-apens, du moins sans préméditation. Oui, ç'a été comme une inspiration soudaine. Jeanne est une charmante femme, celle dont le souvenir me met au cœur le trouble le plus heureux. Ah ! comme dit Chérubin, une femme, une femme, Ah ! que ne nom est doux, qu'il est intéressant ! (*Il va à la pendule et met l'aiguille sur onze heures et revient. La pendule sonne.*) Peut-être faudrait-il préparer mes réponses. — « Pierre, votre mère n'arrive pas. » Voyons, un peu d'audace, de l'éclat, un élan de passion. « Pour vous voir un moment — en avais-je un autre moyen — je vous ai menti. Vous venez pour ma mère et je suis seul ici. Pardonnez-moi cette innocente fourberie. Quand je vous ai rencontrée tout à l'heure après un

an, la vision du passé a flotté devant mes yeux dans un nuage de rêve. Souvenir délicieux ! passé enfantin et plein de grâce ! Vous aviez quinze ans et moi seize. Te rappelles-tu nos colin-maillards dans le grand jardin de ton père. Tout mon cœur s'émeut rien qu'à ton nom. Lorsqu'on t'a mariée, vraiment, j'en ai pleuré. Te voilà veuve et si jeune. Nous avons vingt ans... » (*Il va mettre l'aiguille de la pendule sur onze heures vingt-cinq minutes et revient en respirant une rose qui est à sa boutonnière*). Oh ! soirs d'été, parfum suave ! Amour ! Quelle émotion gonfle ma poitrine ! Jeunesse, qu'il est doux de te connaître et de te respirer ! (*La pendule sonne la demie*). L'horrible chose qu'une pendule qui marche ! Et j'allais monter celle-ci, mieux vaut l'arrêter. (*Il va pour arrêter la pendule qui se met à sonner. Il compte trois sur le deuxième coup.*)... Douze, treize. Mauvais nombre pour une pendule et de triste augure pour mon rendez-vous. Cette sonnerie porte aux réflexions. Suis-je sûr de ne pas prendre l'émotion de ma jeunesse pour de l'amour ? (*Il tient dans sa main la clé de la pendule avec laquelle, sans y songer, il frappe sur la table. Écoutant :*) Il me semble qu'on a frappé... Non ! — En un mot, voudrais-je épouser Jeanne ? Le mariage, ah non, pas encore ! Qu'ai-je donc à espérer de ce rendez-vous ? Franchement rien, quelle folie ! Ce rendez-vous d'ailleurs aura tout l'air d'un piège. C'est très grave, monsieur Pierre. Bah ! la voir, l'entendre, l'embrasser une fois encore, comme au bon temps de nos colin-maillards, ce sera charmant. (*Il frappe encore sur la table avec la clé de la pendule.*) Cette fois, on a frappé. (*Il va ouvrir.*) Personne... suis-je halluciné ? (*Il soupire d'impatience et frappe de nouveau avec la clé.*) Quelle distraction ! C'est moi qui frappe. Aussi bien, elle sonnerait. (*On sonne.*) Cette fois, ce n'est pas le Temps, vieillard maussade, qui a sonné. Est-ce l'amour ? (*Il va ouvrir.*)

SCÈNE II.
JEANNE, PIERRE.

JEANNE.

Suis-je exacte ?

PIERRE.

À ravir. Vous avez-vous-même en entrant sonné la demie. Seulement il est près de sept heures.

JEANNE.

La pendule ne va pas.

PIERRE.

C'est que je viens de l'arranger... Je vous assure.

JEANNE.

Vous n'êtes pas plus sérieux qu'autrefois.

PIERRE.

À vous voir, je redeviens enfant. Être enfant, c'est le meilleur de la vie. Vous me rendez ce bonheur-là.

JEANNE.

Savez-vous pourquoi je suis venue chez vous ? Pour m'inviter à dîner. J'ai très faim.

PIERRE.

Aïe !

JEANNE.

Ma mère est à Lyon depuis ce matin et ne reviendra que demain. Il s'agit d'un achat de mobilier. Nous allons habiter Lyon.

Ma mère a pris avec elle la femme de chambre et la cuisinière qui lui seront très utiles. Je suis restée toute seule. Voilà pourquoi je vous ai demandé ce matin si votre mère était ici ; on ne l'a plus vue depuis deux semaines. Qu'avez-vous à me regarder ?

PIERRE.

Vous n'avez pas changé, Jeanne, vous avez quinze ans.

JEANNE.

Hélas ! j'en ai plus de trente en comptant pour douze mes deux années de mariage.

PIERRE.

Le mariage vous a-t-il tant vieillie ? Vous n'étiez pas heureuse ?

JEANNE.

J'étais la femme d'un officier de marine, moi qui n'aime pas la mer. Il fallut habiter Brest. La maladie qui devait emporter mon mari couvait sourdement et son mal qu'il ignorait lui-même lui avait gâté le caractère. Je ne l'ai jamais vu rire. Quand je riais, je l'agaçais. C'était un supplice. Cela m'a donné du mariage une horreur !... si nous parlions d'autre chose ?

PIERRE, *sincère.*

Pourquoi ? Vos souvenirs, vos projets, tout de vous m'intéresse. Si vous avez un ami, Jeanne, c'est moi.

JEANNE.

Merci mon bon Pierre. (*Elle lui serre la main en camarade.*) Mes projets, s'ils vous intéressent, sont fort simples. Quitter pour Lyon cette petite ville où nous sommes, où je vis seule avec ma mère depuis mon veuvage, depuis un an, un an tout

entier ! Ici tout est cancans ridicules, bavardage sans esprit. Croyez-vous qu'on a compté une à une toutes mes robes. La femme du receveur en a dressé une liste exacte avec la description. La femme du sous-préfet est jalouse de celle-ci, la seule de cette façon qu'on ait vue encore dans vos rues sans équipages et je suis encore tout étonnée d'avoir passé le seuil de votre maison sans avoir fait mettre les gens sur le pas de leur porte. Vous avez précisément en face un atelier de modistes qui est la principale officine des commérages de l'arrondissement. Heureusement la loge du concierge est à peu près inconnue dans ce pays. Mais qu'y gagnez-vous ? Votre maison où je vous félicite de ne demeurer qu'un mois de l'année, au lieu d'un concierge en a vingt. Chaque locataire est celui de ses voisins, soit par bonté d'âme, soit par malice ou curiosité. Les domestiques y ajoutent leur tapage important. À chaque sonnerie, à chaque courrier, quel bruit dans la maison ! Celui d'en-bas hèle celui d'en-haut. Ce n'est plus une maison, c'est un navire en mer où les vigies du haut des dunes répondent au porte-voix des capitaines.

PIERRE, *riant*.

Hé ! gabier, combien es-tu là-haut ? — Nous sommes un. — Descends la moitié !

JEANNE.

Justement. Ah ! l'affreuse petite ville !

PIERRE, *redevenant sérieux*.

Est-elle pourtant si affreuse, cette petite ville où nous fûmes de si joyeux enfants !

JEANNE.

Quand nous étions petits, la petite ville était si grande !

PIERRE.

Si vous alliez habiter Paris encore où je vais chaque année pour plusieurs mois... mais Lyon, je n'y vais jamais.

JEANNE.

Vous y viendrez.

PIERRE.

Soit, mais pourquoi Lyon ? Paris est si beau. Vous souvenez-vous de cette soirée où je vous rencontrai à l'Opéra ? Je ne sais si je me trompai, mais il me sembla, chaque fois que je levais les yeux vers vous, et ce fut souvent, que les vôtres étaient tournés de mon côté.

JEANNE.

C'est bien possible.

PIERRE.

Ah ! Jeanne !

JEANNE, *surprise*.

Qu'avez-vous ?

PIERRE.

Que vous êtes jolie !

JEANNE.

À quelle heure dîne-t-on ici ? Votre mère tarde beaucoup.

PIERRE.

Je ne veux pas prolonger la situation, ce serait grave.

JEANNE.

Très grave, je meurs de faim.

PIERRE.

Et d'innocent me rendre coupable.

JEANNE.

Que me dites-vous là ? Est-ce que la marée va manquer ?

PIERRE.

J'a eu tort. C'est un entraînement à peine explicable. Un mot a suffi, je l'ai prononcé, vous êtes venue. Jeanne, écoutez-moi, je vous aime.

JEANNE.

Je vous aime beaucoup aussi, après.

PIERRE.

Il n'y a pas un détail de votre toilette d'où ne s'échappe pour moi un charme suave ; tout me plaît en vous et la moindre de vos parures me semble avoir une grâce qu'elle tient de vous et qui ne saurait être à aucune autre femme. Il me semble qu'un nœud de ruban tombé de votre robe et que je rencontrerais perdu sous mes pas saurait me dire qu'il vous a appartenu. Quand j'évoque votre pensée, tout mon cœur bondit ; à votre seul nom toutes les joies passées me reviennent à la fois comme une bouffée d'air odorant par une fenêtre ouverte un soir d'été. Voilà pourquoi je ne suis pas coupable. Pardonnez-moi.

JEANNE.

La croisée est ouverte ; il y a en effet un courant d'air. Vous avez une rose à la boutonnière et nous sommes en été. En voilà assez pour justifier votre belle tirade. Mais de quoi n'êtes-vous

pas coupable ? Est-ce de poésie, je vous pardonne ! vous parliez en prose, tout n'est pas perdu.

PIERRE.

Jeanne, ma mère est à la campagne. Je vous ai menti pour avoir le plaisir de ce tête-à-tête innocent en souvenir...

JEANNE.

... des cache-cache de notre enfance. C'est bien, je m'en vais. C'est très ennuyeux. Voyez ce que vous avez fait. Tout le monde est à table à cette heure-ci et l'on ne peut décemment s'inviter chez personne.

PIERRE.

Non, ne partez pas ainsi.

JEANNE, *avec reproche.*

Pierre !

PIERRE.

Eh ! quoi, par un souvenir de nos tendresses, par un écho de nos baisers d'enfants !

JEANNE.

Enfant, c'est vrai, vous l'êtes resté. C'est ainsi que je l'entends, mais moi je suis devenue une femme. Pierre, laissez-moi partir. Je vous pardonne votre méchante étourderie. Nous parlions des bavardages de la petite ville. On ne m'a pas vue entrer mais on me verra sortir. Je ne suis que trop demeurée à vous entendre. Finissons.

PIERRE.

Dieu ! que tu es gentille et bonne, ma chère Jeanne ! Va-t'en,

tu as raison, je suis un méchant étourdi. Passe donc, mais non sans payer ta rançon au passage, non pas sans me donner le baiser du pardon. (*Elle veut passer, il la prend dans ses bras et l'embrasse. On sonne. Un silence puis Jeanne un peu troublée se dégage.*)

JEANNE, à voix basse.

Méchant enfant ! Mais dites d'entrer.

PIERRE, confus, montrant une clé.

Il faudrait ouvrir, j'ai la clé. (*On sonne de nouveau.*)

JEANNE.

Ah ! c'est indigne, ouvrez !

PIERRE.

À présent il est trop tard. Que penserait-on ?

JEANNE.

Il faut me cacher.

PIERRE.

Et quand vous sortiriez tout à l'heure. Croyez-moi, silence.

UNE VOIX SUR LE PALIER.

Monsieur Pierre d'Almy.

PIERRE.

Mon fâcheux de tantôt.

UNE AUTRE VOIX.

Je le croyais chez lui.

PIERRE.

C'est un voisin qui répond, la vigie de la grand' hune !

1^{re} VOIX.

Rentrera-t-il ?

2^e VOIX.

Si vous voulez l'attendre, vous pourrez de chez moi veiller à son retour.

PIERRE.

Diable !

JEANNE.

Oh !

1^{re} VOIX.

Volontiers, monsieur, volontiers. (*Bruit de portes ouvertes et refermées.*)

PIERRE.

Bloqués !

JEANNE, à Pierre qui s'approche d'elle.

Laissez-moi, monsieur. Me voilà par votre faute compromise...

PIERRE, respectueux.

Non Jeanne, mariée.

JEANNE.

Remariée, moi, et avec vous après une telle indignité ! Jamais, monsieur !

PIERRE.

Jeanne, j'ai été léger, crois-moi, mais non pas coupable.

D'ailleurs, rien n'est compromis. Tu ne veux pas de moi pour mari, tant pis ! Mais je suis ton ami sincère, j'empêcherai ceci de devenir grave. Nous voilà assiégés, faisons lever le siège. (*Il écrit.*)

JEANNE.

Que faites-vous ?

PIERRE.

J'entretiens des intelligences avec l'extérieur. (*Il lit sa lettre à haute voix.*) « Mon cher ami, — Je m'adresse à Bernard, un polytechnicien en vacances, un loyal garçon de mes amis et qui demeure dans cette maison. — Je suis enfermé chez moi avec une personne que tu ne dois pas connaître par un mauvais hasard que je ne t'expliquerai point. Il s'agit d'assurer à tout le monde que tu m'as vu retourner à la campagne. À dix heures quand la modiste d'en face, espion damné, éteindra ses lumières, avertis-moi. Les assiégés sortiront. Ami. »

JEANNE.

C'est affreux, une telle aventure, à moi ! Et comment parviendra cette lettre ?

PIERRE.

Je vais, bien cachetée, la glisser sur mon palier. Elle sera, j'en suis sûr, bientôt trouvée et remise à son adresse. Mon écriture est-elle reconnaissable ?

JEANNE, *fâchée.*

Non.

PIERRE, *ayant fait glisser la lettre sous sa porte.*

Jeanne, pardonnez-moi, je vous en supplie. Je suis inquiet,

malheureux.

JEANNE.

C'est cela. C'est moi qui suis à plaindre et vous vous plaignez. (*Un silence.*)

PIERRE.

Je ne sais plus que vous dire et votre silence m'est cruel.

JEANNE.

Mon dessein n'est pas de vous être agréable... (*Regardant vers la porte du fond.*) Allez voir si vous avez une réponse.

PIERRE.

Vous n'y croyez pas ? (*Soulevant la portière du fond.*) Eh, tenez ! la voici déjà. (*Il ouvre le billet et lit :*) « Je veille. » — Brave Bernard, s'il s'en mêle, ma faute est réparée.

JEANNE.

Mais non pardonnée. (*Un silence.*)

PIERRE.

À quoi pensez-vous ?

JEANNE.

À vous et je vous déteste. Pourquoi avoir gâté une amitié charmante. Je me félicitais d'avoir un ami sans pareil, je vous aimais...

PIERRE.

Jeanne !

JEANNE.

... d'amitié, comme un frère. À présent vous me faites peur ;

vous m'êtes odieux ; vous avez fait une action banale. Je vous croyais de l'esprit.

PIERRE.

C'est vrai, j'ai été bête comme le premier amoureux venu. L'amour nivelle les intelligences. Il élève les humbles et rabaisse les plus hautes.

JEANNE.

Dans quelle catégorie vous rangez-vous ?

1^{re} VOIX DANS L'ESCALIER.

Merci, monsieur. J'ai attendu près d'une heure. Vous lui donnerez ce billet. (*Bruit de portes.*)

PIERRE.

Le siège est levé mais la sortie reste impossible. (*Allant regarder à travers la jalousie.*) Toutes les ouvrières de la modiste sont sur le qui-vive. Personne ne m'a vu sortir et l'on s'étonne du bruit de mon départ. Quel affreux monde !

JEANNE, *se promenant avec agitation.*

Nous avons eu tort. Vous avez perdu la tête. Il fallait recevoir votre fâcheux de tantôt et je devais sortir tout de suite après. À ce moment-là ma sortie était naturelle. Chaque seconde la rend plus difficile. Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! De ma vie je ne vous reverrai, Pierre ; est-il possible ? (*Elle fripe son mouchoir.*) De l'étourderie, cela, non pas ; vous êtes coupable. Plus j'y pense ... ! C'est monstrueux !... (*Pierre consterné la suit des yeux.*) Combien d'heures resterons-nous là ? Ne me regardez donc pas de cet air absurde... à nous ennuyer ! Il n'y a pas un livre ici, pas un journal. Comment n'ai-je pas vu que votre mère ne pouvait être ici ! Les étagères sont désertes et tout sent le renfermé,

même ce piano. (*Elle tape brusquement sur le piano.*) Pas accordé !

PIERRE, *qui s'est élancé.*

Chut ! Vous nous trahissez !

JEANNE.

Ah ! c'est juste. Ce mystère... cette situation... Il ne faut rien dire, ne rien faire, ne rien manger. Ah ! que je suis malheureuse ! (*Elle pleure assise près de la cheminée.*)

PIERRE.

Elle a mal aux nerfs ; c'est la faim. (*Il sort.... Il rentre portant un flacon.*) Pas un gâteau dans le buffet. Mais, Jeanne, l'homme ne vit pas seulement de pain et voici...

JEANNE.

Du vin !... Laissez-moi. Voilà les consolations que vous m'offrez. Quelle dérision ! Allez, vous êtes bien matériel.

PIERRE, *à part.*

Oh ! oh ! cela commence à m'énerver aussi, moi. Qui nous verrait nous croirait mariés ! (*Il pose la bouteille sur la table. On entend du bruit dans la cheminée. Jeanne se lève, très effrayée. Il est presque nuit close.*) — Qui va là ? (*Bruit. Il va vers la cheminée, allume deux flambeaux, en prend un et regarde dans le foyer.*) — Une lettre, un paquet. Les intelligences avec l'extérieur. (*Lisant.*) « En attendant, voici de quoi dîner. Bernard » (*À Jeanne qui sourit malgré elle.*) Allons, Jeanne, comme autrefois la dînette, veux-tu ? (*À part.*) C'était l'appétit, elle baille. (*Il dispose sur la table un pâté et deux petits pains.*) Nous manquerons de bien des choses mais, bah ! à la guerre comme à la guerre ! La famine n'est plus à craindre et l'ennemi sera trompé.

JEANNE.

L'ennemi, il est aussi dans la place, mauvais sujet ! *(Elle lui tend la main, elle tope et s'assied à table. On entend un coup de marteau.)*

PIERRE.

Cette fois, c'est en bas.

UNE VOIX AU BAS DE L'ESCALIER.

Il n'y a personne.

PIERRE.

C'est la voix de Bernard.

LA VOIX.

Il me semblait avoir vu de la lumière aux fenêtres.

PIERRE, *soufflant les flambeaux.*

Il lui semblait.

JEANNE.

Ah ! mon Dieu ! Allons-nous rester ainsi ?

PIERRE.

Comment faire ? On peut manger sans voir.

JEANNE.

Non.

PIERRE.

Pourquoi non ? *(Il porte un verre aux lèvres de Jeanne puis aux siennes.)*

JEANNE. *(En cherchant son verre elle rencontre la main de Pierre.)*

C'est mon verre !

PIERRE.

Tu y vois donc ? *(En posant le verre, il le renverse et le brise.)*

JEANNE.

Jamais nous ne pourrons dîner dans cette obscurité. Quelle heure est-il ?

PIERRE.

Ma montre n'est pas à répétition.

JEANNE.

Une simple allumette chimique.

PIERRE.

Y penses-tu ? Mais l'horloge de la ville ne saurait tarder à sonner. Tiens, écoutons. *(Ils écoutent ; l'horloge sonne un coup prolongé.)* Une demie ! nous voilà biens avancés !

JEANNE, *se levant.*

La notion du temps n'existe plus pour moi. N'y a-t-il pas un siècle que nous sommes là ? Où suis-je ? Faut-il aller à droite ou à gauche ? On ne peut rester à table, ce pâté sent trop bon.

PIERRE.

Où es-tu ? Viens, je te guiderai. Bon. Laisse-toi conduire. *(Il la mène à tâtons et s'assied près d'elle sur le divan.)* Là !

JEANNE, *sérieusement.*

Éloignez-vous de moi, monsieur Pierre.

PIERRE.

Vous le voulez, soit ! (*Il va tout à fait à l'autre bout du salon. Silence prolongé.*)

JEANNE, inquiète.

Pierre ! — Pierre ! (*Il ne répond pas.*) M'aurait-il quittée dans cette obscurité ? Quelle mauvaise plaisanterie ! Je ne connais pas cette maison. (*Pierre s'est approché doucement. Il la prend par la taille. Elle pousse un cri.*) Ah ! c'est vous ! Vous m'avez fait peur.

PIERRE.

Dites que vous aviez peur et que je vous rassure.

JEANNE.

Eh bien ! oui. Ne vous éloignez plus mais ne vous approchez pas. (*Ils sont chacun à un bout du divan. Silence prolongé.*) Pierre !... Pierre, pourquoi ne pas me répondre ? J'ai peur du silence quand il est nuit.

PIERRE.

Alors laissez-moi vous parler.

JEANNE.

Oui, oui, parlez.

PIERRE.

J'ai le choix du sujet ?

JEANNE.

Non.

PIERRE.

Alors, je me tais.

JEANNE.

Non vous dis-je.

PIERRE, lui prenant la main.

Eh bien ! laisse ta main dans la mienne ; je me tairai ainsi mais tu n'auras plus peur et moi je sentirai mon cœur s'inonder de félicité. Tu ne retires pas ta main, merci, mais comme elle tremble ! Oh ! Jeanne, nous avons beau nous en défendre, nous nous aimons. Tu ne réponds rien ? — Laisse-moi ta main, laisse... — Pourquoi nous faire plus mauvais que nous ne sommes ? Quelle expérience avons-nous ? La mauvaise destinée d'hier ne te présage pas celle de demain et pour moi t'épouser ce ne serait pas renoncer à ma jeunesse, au contraire. N'es-tu pas ma jeunesse elle-même. — Tiens, j'ai envie d'ouvrir mes fenêtres, de les illuminer et de demander à mon piano de me traduire à grand tapage l'émotion d'amour dont j'ai le cœur plein. Nous invitons la petite ville à jaser sur notre aventure et demain tu seras chez ma mère et moi chez la tienne. — Vous vous taisez ? (*Dix heures sonnent à l'horloge de la ville.*) Déjà !

LA VOIX DE BERNARD sur le palier.

La modiste a éteint son gaz ; tout dort tranquille et l'escalier est libre.

PIERRE, à la porte.

Merci. (*Revenant.*) Adieu, Jeanne. Voilez-vous. Adieu. (*Il la conduit à la porte.*) Pas un mot de pardon, pas un mot d'amitié.

JEANNE, froidement.

Ne m'accompagnez pas. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.
PIERRE.

(Il entrouvre les volets et la regarde s'éloigner.) La rue est déserte, pas un passant, pas une lanterne. Elle s'éloigne... Tout est fini. *(Il allume plusieurs bougies.)* Et moi qui me laissais charmer par l'imprévu de la situation ! Je me grisais de souvenirs... Si je mangeais un morceau. Ventre à jeun rêve creux ! Si j'appelais Bernard pour le remercier ? Bernard ! *(Il va à la porte.)* Ah ! Ah ! merci, mon bon camarade. Viens donc avec moi boire à ma santé car je l'ai échappé belle ! *(Il fait entrer Bernard.)*

SCÈNE IV.
PIERRE, BERNARD, puis un domestique.

PIERRE.

Assieds-toi, prend un verre et trinquons. Trinquon fait un bruit qui me plaît. — Figure-toi, j'échappe au mariage. Ton pâté est excellent et me remet en place les idées.

BERNARD, *d'un ton posé.*

Il n'y paraît guère. Prends ton temps. Tu m'étourdis de paroles et je ne comprends rien.

PIERRE.

Tiens-t-en là. Tu m'excuses et je te remercie. Je suis comme un homme qui vient d'échapper à un grand péril dont il commence à peine à mesurer la grandeur. Il se tâte, doute s'il est bien vivant et caresse avec joie le souvenir du danger lointain... Il y a des vers latins là-dessus, de Lucrèce je crois. Oui, l'obscurité, la tiédeur de l'air, le parfum de ma rose *(il la jette)*. Tout

m'invitait à lui dire : *(d'un ton solennel)* : « Soyons époux, madame. »

BERNARD, *tranquillement.*

Ah ! c'est une veuve !

PIERRE, *buvant.*

Qui te l'a dit ?

BERNARD.

Toi, en disant : « Madame, soyons époux ».

PIERRE.

Rusé... mais somme toute mieux vaut qu'elle ait été inflexible. Rien n'a vibré en elle... *(Il se lève, il marche avec impatience)* Pas une de mes paroles n'a été comprise. Petite pensionnaire, malgré son veuvage, petite sotte ! C'est dit, je ne la reverrai pas. Ah ! Jeanne ! Jeanne, si tu avais voulu !

BERNARD, *avec calme.*

Ah ! c'est madame Jeanne de Serres.

PIERRE.

Comment sais-tu ?

BERNARD.

Pauvre garçon ! Tu te trahis toi-même et tu n'en sais rien ! *(On entend le marteau de la porte d'en bas.)*

PIERRE.

À cette heure, qui frappe encore ? *(Il va ouvrir au fond. Entre un domestique.)* Qu'y a-t-il ? *(Le domestique tend une lettre. Pierre l'ouvre.)* De la mère de Jeanne. *(Au domestique.)* C'est bien, allez. *(Le domestique sort.)*

« Mon cher enfant,

« Je suis arrivée de Lyon à l'improviste voici bientôt une heure fort inquiète de l'absence de ma fille qui rentre et me raconte comment vous n'avez soupé ni l'un ni l'autre. Venez donc souper. Nous irons demain tous ensemble chez votre mère. »

BERNARD, *très joyeux.*

Ah, ah ! tu te félicitais trop tôt. Le péril n'était point passé et te voilà pris au piège !

PIERRE, *prenant son chapeau.*

Imbécile que tu es ! Je ne suis qu'un sot et je l'aime !

FIN.

La Garde 21 Octobre 1874.

MONSIEUR PROLOGUE

Jean AICARD

Il arrive, de l'air d'un homme qui a quelque chose à dire, d'un air à la fois obséquieux et satisfait de lui-même.

Mesdames et Messieurs, je suis un honnête homme
Très connu ; c'est Monsieur Prologue qu'on me nomme.
J'ai pour métier, j'ai pour état, pour mission,
Pour habitude et pour instinct, pour passion
D'aider les spectateurs d'une pièce à comprendre !
Je suis fat mais d'esprit bien fait et d'âme tendre,
J'aime d'amour chrétien les moins intelligents
Et n'ai d'autre plaisir que le plaisir des gens.
Franchement, convenez qu'on n'est pas plus honnête !
Je m'émeus quand je vois d'un côté le poète
— Un doux rêveur, — de l'autre un public gai, cruel,
Indifférent. Songez à cet étrange duel !
Songez-y ! Songez bien que, facétie ou drame,
Au fond l'œuvre est toujours un homme, un cœur, une âme,
Un esprit !... Que veut l'œuvre ? Étonner jusqu'au bout
Le public impuissant ! le terrasser d'un coup !
Songez comme la foule attend, en grand silence,
L'adversaire, le drame inconnu, — qui s'élançait !
Et qu'elle ne voudra, sous le coup bien porté,
Tomber qu'en admirant, soumise à la beauté !

Mais si l'œuvre la blesse, avec quelle âpre joie
Elle sifflera, l'hydre, en enlaçant sa proie,
Comme elle l'étouffera le pauvre ambitieux
Qui croyait enchaîner les bras, les cœurs, les yeux !
Comme sur le vaincu s'acharnera la foule,
Sourde à son cri d'angoisse, aveugle au sang qui coule,
Car on ne le voit pas, sous le sifflet moqueur,
Ce sang mystérieux qui s'extravase au cœur !

Mesdames et Messieurs, c'est pourquoi moi, Prologue,
Lorsque auteur et public, gens d'humeur assez rogue,
Se regardent en chiens de faïence... — oh ! pardon ! —
J'apporte, raisonneur, les *mais*, les *si*, les *donc*,
Et doux, conciliant, ganté, charmant, affable,
J'explique nettement, à l'avance, la fable,
Comment l'auteur a fait son ouvrage *impromptu*,
Et je dis au public « cher » et je lui dis « tu »
Et je prêche indulgence, amour et bonté d'âme
Et je dis : « Oui monsieur, certainement madame ;
« L'auteur n'est pas un sot, n'ayez pas peur de lui !
« Certes, il existe une arme effroyable, l'ennui !
« Un corps d'armée a droit d'avoir peur d'un seul homme
« Qui de prose ou de vers le menace et l'assomme !
« Mais mon auteur, qui vient tout tremblant à ce duel,
« Pour seule arme portant le trait... spirituel,
« — ou touchant, — ne vaincra qu'à votre grande joie ! »
Et je dis à l'auteur : « Pourvu que l'on me croie !
« Mais... oui... vois... quand je parle ils ont tous l'air charmé...
« Courage ! l'ennemi qui rit... est désarmé ! »

Voilà ce que je dis, messieurs, à l'ordinaire ;
Mais, mesdames, ce soir j'arrive après l'affaire !

Sans moi l'on a joué ! L'on a compris sans moi !
Et c'est toi le vainqueur, public, voici pourquoi :

Riant.

Ah ! ah ! quel bon succès ! d'une nouvelle espèce !
L'auteur n'avait montré nul esprit dans sa pièce :
Si vous en avez vu, c'est que vous l'avez mis !
Et puis tous les acteurs sont beaucoup ses amis,
Et comme ils ont talent et grâce, et savoir-dire,
Quand vous les admirez ils disent qu'on l'admire !
Et c'est pourquoi, bien loin de demander ici,
Comme je fais pour tout ouvrage réussi,
Les applaudissements du parterre et des loges,
Je décerne aux acteurs les plus complets éloges
Et j'apporte pour toi, Public, comme pour eux,
Les applaudissements d'un auteur trop heureux !

Notes et Documents

Les Ortolan, Lonclas et Bonnier

321

Rédacteur : Dominique AMANN

LES ORTOLAN, LONCLAS ET BONNIER

La famille Ortolan, d'origine italienne, s'est fixée à Seillans (Var) au xvii^e siècle. Au xix^e siècle, elle s'est alliée notamment avec les Lonclas puis avec les Bonnier : Jean Aicard et sa sœur ont bien connu quelques-uns d'entre eux.

Le premier qui nous intéresse est *Elzéar*-Louis Ortolan, né le 9 août 1761 à Seillans, où son père était maître chirurgien. Venu à Toulon en 1798, il y épousa, le 10 floréal an VII (29 avril 1799) Victoire Théotiste Montanard (ou Montenard) : il était alors professeur de grammaire générale à l'école centrale du département. Il poursuivit sa carrière d'enseignant à Nice et Avignon et l'acheva à Grasse comme principal du collège. Revenu dans le Var, il fut nommé le 22 mai 1822 suppléant du juge de paix du canton est de Toulon puis, le 21 avril 1832, juge de paix de ce même canton. Il donna sa démission en juillet 1837 en raison de ses infirmités et acheva son existence le 1^{er} janvier 1838, dans sa maison du quartier d'Espagne. Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur par décret du 31 mai 1837.

Ses deux filles et ses deux fils furent bien connus de Jean Aicard et de sa sœur Jacqueline.

La fille aînée, *Adélaïde*-Claire-Marie-Victoire Ortolan, est née à Toulon le 16 ventôse an VIII (7 mars 1800). Elle épousa à Toulon, le 28 mars 1818, Claude Marcellin Lonclas, originaire de Chalons (Marne) et lieutenant au 2^e bataillon du corps royal d'artillerie de la Marine. Elle mourut à Marseille le 9 mars 1868. Le couple eut cinq garçons : *Gustave*-Elzéar, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées ; Elzéar-Alfred ; Victor-Philéas, employé

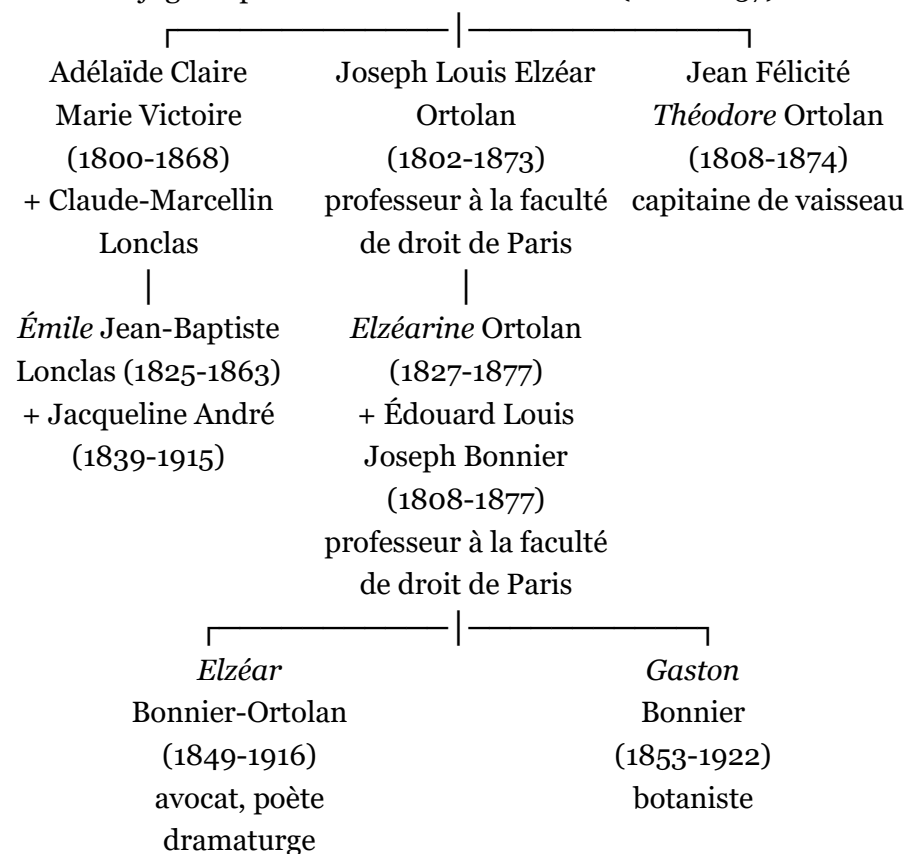
des douanes ; *Émile*-Jean-Baptiste Lonclas, officier de Marine ; et Arthur, inspecteur au chemin de fer. C'est *Émile* qui épousa, le 5 janvier 1856, Jacqueline André, la demi-sœur de Jean Aicard, union vite interrompue par le décès du mari le 28 juin 1863.

L'aîné des fils, *Joseph-Louis-Elzéar* Ortolan devint un juriste célèbre. Né à Toulon le 3 fructidor an X (21 août 1802), établi à Paris en avril 1822, il y fit ses études à la faculté de droit et s'y installa comme avocat en avril 1825 ; il cultivait déjà la poésie¹. Il épousa à Paris, le 12 mai 1829, Camille-Caroline-Eugénie Defrène de Montonnerre, originaire de l'île Bourbon, avec qui il vivait maritalement et qui lui avait déjà donné deux enfants. Il est décédé à Paris le 27 mars 1873, professeur de la faculté de droit. Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur par décret du 25 avril 1847, puis officier par décret du 7 août 1870. Sa fille *Elzéarine*, née à Paris (11^e) le 18 août 1827, épousa le 22 octobre 1844 Édouard-Louis-Joseph-Bonnier (1808-1877) qui fut également professeur à la faculté de droit de Paris : le couple eut deux fils, *Elzéar-Charles-Joseph* et *Gaston-Eugène-Marie* Bonnier qui laissèrent leurs noms à la postérité.

Le dernier des enfants d'*Elzéar-Louis*, *Jean-Félicité-Théodore* Ortolan, né à Toulon le 12 janvier 1808 et décédé dans cette ville le 5 décembre 1874, fit carrière comme officier de Marine : il prit sa retraite avec le grade de capitaine de vaisseau.

¹ ORTOLAN (Joseph-Louis-Elzéar), *Les Enfants*, Paris, C. Gosselin, 1845, in-12, 315 pages ; 2/ augmentée, Paris, H. Plon, 1860, in-18, 323 pages. Un autre recueil est resté inédit : *Les Juvéniles*.

Elzéar Louis Ortolan
né à Seillans en 1761 ; décédé à Toulon en 1838
juge de paix du canton est de Toulon (1822-1837)



En raison des décalages d'âge entre les générations, Jacqueline André se disait « cousine » d'Elzéar et de Gaston Bonnier, lesquels étaient des stricts contemporains de son demi-frère Jean Aicard.

Les Bonnier de Layens formaient, avec leurs cousins Bonnier d'Hennequin, une grande et vieille famille lilloise de manufacturiers en tissage : le *fil Bonnier* y était célèbre.

Édouard Bonnier, né à Lille en 1811, fit carrière comme professeur à la faculté de droit de Paris :

BONNIER (Édouard-Louis-Joseph), juriconsulte français, né à Lille, le 27 septembre 1808, fit ses études au collège Rollin, en rivalité de gloire scolaire avec M. de Montalembert. Reçu licencié en droit en 1830 et docteur en 1832, il obtint à la Faculté de Paris une chaire de supplément au concours de 1839, et fut par la même voie professeur titulaire de la chaire double de législation pénale et de procédure civile et criminelle en 1844. Il devint, la même année, gendre de M. Ortolan son collègue. Il a suppléé, à plusieurs reprises, M. Oudot, dans son cours philosophique du Code civil. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1858².

324

Il eut, de son épouse Adèle Ortolan, deux fils : Elzéar Bonnier-Ortolan (1848-1916), juriste et poète, et Gaston, célèbre botaniste, membre de l'Institut.

Elzéar Bonnier, ou Bonnier-Ortolan, en littérature Pierre Elzéar, s'adonna tôt à la poésie et au théâtre : il traduisit le premier *Faust* avec l'aide de Jean Aicard et participa à la fondation de la revue *La Renaissance littéraire et artistique*.

² VAPEREAU (G.), *Dictionnaire universel des contemporains*, Paris, Hachette, 1865, page 230, qui ajoute : « M. Bonnier a publié à un point de vue général et historique : *Traité des preuves en droit civil et criminel* (1843, in-8), traduit en italien en 1846 ; *Éléments de l'organisation judiciaire* (1847-1848, 2 vol. in-8) ; *Éléments de procédure civile* (1853, in-8) ; ces deux ouvrages ont été réédités en 1858, avec les *Éléments de droit pénal* de M. Ortolan (3 vol. in-8) ; *Commentaire théorique et pratique du code civil* (1848, 2 vol. in-8), commencé avec MM. Ducaurroy et Roustaing. M. Bonnier a collaboré en outre, à la *Revue du droit français et étranger*, la *Revue de législation*, et au *Correspondant*, dans lequel il a donné des articles sur les *Rapports entre l'Église et l'État*. »

Il se distingua par son intrépidité durant la guerre franco-allemande :

Notre jeune barreau, lui aussi, se distingua d'une façon particulière et compta ses martyrs. Ce sont nos jeunes avocats, qui, désertant les bataillons de marche pour s'engager dans les zouaves afin de se trouver au premier rang, soutinrent l'honneur du drapeau du 4^e zouaves à la première affaire de Châtillon. Parmi eux se trouvaient deux avocats littérateurs, dont l'un fut mortellement blessé à Champigny, tandis que l'autre resta des derniers sur le plateau de Villiers, à disputer sa vie aux Prussiens. Ces deux jeunes soldats, Raoul Lacour et Bonnier-Ortolan, étaient parmi les éclaireurs, les enfants perdus du 2^e bataillon du 4^e zouaves. C'est à eux que le commandant Prévaust — lui aussi mortellement frappé à Champigny — avait confié la périlleuse mission de lever le plan des positions et des travaux des Prussiens au pont de Bezons, et le général Ducrot recevait ce plan descriptif, tracé par la main même qui a écrit la belle traduction du *Faust* de Goethe, en compagnie de Jean Aicard. On voit qu'il est ici question de M. Elzéar Bonnier-Ortolan, qui publia dans les *Débats* et dans le *Gaulois*, sous la simple signature : *Un zouave*, le récit émouvant et remarqué de nos derniers combats sous Paris, auxquels il avait pris une si glorieuse part. Depuis ces jours douloureux, il a pu reprendre sa place au barreau de Paris ; mais, hélas ! il l'a reprise seul, et en portant le deuil de son intrépide compagnon, Raoul Lacour ! [...] ³.

325

³ *Le Ménestrel*, 37^e année, n^o 45, dimanche 8 octobre 1870, « Tablettes artistiques 1870-1871. II. Les artistes sur le champ de bataille », page 356, colonne 2.

En 1872, un de ses poèmes fut retenu pour *Le Tombeau de Théophile Gautier*, un recueil collectif entrepris à l'occasion de la mort de Théophile Gautier, le 23 octobre 1872 et publié en novembre 1873.

Après ses études de droit, il s'installa comme avocat tout en continuant d'écrire pour le théâtre.

Il est décédé en mai 1916 :

Mort de M. Pierre Elzéar⁴

Elzéar Bonnier, né à Paris en 1848, était petit-fils d'Ortolan, le jurisconsulte célèbre, fils d'Édouard Bonnier, professeur à la faculté de droit, et frère de M. Gaston Bonnier, membre de l'Institut et professeur à la Sorbonne. Pendant la guerre de 1870-71, Elzéar Bonnier, qui s'était engagé dans les zouaves pour toute la durée du siège, avait été laissé pour mort sur le champ de bataille de Champigny et proposé alors pour la Légion d'honneur. Depuis le début de la guerre actuelle, il avait consacré son temps à l'œuvre des convalescents et blessés militaires de Paris. La Société des gens de lettres lui avait accordé un de ses prix en 1915.

Il échappa à l'oubli ayant posé en 1872 pour le célèbre *Coin de table*, de Fantin-Latour, aux côtés d'autres poètes comme Paul Verlaine ou Arthur Rimbaud⁵.

Principaux ouvrages :

« De la peine de mort », *Revue pratique de droit français*, tome

⁴ *Le Temps*, 56^e année, n° 20052, 31 mai 1916, page 4, colonnes 2-3.

⁵ On l'y voit debout de profil, au deuxième plan à gauche, coiffé d'un chapeau haut-de-forme. Jean Aicard est également debout, au second plan et à droite.

XXIX, 1^{er} et 15 janvier 1870. Paris, A. Maretcq aîné, 1870, in-8°, 16 pages.

De l'accusation en droit romain. Droit français. De l'instruction préparatoire, du secret et de la publicité de cette instruction, Corbeil, imprimerie de Crété, 1872, in-8°, 106 pages ; thèse pour le doctorat soutenue le 26 juillet 1872 à la faculté de droit de Paris.

« Publicité de l'instruction préparatoire », *Revue pratique de droit français*. Paris, A. Maretcq aîné, 1872, in-8°, 74 pages.

Les Écoliers d'amour, Paris, Michel Lévy frères, 1874, in-18, 36 pages ; comédie en un acte, en vers, représentée pour la première fois à Paris, au théâtre Scribe, le 5 septembre 1874.

Le Grand Frère, Paris, C. Lévy, 1876, in-18, 55 pages ; drame en trois actes, en vers, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Odéon, le 3 novembre 1876.

Racine sifflé, Paris, C. Lévy, 1877, in-18, 39 pages ; comédie en un acte représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Odéon, le 21 décembre 1876.

Le Cousin Florestan, Paris, C. Lévy, 1877, in-18, 42 pages ; comédie en un acte, en vers, représentée pour la première fois à Paris, au Gymnase dramatique, le 14 juillet 1877.

Le Nabab, Paris, G. Charpentier, 1881, in-12, 173 pages ; comédie en cinq actes d'Alphonse Daudet et Pierre Elzéar, représentée pour la première fois à Paris, au théâtre du Vaudeville, sous la direction Raimond Deslandes, le 30 janvier 1880, avec Blanche Pierson (*Felicia Ruys*), Dupuis (*Jansoulet*), Pierre Berton (*de Géry*).

Bug Jangal, Paris, Barba, 1881, in-4°, 16 pages ; drame en sept tableaux tiré du roman de Victor Hugo, par MM. Pierre Elzéar et Richard Lesclide, représenté pour la première fois à Paris sur le Théâtre de la République, Château-d'Eau, le 10 novembre 1880.

La Femme de Roland, Bruxelles, H. Kistemaeckers, 1882, in-16, 173 pages ; roman.

Christine Bernard, Paris, V. Havard, 1882, in-18, 341 pages ; roman.

Jack Tempête, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1882, in-18, 436 pages ; roman.

Le Briou, Paris, V. Havard, 1883, in-18, 386 pages ; roman.

Gwendoline, Paris, imprimerie de G. Chamerot, 1882, in-8°, 18 pages ; opéra en deux actes et trois tableaux, poème de MM. Catulle Mendès et Pierre Elzéar, musique d'Emmanuel Chabrier ; représenté pour la première fois à Bruxelles, sur le théâtre de la Monnaie, le 10 avril 1886.

L'Oncle d'Australie, 1886, in-12.

Medgé, livret de Pierre Elzéar traduit en italien par Ferdinando Fontana, créé le 11 décembre 1888 à Rome au Teatro Costanzi sur une musique de Spiro Samara (nom italianisé de Spyros Samaras).

Le Marchand de pastèques, Paris, C. Lévy, 1903, in-18, 61 pages ; comédie arabe en un acte de Pierre Elzéar et Oscar Jaeggly, représentée pour la première fois à Paris, théâtre du Vaudeville, le 15 septembre 1902.

Bel Ami, Paris, P. V. Stock, 1912 ; comédie en cinq actes et sept tableaux, d'après le roman de Maupassant.

Messaouda, Paris, M. Eschig, 1920, in-16, 38 pages ; opéra-comique en un acte, musique d'Émile Ratez.

Quant à son frère, Gaston Bonnier, il se rendit très célèbre par ses travaux botaniques : enseignement, recherche scientifique et ouvrages de vulgarisation.

Né à Paris le 9 avril 1853, Gaston Bonnier fit ses études secondaires au collège Rollin puis au lycée Henri IV. Il entra en 1873 à l'École normale supérieure et fut reçu agrégé en 1876. Il

enseigna dans cette école de 1876 à 1887, année où il fut nommé titulaire de la chaire de botanique de la faculté des sciences de Paris. Il ouvrit en 1890 un laboratoire de botanique à Fontainebleau. Élu à l'Académie des Sciences le 8 mars 1897, il poursuivit une existence laborieuse, totalement consacrée à la recherche scientifique. Gaston Bonnier est décédé à Paris le 30 décembre 1922⁶.

⁶ Voir la très complète « Notice sur la vie et les travaux de Gaston Bonnier », de M. Marin Molliard, publiée dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de l'Institut de France*, tome cinquante-huitième, deuxième série, Paris, Gauthier-Villars et C^{ie}, 1926, pages I-XXIV.

Dominique AMANN**Directeur de la publication d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre titulaire de l'académie du Var (30^e fauteuil).